

CARTER BROWN

cible émouvante

carre
noir





CARTER BROWN

cible émouvante

corré
noir



CARRÉ NOIR

Sous la direction de Marcel Duhamel

NOUVEAUTÉS DU MOIS

Collection Série Noire

1541 – LA REINE D'AMÉRIQUE

(RUSSELL H. GREENAN)

1542 – UN CHINOIS QUI VOUS VEUT DU BIEN

(ANDRÉ GEX)

1543 – VIOL A MAIN ARMÉE

(E. RICHARD JOHNSON)

1 544 – LES TROIS BADOURS

(A.D.G.)

1545 – VOILEZ VOS TAMBOURS !

(WILLIAM ARDEN)

1546 – L'HOMME AU BOULET ROUGE

(B. J. SUSSMAN & J. P. MANCHETTE)

1547 – LA GRANDE VACHERIE

(LAURENCE HENDERSON)

1548 – MEURTRES ASEPTIQUES

(CARTER BROWN)

CARTER BROWN

**Cible
émouvante**

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR J. HÉRISSON

nrf

GALLIMARD

Titre original :

THE TEMPTRESS

**© Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.**

© Horwitz Publications Inc. Pty. Ltd., Sydney, Australia.

© Éditions Gallimard, 1960, pour la traduction française.

CHAPITRE PREMIER

Il gît à plat ventre sur un lit avachi, dans un des pavillons d'un motel miteux, que le propriétaire, doué d'un beau sens de l'humour noir, a baptisé *Le Repos du voyageur*. Un rai de lumière traverse les vitres voilées de poussière et éclaire un côté de sa figure.

Il n'a même pas l'air surpris.

Il existe peut-être des façons agréables de mourir, mais avoir la base du crâne transformée en une bouillie sanguinolente, mouchetée de gris, n'en est sûrement pas une.

J'allume une cigarette. Doc Murphy finit par se redresser en poussant un bref grognement de soulagement. Le visage qu'il tourne vers moi est un tantinet plus pâle que d'habitude.

— L'instrument contondant traditionnel, comme nous le savons déjà, Wheeler, déclare-t-il d'un ton rogue. Ils y sont pas allés de main morte, en tout cas, pas vrai ?

Cette question n'appelle aucune réponse. Je le suis dans la salle de bains et le regarde ouvrir le robinet d'eau froide pour se laver les mains avec une méticulosité toute professionnelle.

— Un seul de ces coups, étant donné la force avec laquelle ils ont été administrés, aurait suffi à le tuer, dit-il d'une voix faible.

— Y compris le premier ?

— Exactement, lieutenant, répondit-il en opinant du bonnet. Il a été frappé une douzaine de fois, peut-être plus. (Il réprime un léger frisson en regardant la serviette, grise de crasse, accrochée à côté du lavabo, et utilise son mouchoir pour s'essuyer les mains.) C'est un fou furieux, que vous recherchez, Wheeler !

— Oui, dis-je d'un ton absent. Vous avez terminé, toubib ?

— Oui : il vous appartient.

A mon tour de faire la grimace. Je retourne dans l'autre pièce. Les deux gars du labo que j'ai empruntés à la Criminelle ont fini leur boulot et s'en retournent en ville, emportant avec eux le marteau rouillé, soigneusement enveloppé dans un linge propre. Le marteau trouvé par terre à côté du lit, la tête encroûtée d'un amalgame de sang séché et de cheveux.

Le rai de soleil éclaire toujours un côté du visage, et quand je retourne doucement le corps pour le mettre sur le dos, le visage a toujours cet air dénué de toute surprise. Les yeux grands ouverts me contemplent avec une expression calme et même détachée.

C'est un gars d'une quarantaine d'années, aux cheveux châtons, clairsemés, au nez pointu, un poids moyen qui ne doit pas faire plus de soixante-dix kilos à poil. Il porte un de ces complets qu'on peut laver soi-même et réendosser aussitôt secs, couleur tabac, tout froissé, une chemise blanche bon marché, le genre qu'on ne repasse pas, une cravate grossièrement nouée. Il est chaussé de souliers en daim beige, sales et râpés. Apparemment, il ne roulait pas sur l'or.

Je fouille systématiquement toutes ses poches et en sors un mouchoir, des clés de voiture, une poignée de pièces et un portefeuille. Je vide le contenu du portefeuille sur la table de chevet, dont le plateau est constellé de brûlures de cigarettes. Cent dollars en coupures de cinq et de dix, une licence de détective privé de l'Etat de New York au nom de Albert H. Marvin, un permis de conduire et une note, acquittée, d'un motel de Santa Monica, remontant à trois jours.

Doc Murphy qui regarde par-dessus mon épaule, se racle la gorge.

— Un privé, hein ? fait-il. Et loin de chez lui, en plus.

— Je vous échange l'enquête contre l'autopsie, ça vous va ? dis-je froidement.

— Curiosité bien naturelle, lieutenant, réplique-t-il, jovial. A mon avis, sa mort remonte à huit ou dix heures.

Je consulte ma montre.

— Autrement dit, entre minuit et deux heures du matin.

La porte s'ouvre brusquement et le sergent Polnik entre de sa démarche pesante.

— Je suis venu avec le fourgon, lieutenant, dit-il, essoufflé. Le shérif... (Puis il aperçoit, pour la première fois, le gars sur le lit et se met à cligner des yeux.)

— Mince, alors !

— A propos du shérif ? je demande patiemment.

— Il dit que vous rappliquiez à son bureau illico, et plus vite encore, explique-t-il. Il est fou furieux, comme si on était en période d'élections et que vous aviez posé votre candidature comme shérif du comté.

— Ça me plairait assez, dis-je, pensif. Me les rouler toute la journée dans le bureau du shérif, à peloter sa secrétaire.

— J'aurais jamais pensé que Miss Jackson était une fille comme ça,

s'exclame Polnik, sidéré.

— Elle ne l'est pas, dis-je, mais j'ai bien le droit de rêver, non ?

Les gars du fourgon, dans leurs blouses blanches impeccables, entrent dans la pièce qui se trouve du coup fort encombrée.

— Il y a à peine une demi-heure que je suis là, dis-je. Qu'est-ce qu'il lui prend, à Lavers ? Il a perdu les pédales, de nouveau ?

— Je ne sais pas, lieutenant, répond Polnik avec un haussement d'épaules résigné, mais en tout cas, il est pressé de vous voir. Il m'a dit de prendre la suite, ici.

— Vous pourriez me ramener dans votre bolide miniature, intervient Murphy. Cela vérifierait peut-être ma théorie sur les gars qui conduisent ce genre de joujoux étranges.

— Voitures de sport, si ça ne vous fait rien. Quelle théorie ?

— Tous souffrent d'un complexe de culpabilité qui est à l'origine de leur masochisme coercitif, explique-t-il, les yeux luisants d'enthousiasme. Sinon, pourquoi se tortureraient-ils à se tasser dans ces baquets qui servent de sièges ?

Le sergent Polnik jette un coup d'œil aux papiers d'Albert H. Marvin et grogne :

— Alors c'était un privé, hein, lieutenant ?

Je grogne en réponse :

— Le toubib l'a déjà dit.

Polnik se met à cogiter à haute voix :

— Peut-être qu'il en savait trop ? Il en a appris trop long sur quelqu'un et ils l'ont buté pour lui fermer le bec ? Qu'est-ce que je fais, lieutenant ?

Je retiens la réponse qui me paraît s'imposer, sachant qu'il préfère au travail n'importe quelle occupation. Je lui dis donc d'aller interroger le propriétaire qui a téléphoné pour signaler le meurtre, d'interroger ensuite les clients du motel et de vérifier si l'un d'eux est parti ce matin, avant la découverte du cadavre.

Des rides profondes se creusent sur le front d'homme de Cro-Magnon de Polnik tandis qu'il s'efforce de se fixer mes instructions dans le cerveau. J'aurais bien dû penser, évidemment, qu'il ne fallait pas lui dire trois choses à la fois. Ce macchabée a dû m'affecter plus que je ne croyais.

Il est onze heures et quelques quand j'arrive au bureau du shérif. Sa secrétaire, Annabelle Jackson – la blonde nantie de tous les avantages rêvés, mais qui s'en montre prodigieusement avare – pivote

dans son fauteuil et lève vers moi un visage tout excité.

— Ça fait une heure que le shérif demande toutes les cinq minutes pile, si vous êtes rentré, me dit-elle d'un ton haletant. Vous feriez bien d'y aller en vitesse.

— C'est la panique, en somme. Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir de plus important qu'un meurtre, je vous le demande un peu ?

— Deux cent cinquante millions de dollars, je crois, réplique-t-elle, les yeux agrandis et toujours haletante.

— En coupures de dix et de cinq ; et il veut que je l'aide à les compter ?

— La personne qui se trouve avec lui en ce moment vaut ça, dit Annabelle, et, d'une voix où perce le respect, elle souffle le nom : Mrs. Geoffrey Summers !

— Elle a dévalisé Fort Knox ? je dis. Et alors, c'est pas notre rayon ! C'est bien au-delà des limites du comté.

— Je ne sais pas comment vous pouvez être aussi idiot, sans même essayer, réplique-t-elle d'un ton féroce. Vous n'allez pas rester là et me dire que vous ne savez même pas qui est Mrs. Geoffrey Summers !

— Je ne sais même pas qui est M. Geoffrey Summers, j'avoue sans vergogne.

Annabelle reprend soudain son souffle à fond, sans se soucier de l'orlon de son corsage qui, montée comme elle l'est, risque d'être poussé jusqu'aux dernières limites.

— Mrs. Summers est une des femmes du monde les plus en vue à New York, débite-t-elle rapidement. Elle figure toujours sur la liste des Dix Femmes les mieux habillées de l'année. Son mari est mort il y a trois ans, la rendant veuve et...

— Et lui laissant deux cent cinquante millions de dollars en même temps que ses voiles de deuil ? je finis à sa place. Je vois d'ici le tableau. Si elle avait moins de cinquante ans, je l'épouserais bien ; mais un tel magot ne suffirait pas à me consoler de passer le restant de mes jours aux côtés d'un gendarme ; ça peut donner des cauchemars à un homme, moi, je vous le dis !

— Entrez donc dans le bureau, Al, me dit-elle gracieusement. Vous pourriez être surpris.

La première surprise que j'éprouve en pénétrant dans le bureau du shérif Lavers, c'est d'y trouver déjà tant de monde. Lavers est assez corpulent pour constituer toute une foule à lui seul – ajoutez trois personnes, et on se croirait à une mêlée de rugby.

— Qu'est-ce qui vous a tellement retardé ? demande Lavers avec

toute la franche amitié d'un puma pris au piège.

— L'adhérence, je réplique. Les quatre roues doivent rester en contact permanent avec la chaussée et tout ce qui s'ensuit.

— J'espérais que vous auriez manifesté votre mépris habituel pour la limitation de vitesse imposée dans cet Etat, fait-il avec amertume.

Avec deux cent cinquante millions de dollars assis dans la même pièce que moi, je ne vais pas m'inquiéter des humeurs du shérif du comté. Je braque mon œil de lynx sur les trois visiteurs, pour voir si mes années d'expérience comme flic peuvent m'aider à repérer la grosse galette. Je réduis aussitôt à deux le nombre des candidats, le troisième visiteur étant un homme. Je n'ai encore jamais entendu parler d'un gars se faisant appeler « madame » Summers, encore que Greenwich Village soit un drôle d'endroit, à ce qu'on m'a dit.

Lavers se tourne vers ses visiteurs, l'œil un tantinet hagard.

— Je vous présente le lieutenant Wheeler, dit-il. Détaché par la Criminelle à mon bureau pour une période indéterminée. C'est un policier extrêmement capable.

Il évite soigneusement de me regarder pendant qu'il me monte en épingle, et je me dis qu'il doit être dans un sacré pétrin pour se montrer si urbain à mon égard, et en ma présence de plus.

— Lieutenant, enchaîne-t-il rapidement, j'aimerais vous présenter Mrs. Geoffrey Summers, qui a de gros ennuis.

— Bonjour, lieutenant, dit Mrs. Summers d'une voix où perce une légère impatience.

La grosse galette, c'est donc la blonde, et non la brune. Une blonde élégante qui approche la quarantaine, et je comprends la pointe que m'a lancée Annabelle en m'annonçant une surprise. Mrs. Summers est mince et séduisante et je passerais volontiers plusieurs nuits avec elle, même si elle était sans un.

— Miss Brent, son avocate, poursuit Lavers.

— Lieutenant...

La brune me salue d'un signe de tête, un plaisant sourire aux lèvres. Elle peut avoir entre cinq et dix ans de moins que sa cliente et le tailleur anthracite qu'elle porte serait assez sévère d'aspect s'il ne recouvrait des formes aussi généreuses.

Lavers termine les présentations :

— M. Hillary Summers, beau-frère de Mrs. Summers.

Hillary Summers incline vaguement la tête et retourne aussitôt à ses occupations – consistant à regarder dans le vide, les yeux démesurément ouverts. C'est un grand type maigre et brun approchant

la quarantaine, les tempes grisonnantes ; il a ce genre de visage sensible qui éveille chez bien des femmes un instinct qu'elles préfèrent appeler maternel.

— Mrs. Summers... (Lavers se racle la gorge agressivement.)... Voudriez-vous exposer au lieutenant Wheeler, les raisons de votre visite ?

— Certainement, dit-elle, et elle se tourne légèrement sur sa chaise pour me regarder bien en face. Ses yeux sont d'un bleu clair, profond, et totalement impersonnels. Elle s'adresse à un domestique.

— Il s'agit de ma fille, Angela, poursuit-elle d'un ton sec. C'est parfaitement simple, lieutenant. J'ai demandé au shérif de prendre à son sujet les mesures légales qui s'imposent, mais, pour une raison qui m'échappe, il semble manifester une certaine réticence.

— Allez donc repérer un rouge, de nos jours, dis-je d'un ton compatissant.

Les lèvres de Miss Brent frémissent un quart de seconde, juste le temps que le visage de Mrs. Summers pâlisse.

— Vous vous trouvez drôle, lieutenant ? demande-t-elle d'une voix glacée.

— Pas du tout, je réponds. Poursuivez, je vous en prie.

— J'habite, bien entendu, à New York, reprend-elle, enveloppant toute la Californie dans ces six mots pour la bazarder proprement dans la corbeille à papier la plus proche. Angela vient de passer un an dans un collège en Suisse et elle est rentrée il y a six semaines. Elle a toujours été une enfant difficile, et je crains que cette année en Europe ne l'ait guère améliorée. Je mène une existence fort occupée et peut-être ne lui ai-je pas consacré suffisamment de temps depuis son retour.

Elle hausse les épaules d'un geste gracieux.

— J'en viens aux faits, lieutenant. La semaine dernière, elle s'est enfuie avec un chanteur de night-club de Greenwich Village. Situation non seulement embarrassante, mais absurde ! Je voulais naturellement éviter toute publicité ; j'ai donc engagé un détective privé pour les retrouver et il les a enfin rejoints. Ils sont ici même à Pine City.

— C'est-à-dire, ajoute aimablement Miss Brent, dans un secteur qui dépend de la juridiction du shérif Lavers.

— Exactement, acquiesce Mrs. Summers. Je voudrais donc maintenant que le shérif prenne des mesures contre ce chanteur.

— Pour quel motif ? Kidnapping ?

— Je doute que ma fille soit d'accord sur ce terme, dit-elle d'un ton aigre. Ils ont besoin tous les deux d'une sévère leçon, et je suis

bien décidée à la leur donner.

— Comment, exactement ? Je demande.

— Ma fille a dix-sept ans et demi, précise-t-elle sèchement. Je veux que vous arrétiez cet homme sous l'inculpation de viol.

Je la dévisage un instant, puis me tourne vers Lavers, qui lève les yeux au ciel visiblement pour supplier le dieu païen des shérifs de venir foudroyer cette bonne femme sur place.

— Je sais que l'âge légal de consentement en Californie est dix-huit ans, poursuit Mrs. Summers d'un ton précis. En conséquence, les relations intimes avec une mineure constituent *techniquement* un viol, qu'elle ait été d'accord ou pas.

— C'est exact, dis-je. Mais comment voulez-vous le prouver, si votre fille refuse de témoigner ?

— C'est parfaitement simple ! Je lui ferai passer un examen médical. J'affirmerai devant le tribunal, si c'est nécessaire, qu'elle était vierge lorsqu'elle a quitté New York avec cet homme !

J'allume une cigarette et jette un coup d'œil à l'avocat en jupons qui secoue légèrement la tête.

— Ce n'est pas moi qui ai donné ce conseil à Mrs. Summers, lieutenant, déclare-t-elle d'un ton uni. Mais elle est tout à fait décidée à adopter cette ligne de conduite.

— Est-ce qu'il n'existe pas également une loi appelée le *Mann Act* ? reprend froidement Mrs. Summers. Une loi fédérale interdisant de faire franchir à une mineure la frontière d'un Etat dans des desseins immoraux ?

— Le bureau du F.B.I. est juste à quatre blocs de..., intervient précipitamment Lavers, soudain plein d'espoir ; mais elle ne le laisse pas finir sa phrase.

— Je m'adresserai certainement à eux si c'est nécessaire, coupe-t-elle, mais, pour le moment, je veux que ce soit vous, shérif Lavers, qui preniez des mesures contre l'homme qui a violé ma fille.

— Je partage l'opinion de Miss Brent, déclare Hillary Summers d'une voix douce au timbre bas. Mais ma belle-sœur est persuadée qu'il faut agir ainsi. J'ai essayé d'attirer son attention sur la publicité énorme que cette action va déclencher. (Il frissonne légèrement.) La presse s'en donnera à cœur joie... La fille de Mrs. Geoffrey Summers, personnalité en vue de New York !

— Ma fille a plus d'importance pour moi que le risque d'un vulgaire scandale ! déclare sèchement Mrs. Summers. C'est la seule façon de la ramener à la raison.

— Vous dites que ce détective privé engagé par vous, sait où ils se trouvent en ce moment ? je lui demande.

— Il m’a téléphoné hier matin, dit-elle, et nous avons tous les trois pris immédiatement l’avion. Ils sont descendus dans un motel situé à vingt kilomètres d’ici. Un endroit appelé *le Repos du voyageur* ou quelque chose de tout aussi ridicule.

Cinq secondes s’écoulaient puis, irritée, elle s’agite sur sa chaise.

— Vraiment, lieutenant ! Qu’avez-vous à me fixer ainsi ?

— Ce détective privé que vous avez engagé pour les retrouver, dis-je d’une voix assourdie, il s’appelait Albert H. Marvin ?

— Mais oui ! Comment le savez-vous ?

— Parce que je viens justement d’examiner son cadavre. Quelqu’un lui a défoncé le crâne à coups de marteau la nuit dernière, et jamais de ma vie je n’ai vu quelqu’un d’aussi mort que Albert H. Marvin.

A son tour de me regarder fixement tandis que son visage perd lentement toute couleur ; elle ouvre la bouche pour parler, mais ses cordes vocales paralysées lui refusent tout usage. Ses yeux deviennent soudain vitreux et je la rattrape au vol au moment où elle bascule de sa chaise.

CHAPITRE II

Je suis de retour au motel peu après midi et trouve Polnik dans le bureau du propriétaire. Le propriétaire est un gars maigre et grisonnant qui, à en juger par sa mine, doit mystifier les croque-morts depuis une bonne dizaine d'années. Il porte une chemise bleue délavée et un pantalon gris tire-bouchonné. Il y a bien deux jours qu'il ne s'est pas rasé.

— C'est M. Jones, lieutenant, me dit Polnik. Il gère les lieux.

— Combien de temps allez-vous rester à fricoter par ici, lieutenant ? demande Jones d'un ton hargneux. J'ai mieux à faire qu'à rester planté ici toute la journée et répondre à des questions idiotes !

— Vous pourriez toujours essayer de nous demander un loyer, je lui suggère. Envoyez la note au bureau du shérif. (Je me tourne vers Polnik :) Qu'est-ce que tu as découvert ?

— Six des pavillons sont loués, répond-il. J'ai interrogé tous les gens qui s'y trouvaient et ils savent rien de rien. Ils n'ont entendu aucun bruit bizarre la nuit dernière ou quoi que ce soit. J'ai la liste de leurs noms et de leurs adresses personnelles.

— Il y a eu des départs, ce matin ?

— Oui, dit-il, l'air enchanté. Un couple, du nom de Smith.

— Smith ? je répète en jetant au patron un regard interrogateur.

— C'est pas ça qui manque, les Smith, grogne-t-il. Ils louent toujours pour une seule nuit et ils filent toujours tôt le matin ; avant même que le soleil soit levé, quelquefois.

— Comment étaient ces Smith-là ?

— Jeunes, répond Jones, laconique. Le gars avait pas plus de vingt-cinq ans – il jouait les durs, le gars qui a tout vu et que rien n'épate.

Avec une précision méthodique, il crache par la fenêtre ouverte dans la poussière au-dehors.

— La fille était vraiment jeune, une gamine, quoi. Je l'ai pas bien vue, d'ailleurs, juste un coup d'œil à son passage devant le bureau. Des cheveux noirs, qui avaient besoin d'un coup de peigne, et l'air mauvais, comme si elle était furieuse contre je ne sais quoi. Je me suis

dit que ça devait être une de ces beatnik. Elle portait une chemise d'homme et des blue-jeans collants.

Une lueur passe dans ses yeux à cette évocation.

— Les mômes savent plus ce que c'est que le respect de soi-même, de nos jours. Tous des petits voyous, d'où qu'ils sortent !

— A quelle heure sont-ils partis ? je demande patiemment.

— Je me suis levé vers sept heures, et ils étaient déjà partis.

— Qu'est-ce qu'ils avaient, comme voiture ?

— Un coupé, neuf, je crois. De location, à mon avis, répond-il.

— Vous vous rappelez la marque, le numéro d'immatriculation peut-être ?

— Dans mon métier, lieutenant, si je prends une mentalité de flic, j'ai plus de clients. La plupart viennent ici pour se payer une nuit tranquille sans qu'on leur pose de questions.

— Quel pavillon leur aviez-vous donné ?

— Le sept.

— Marvin avait le neuf, grogne Polnik. Qu'est-ce qu'ils ont de spécial, ces Smith ?

— Tu le sauras plus tard, lui dis-je.

Expliquer le cas Smith au sergent aurait été à peu près aussi simple que d'expliquer la fission nucléaire à Christophe Colomb.

— Quand sont-ils arrivés ici ? je demande à Jones.

— Lundi soir vers huit heures. Ils sont allés droit au pavillon et, comme je vous le disais, j'ai vu la fille qu'une fois. Ils avaient réservé pour deux nuits, et le gars a passé presque toute la journée d'hier dehors, mais la fille était pas avec lui. Je suis allé me coucher vers dix heures hier soir et il était toujours pas rentré.

— Quand Marvin est-il arrivé ?

— Lundi soir – une heure peut-être après les Smith. Il a payé pour une nuit, puis, hier matin, il a repayé pour une autre nuit.

— Où est sa voiture maintenant ?

— Il en avait pas, réplique Jones, méprisant. Il est arrivé en taxi.

— A un motel ? dis-je. Vous n'avez pas trouvé ça plutôt bizarre ?

— Ça fait dix ans que je dirige cette boîte, dit-il avec simplicité. Pour moi, il n'y a plus rien de bizarre sous le soleil. Si un gars s'amenait à dos de chameau, ça m'épaterait même pas.

— Les Smith vous ont prévenu qu'ils partaient ce matin ?

Il secoue la tête.

— Non. Ils sont partis tout simplement.

— Avez-vous parlé à Marvin pendant qu'il était là ?

— Seulement pour lui donner un reçu pour son argent, c'est tout.

— Merci, dis-je avec lassitude. Vous vous êtes montré très utile.

— Alors vous allez foutre le camp d'ici maintenant ? demande-t-il, plein d'espoir.

— Je vous en donne ma parole, monsieur Jones. Dès que je le pourrai.

Nous jetons un coup d'œil au pavillon loué par les Smith, il est identique à celui de Marvin, mais dépouillé de toute trace de leur passage ; pas même un vieux tube de dentifrice. Pour les indices, dans cette affaire, j'ai l'impression qu'il faudra repasser.

Je bourre Polnik dans l'Austin à côté de moi et reprends le chemin de la ville, prenant le temps en chemin de déjeuner dans une auberge et me demandant si Lavers sera d'accord pour reconnaître que je ne peux pas choisir un meilleur moment pour prendre mes vacances.

Il est près de trois heures quand je retourne à son bureau. Il est seul, cette fois, et mâchonne son cigare avec une application morose, tel un cannibale goûtant son premier missionnaire maigre.

— Ils n'y étaient pas, déclare-t-il dès qu'il me voit.

— Exact, j'acquiesce. Ils y étaient – pendant deux jours – mais ils ont disparu ce matin à l'aube.

— Logique, dit-il. Pas d'indices, bien sûr ?

— Ils sont partis dans un coupé, d'après le proprio. Une voiture de location, semble-t-il. Avec tous les détails que ce gars ne remarque pas, il devrait être flic !

— Les journaux de l'après-midi parlent déjà du meurtre, dit Lavers d'un ton sinistre. Ils n'ont pas encore fait le rapprochement avec Mrs. Summers et sa fille, mais ça ne va pas tarder.

— Le labo vous a envoyé son rapport sur le marteau ? je demande en m'installant en face de lui dans un des fauteuils réservés aux visiteurs.

— Pas d'empreintes, dit-il en mâchouillant de plus belle son cigare. J'ai demandé à New York des renseignements sur Marvin.

— Et Mrs. Summers ?

— Elle est descendue au *Starlight Hôtel*, avec Miss Brent et son beau-frère. La nouvelle du meurtre de Marvin lui a fichu un sale coup, mais j'ai la pénible impression qu'elle va récupérer très vite et

rappliquer ici d'une minute à l'autre en gueulant comme un putois.

— On ne peut qu'admirer ses instincts maternels, dis-je. Il y a quand même très peu de mères qui mettraient une telle passion à prouver que leur fille a été violée *techniquement*.

— Délicieuse, cette Mrs. Summers, grince Lavers. Elle me rappelle ma belle-mère. La première fois où elle s'est arrêtée de rouspéter en cinquante ans, on a aussitôt appelé les croque-morts. Elle est morte la bouche grande ouverte ! Enfin, tout ça ne nous avance guère, n'est-ce pas, Wheeler ?

— Non, monsieur.

— Vous n'auriez pas une de ces idées de génie dont vous avez le secret ?

— Oh ! si, shérif ! je réplique avec animation. Vous permettez que je prenne mes congés à l'instant même ?

— Mais comment donc ! aboie-t-il. Seulement ne vous donnez pas la peine de revenir ; ce sera inutile !

Le réceptionniste du *Starlight Hôtel*, arbore, comme à l'accoutumé, son air hautain dès qu'il m'aperçoit.

— Je crains que nos tarifs ne soient un peu trop élevés pour vous, lieutenant, fait-il d'un ton supérieur. Mais justement nous avons besoin d'un plongeur... Plongez-vous ?

— Tu te moques encore de moi, Charlie, dis-je d'un ton de reproche. Je suis venu au sujet des canalisations – à moins qu'il ne s'agisse de l'hôtel tout entier – les gens se plaignent, dans la rue, et la vente des parfums monte en flèche dans toute la ville.

— Vous voulez voir un de nos clients ? demande Charlie en réprimant un léger frisson de dégoût. Policier aux pieds plats foulant nos tapis d'Orient ! Lequel ?

— Vous en avez plus d'un ? je demande, incrédule.

— Cent vingt-trois, pour être exact.

— Vous devez avoir le plus beau ramassis de pigeons de la côte ouest ici même à Pine City, dis-je. Je veux voir Miss Brent.

— Elle est au 803, grogne Charlie. Si vous voulez bien attendre un instant, je vais l'appeler pour lui demander si elle veut vous recevoir.

— Elle peut avoir une chambre dans cet hôtel miteux, dis-je avec douceur. Mais pour ce qui est de me recevoir elle n'a pas le choix.

— Bon, ça va, déclare Charlie en haussant les épaules avec un

mépris calculé. L'ascenseur de service est à votre disposition.

— Je vais donc en disposer sur-le-champ, lui dis-je. Surtout fais attention aux laissez-passer périmés, Charlie !

En arrivant à destination, je constate qu'il ne s'agit pas d'une chambre, mais d'un appartement – ce qui n'a rien d'étonnant, puisque c'est Mrs. Geoffrey Summers qui casque, de toute façon. Je frappe à la porte et, en attendant qu'on m'ouvre, je me laisse emporter par mon imagination : j'arrive à rendre Mrs. Summers tellement furieuse contre Charlie qu'elle achète l'hôtel pour le simple plaisir de le foutre à la porte ; elle me loue ensuite la boîte pour un dollar par an. J'engage Lavers comme portier et lui paye un superbe uniforme de boy-scout, short kaki compris ; Polnik comme réceptionniste, et je m'installe un harem dans le plus bel appartement au dernier étage, avec Annabelle Jackson comme Première Dame, celle qu'on ne fait jamais attendre...

— Si c'est une crise d'amnésie, lieutenant, déclare une voix charmante, soyez gentil et allez la piquer à l'étage au-dessus.

Je redescends sur terre et aperçois brusquement Miss Brent, l'avocate. Elle semble différente de la personne que j'ai vue dans le bureau de Lavers. Il y a même une sacrée différence. Ses cheveux aile-de-corbeau, soigneusement séparés par une raie au milieu ont réussi à échapper à leur sévère ordonnance et encadrent harmonieusement son visage mutin ; ses yeux noisette ont une expression des plus chaleureuses qui n'a rien de légale ; ses lèvres sont plus tendres, la lèvre inférieure amorçant une moue.

Elle a renoncé au strict tailleur anthracite en faveur d'une blouse de soie noire qui épouse les contours classiques de ses seins gonflés, et d'un pantalon en jersey de laine qui la moule jusqu'aux chevilles, ne laissant de plis que là où son anatomie en comporte.

— Il faudrait être dingue pour perdre son temps en crise d'amnésie quand on peut bavarder avec vous, dis-je.

— Comme c'est gentil, déclare-t-elle de cette voix de gorge qui affecte curieusement mon épine dorsale. Vous n'êtes quand même pas venu jusqu'ici pour me dire ça, lieutenant ?

— Je me suis dit que nous pourrions parler un peu.

— Une conversation intime ? (Un sourire moqueur retrousse ses lèvres.) Voilà une technique tout à fait nouvelle pour un officier de police, il me semble. Enfin, je veux dire... vous travaillez, lieutenant, et il s'agit d'une visite officielle ?

— A l'origine, oui, j'avoue honnêtement, mais me voilà désorienté.

— Vous feriez peut-être mieux d'entrer et de venir voir mes « attendus », dit-elle.

Je la suis dans le living-room de l'appartement et, vu de dos, ce pantalon semble encore plus collant.

Elle s'installe dans un fauteuil et je m'assieds en face d'elle.

— De quoi s'agit-il, lieutenant ? demande-t-elle d'un ton négligent.

Je lui apprends ce que j'ai découvert en retournant au motel, sur Angela Summers et son chanteur, qui sont les Smith, à coup sûr. Je précise qu'ils ont filé aux premières heures de la matinée et qu'à mon avis nous avons peu de chance de les trouver ; ils peuvent déjà être au Mexique, maintenant.

— Vous avez fait diffuser leur signalement et tout ce qui s'ensuit, lieutenant ? demande-t-elle. Vous ne croyez pas qu'ils vont être ramassés ?

— Ça m'étonnerait, dis-je. S'ils ont tué Marvin, leur premier soin a été de passer au Mexique, non ?

— Vous croyez qu'ils l'ont tué ?

— Pour le moment, je ne vois vraiment pas d'autres suspects.

Elle se renverse en arrière, dans son fauteuil, appuyant sa tête au dossier d'un geste paresseux, mais ses yeux ont perdu leur douceur et sont maintenant attentifs, scrutateurs.

— Ce n'est pas pour ça que vous êtes venu me voir, n'est-ce pas ? dit-elle.

— Non, j'acquiesce. Je pensais que vous aimeriez savoir ce qui s'était passé depuis que Mrs. Summers a tourné de l'œil dans le bureau du shérif, ce matin. Et comme je suis curieux – curieux comme un flic, si vous voulez – j'espérais que vous pourriez me donner quelques détails sur les antécédents et le reste.

— Vous parlez de Lyn ?

— S'il s'agit de Mrs. Geoffrey Summers, oui.

— Lyn est son prénom, dit Miss Brent. Je vous rappelle qu'elle est aussi ma cliente, lieutenant, au cas où vous l'auriez oublié.

— L'intérêt qu'elle manifeste à l'égard de sa fille ne semblait guère maternel – ou peut-être ai-je des préjugés sur la question. Expliquez-moi un peu...

Elle allume une cigarette et me contemple cinq bonnes secondes avant de se décider à répondre.

— Après tout, ça ne peut pas lui être préjudiciable, dit-elle finalement. Lyn est veuve, comme vous le savez sans doute. Son mari est mort il y a trois ans ; c'était un couple très uni et quand il est mort, un ressort s'est brisé en elle définitivement...

— Mon mouchoir est flambant neuf, dis-je. Vous permettez que je verse mes larmes sur le tapis ?

— A condition que je ne sois pas obligée de sortir d'ici à la nage ! réplique-t-elle lentement. Bon, d'accord, on dirait de la littérature à l'eau de rose, excusez-moi. Mais c'est la vérité – il ne lui reste plus qu'Angela et je crois que sa fille est devenue une sorte d'obsession pour elle. Elle a veillé sur cette gosse comme un vautour, et Angela a toujours eu besoin d'être surveillée. C'est une fille impossible, lieutenant ! A seize ans, elle avait déjà été mise à la porte de quatre des meilleurs cours privés du pays. En désespoir de cause, sa mère l'a envoyée au collège en Suisse. Mais elle s'en est fait chasser également !

— Elle est donc rentrée, a fait la connaissance de Rickie Willis et a pris le large avec lui pour une destination inconnue, dis-je.

— Lyn avait des projets grandioses pour elle, poursuit Miss Brent d'un ton uni. L'université en automne, puis son premier bal officiel. Le même genre de projets que caressent toutes les mères, je suppose, mais ceux de Lyn auraient été à une beaucoup plus grande échelle. La haute société est un organisme délicat, lieutenant, cependant, avec sa fortune et son prestige, Lyn pouvait obtenir pour Angela les résultats qu'elle voulait.

« Elle avait déjà organisé toutes les festivités pour la sortie officielle d'Angela dans le monde, et aussi pour après. Dans son idée, Angela allait passer un an, ou peut-être deux, à l'université ; peu importait, à vrai dire. L'essentiel, c'était qu'Angela remporte un immense succès mondain, que l'éblouissante fille de Mrs. Geoffrey Summers devienne la coqueluche du Tout-New York. Et l'apothéose eût été son mariage dans les deux ou trois années à venir avec un célibataire de choix – doté d'un titre anglais, par exemple, évidemment assez ancien – ou peut-être même un diplomate de carrière.

— Et en fait, elle s'est taillée avec un chanteur de boîte de nuit de Greenwich Village. Je comprends fort bien que Mrs. Geoffrey Summers se soit foutue en rogne, mais cette histoire de viol me paraît quand même un peu excessive, non ?

Elle sourit soudain.

— Vous ne comprenez pas le code moral des richissimes, lieutenant, c'est ça l'ennui, avec vous.

— Appelez-moi donc Al. Ne laissez pas une cliente passer avant l'amitié.

— Très bien, Al, réplique-t-elle tranquillement. Je m'appelle Ilona

et, pour moi, un client peut passer avant n'importe quoi, si c'est nécessaire.

— Vous étiez en train de me parler des richissimes, Ilona. Pour un gars qui n'a jamais possédé plus de mille dollars à la fois, c'est fascinant.

— Angela possède une fortune personnelle, dit Ilona. Environ trois millions de dollars, mais elle ne peut pas y toucher avant d'avoir vingt et un ans. Pour le moment, c'est encore une mineure qui est légalement sous la coupe de sa mère, et en fait, elle n'a que les deux cents dollars par mois que lui alloue sa mère, rien de plus. Lyn est désespérée, Al. C'est sa dernière tentative ; si elle échoue, elle sait qu'elle perd définitivement sa fille. Elle s'imagine donc que la seule façon de faire entendre raison à Angela, c'est de lui flanquer une telle peur que jamais plus elle ne se rebellera contre sa mère.

— Et la publicité, alors ? le scandale ?

Elle hausse les épaules et je m'émerveille du brusque soulèvement de ses seins sous le chemisier de soie.

— C'est un risque calculé. Lyn, étant donné sa position, est invulnérable, et elle estime que le scandale durera une semaine au plus. Et dans six mois le souvenir de cette histoire donnera même un certain prestige à Angela, dans la haute société. Il n'y a que deux péchés qui soient impardonnables, dans ce milieu international, Al. L'un est de se marier en dessous de son rang, et l'autre, qui est pire, est de perdre son argent !

J'allume une cigarette et réfléchis un instant. C'est assez logique, en tout illogisme, telle une séance aux Nations unies.

— Je veux bien me laisser convaincre, dis-je. Donc, quand elle a eu des nouvelles précises de sa fille égarée et de son petit ami, elle s'est lancée toutes voiles dehors à leur poursuite, en emmenant avec elle sa ravissante avocate. Mais pourquoi embarquer également le beau-frère ?

— Hillary ? Il est devenu en quelque sorte le chef de famille depuis la mort de son frère. Il conseille Lyn au point de vue financier, s'occupe de ses biens, etc. Au cours d'une crise comme celle-ci, elle a estimé que la présence d'Hillary était nécessaire.

— Elle n'a pas suivi ses conseils, d'après ce qu'il a dit ce matin ?

— Ni les miens, d'ailleurs, acquiesce Ilona. Lyn peut se montrer d'une incroyable obstination, quand elle veut. Imaginez comme ça doit être exaspérant d'avoir suffisamment d'argent pour acheter tout ce que l'argent peut procurer, et de se trouver dans une situation où l'argent est inutile !

— Le seul endroit, à ma connaissance, où l'argent soit inutile, c'est Las Vegas, dis-je. Un week-end à jouer à la passe anglaise peut être tout aussi exaspérant.

— Possible, dit-elle avec un charmant sourire. Alors, avez-vous maintenant suffisamment de renseignements, de détails ?

— Presque. Dites-moi, ce détective privé, Marvin, l'avez-vous engagé pour Mrs. Summers ou bien l'idée venait-elle d'elle-même ?

— Elle venait d'Hillary, répond-elle. Il connaissait Marvin et assurait qu'il était très capable et discret. Je ne l'avais jamais rencontré et je suis à peu près sûre que Lyn non plus.

— Je vous remercie infiniment, dis-je en me levant. Vous m'avez été très utile.

— Je l'ai fait avec plaisir ! (elle se lève et me raccompagne à la porte.) Je pensais que Pine City allait être sinistre, mais maintenant, je n'en suis plus si sûre.

— Vous aurez la preuve du contraire, je vous le garantis, je lui affirme. Comment se sent Mrs. Summers, maintenant ? La nouvelle du meurtre lui a fichu un coup.

— Elle est encore très bouleversée – ou en tout cas elle l'était quand je l'ai vue il y a environ deux heures. Je l'ai persuadée de prendre un calmant et j'espère qu'elle dort maintenant. Vous n'allez pas la déranger, n'est-ce pas ?

— Je n'y songe même pas, dis-je précipitamment. Si c'est à une démonstration de son calme habituel que nous avons eu droit ce matin, je ne tiens pas à m'y frotter maintenant !

Ilona a un petit sourire.

— Il faut vous montrer indulgent, Al. Elle était déséquilibrée, au point de vue émotionnel.

— Cet après-midi, elle aurait bien pu passer pardessus bord, dis-je. Et moi, je ne suis pas psychiatre, pour lui lancer une bouée de sauvetage !

CHAPITRE III

Je suis de retour chez moi vers six heures et mets un disque de Peggy Lee sur le pick-up, car si quelqu'un peut me calmer les nerfs en ce moment, c'est bien Peggy. Nous en sommes à nous appeler par nos prénoms – c'est bien évident – encore que cette intimité soit vraiment à sens unique. Je la connais depuis toujours, et elle ne me connaît ni d'Eve ni d'Adam.

Après avoir quitté Ilona Brent au *Starlight Hôtel* j'ai passé deux heures au bureau sans aboutir à quoi que ce soit. Le shérif a fait diffuser le signalement d'Angela Summers et de Rickie Willis dans tout le pays, mais personne encore ne les a trouvés. Il n'a pas arrêté de demander si je n'avais pas une idée quelconque et je lui ai répondu invariablement qu'en effet je n'en avais aucune, jusqu'à ce que l'atmosphère soit devenue plus explosive qu'à Cap Canaveral. Il m'a semblé alors qu'il était grand temps de foutre le camp, ce que j'ai fait.

Je me prépare un bon petit verre moelleux pour accompagner la merveilleuse voix melliflue de Peggy et m'installe dans un fauteuil pour, si possible, me détendre. Si c'est ça, le métier de flic, je me dis que mon vieux avait raison et que j'aurais dû me lancer dans un respectable racket, comme par exemple organiser une loterie de numéros dans un jardin d'enfants.

J'ai ingurgité la moitié de mon deuxième verre quand la sonnette retentit, émettant un bruit enroué, comme une vieille fille sur le retour d'âge qu'un producteur myope de Hollywood a surprise penchée en avant. Je me dirige vers la porte d'entrée espérant trouver derrière, la solution à ma semaine sans femme sous la forme d'une blonde haletante qui viendrait de perdre tous ses vêtements dans un ouragan et chercherait asile pour les deux mois à venir.

J'ouvre et mon rêve se désintègre aussi sec. Dans le couloir se tient un gars d'une trentaine d'années qui a l'air plutôt nerveux.

— Je ne sais pas ce que vous vendez, mon vieux, lui dis-je, mais ou bien je l'ai ou bien je n'en veux pas.

— Vous êtes le lieutenant Wheeler ? demande-t-il poliment.

— Oui, mais je n'achète pas pour autant.

— Vous êtes bien chargé de l'enquête sur le meurtre du détective privé dans ce motel ?

— Je pourrais être son jumeau, je réplique avec circonspection. Etes-vous un huissier ?

— Je m'appelle Willis, dit-il. Ray Willis. Je suis le frère de Rickie.

— Vous savez où il est, où ils sont tous les deux ? je demande rapidement.

— Bien sûr, répond-il. C'est pour ça que je suis venu vous voir.

Le monde me semble soudain un merveilleux endroit où les flics indignes sont néanmoins récompensés, une sorte de Las Vegas dans le Ciel. Je l'empoigne par le bras où il disparaîtrait en fumée et l'attire doucement dans l'appartement. Je le lâche une fois que nous sommes dans le living-room et lui offre un verre.

— Merci, lieutenant, dit-il, plein de reconnaissance. J'en ai bien besoin.

Je lui sers donc un verre, revitalise le mien, puis examine de nouveau mon visiteur. C'est un beau gars dans le genre plutôt vulgaire, avec d'épais cheveux noirs lustrés et une fine moustache. Ses yeux, que voilent de lourdes paupières, ne restent jamais tranquilles, tels ceux d'un représentant en articles ménagers qui cherche toujours la sortie la plus proche une fois qu'il a obtenu la signature de son client et que celui-ci n'a pas encore eu le temps de lire les petits caractères sur l'acte de vente. Ses vêtements sont fort luxueux, mais si voyants qu'on en grince des dents à le contempler plus de cinq secondes d'affilée.

— Nous avons appris la nouvelle par la radio, dit-il, et il descend la moitié de son verre. Nous avons aussitôt pris l'avion pour rentrer à Pine City.

— Depuis où ? Tijuana ?

— Au Mexique ? (Il secoue la tête avec perplexité.) Depuis le Nevada, lieutenant.

— Où se trouvent votre frère et la fille, en ce moment ?

— Dans un hôtel du centre, répond-il avec nervosité. Ils ne sont pas inscrits sous leurs vrais noms, bien entendu. J'ai pensé que le mieux était de venir vous trouver d'abord pour savoir ce qui s'était passé.

— Ce Marvin s'est fait assassiner dans un pavillon voisin de celui qu'ils occupaient la nuit dernière dans ce motel, j'explique sèchement. Voilà ce qui s'est passé. On n'a pas signalé ce petit détail à la radio ?

Il vide son verre avant de répondre.

— Si, bien sûr, lieutenant. Mais Rickie et Angela n'ont rien à voir avec ça, je vous le jure.

— Alors ils n'ont pas à s'en faire. Vous feriez mieux de me conduire à eux.

— D'accord, acquiesce-t-il. Mais je tenais pas à ce qu'ils soient tout de suite embringués avec les journalistes et tout le reste ; c'est pourquoi je ne les ai pas conduits directement au bureau du shérif.

— Qui êtes-vous ? Leur ange gardien ?

Un semblant de sourire étire ses lèvres.

— Vous savez, je suis le frère aîné de Rickie, lieutenant. Alors il a tendance à me demander mon avis quand il a des ennuis.

— Très bien, je grogne. Allons donc voir jusqu'où vont ses ennuis.

L'hôtel est à la fois à quatre blocs et un million d'années lumières du *Starlight*. Un gars doué du même genre d'humour que le patron du motel l'a appelé « L'Impérial ». Une boîte minable à la façade délavée et écaillée – dernier refuge pour voyageurs de commerce éreintés et actrices sans boulot, sur le retour. Le genre d'endroit où on peut louer une chambre à l'heure.

Ray Willis hausse les épaules comme pour s'excuser quand nous descendons de voiture et traversons le trottoir pour entrer dans le hall.

— Ils sont à court d'argent, lieutenant, dit-il doucement. C'est tout ce qu'ils peuvent s'offrir.

Le mobilier est délabré et poussiéreux – bien assorti au réceptionniste, qui a la tête d'un gars ne touchant pas son pourcentage normal sur le salaire du péché. C'est normal ; dans un décor aussi croulant, il ne peut y avoir ni vice ni plaisir dans le péché, que seule l'habitude peut entretenir. Nous prenons un ascenseur poussif pour monter au troisième, puis Ray Willis s'engage dans le couloir et frappe deux coups à la porte marquée 301.

Une copie de lui-même, en plus jeune, ouvre brusquement et nous dévisage d'un regard hostile.

— Rickie, déclare vivement Ray, j'ai amené le lieutenant.

Rickie Willis m'examine avec soin et son regard indique que ce qu'il voit ne lui plaît guère. Le sentiment est réciproque. Ce gars-là, s'il est plus jeune que son frère, a l'air en tout cas beaucoup plus coriace. Ses cheveux noirs et drus sont coupés en brosse et, comparé à Ray, il est vraiment débraillé. Il porte un veston sport fatigué, presque informe, à larges carreaux rouges, et un pantalon de toile froissé. Sa chemise polo verte est échancrée assez bas pour dévoiler les poils noirs et frisés qui prolifèrent sur sa poitrine, comme s'il s'administrerait

tous les matins avant le petit déjeuner une piqure d'hormones.

— Tu lui as dit qu'on n'était pas dans le coup, vieux ? demande-t-il d'une voix de basse.

— Je crois que c'est à toi de le lui expliquer, Rickie, répond Ray d'un ton conciliant. Tu ne nous laisses pas entrer ?

— Si, bien sûr, dit Rickie. Dis donc, Ange ! lance-t-il par-dessus son épaule. T'es correcte ? On a de la visite. Un flic, pas moins !

Il attend une ou deux secondes, n'obtient aucune réponse, hausse ses larges épaules sous son veston de clown, et ouvre la porte en grand. J'entre, suivi par Ray, puis Rickie referme derrière nous.

Les deux lits jumeaux prouvent que le salaire du péché permet en tout cas d'offrir aux clients des matelas rembourrés de noyaux de pêche. Un mètre carré de carpeste, élimée sur les bords, est posé par terre entre les deux lits ; une table de nuit branlante surmontée de deux verres sales et d'une fiasque de bourbon presque pleine complète le mobilier. La fille est là, sous la lumière crue d'une ampoule nue ; une cigarette pend au coin de sa bouche, elle me regarde, le visage dénué d'expression.

C'est une brune aux cheveux enroulés au sommet du crâne en une sorte de cône renversé. Des yeux immenses, noirs comme ses cheveux. Son regard, fixé sur moi, a quelque chose de voilé, de réticent.

On ne peut même pas dire qu'elle soit jolie, mais l'ovale de son visage aux pommettes hautes, son petit nez retroussé, sa bouche douce et humide en forme de cœur, qui évoque de façon presque ridicule celle d'un poupon, ça vous fait quelque chose. Vous regardez ensuite son corps et comprenez alors que le visage n'est qu'un hors-d'œuvre, un leurre, en quelque sorte. La silhouette est d'une perfection que l'on n'aurait jamais cru possible – même pas dans une publicité pour dessous féminins.

Le sweater au ras du cou, en orlon, d'un violent jaune citron, qui doit bien être de trois tailles trop petit pour elle, à en juger par la façon dont il épouse la perfection arrogante de ses seins renflés, est là pour prouver, sans doute possible, qu'elle n'a rigoureusement rien en dessous. Avec le sweater en orlon, elle porte des collants en nylon noir tendus au maximum qui lui confèrent cet aspect nu que la nudité ne peut pas rendre. Qu'elle porte une culotte sous ses collants, je n'en crois rien, car personne n'a encore réussi à inventer un tissu plus fin que l'air.

La voix de Ray rompt le silence :

— Angela... Voici le lieutenant Wheeler.

— Ne gâche pas ses rêves, Ray, dit-elle d'une voix mi-figue, mi-

raisin de petite fille. Il n'a pas terminé encore.

J'ai la gorge sèche et je dois m'éclaircir la voix avant de parler.

— Vous êtes Angela Summers ? je demande intelligemment.

— Angela, la petite orpheline, c'est bien moi, répond-elle en imitant mon ton neutre, officiel. Je croyais que le genre Sherlock Holmes était démodé, de nos jours, lieutenant – ou bien est-ce qu'on ne vous l'a jamais dit ?

Elle se donne un mal de chien pour parler d'une voix poisse ; cependant, même sur elle, la bonne éducation n'a pas été entièrement vaine et un certain accent cultivé revient sans cesse à la surface.

— Si vous voulez faire la mariole, nous pouvons aller au bureau du shérif et repartir à zéro, lui dis-je.

— Je t'en prie, Angela ! intervient Ray d'une voix angoissée. Nous avons déjà assez d'ennuis comme ça.

Elle se dirige vers le lit le plus proche et les ressorts grincent brutalement quand elle s'y laisse tomber. Elle croise alors les jambes d'un geste délicat, noue ses deux mains sur son genou et lève sur moi un regard où se lit un mélange égal d'intérêt poli et de dérision évidente.

— Oui, lieutenant ? fait-elle d'une voix modeste. Rickie se penche vers la table de nuit, verse une grande rasade de bourbon dans un des verres sales et l'emporte vers le lit, où il s'asseyait à côté de la fille.

— On n'y est pour rien, si cette fouine s'est fait liquider ! dit-il féroce. Merde, on savait même pas qu'il existait, on l'a jamais vu... Vous pigez ?

— Si nous faisons preuve d'originalité et commençons par le commencement ? je suggère avec lassitude. A partir du moment où vous avez filé de New York il y a une semaine.

Rickie hausse de nouveau les épaules et je me demande si cette chemise en laine lui flanque une espèce d'allergie, à moins que ce ne soit tout simplement les poils sur sa poitrine qui se redressent.

— C'est pas sorcier, quoi ! marmonne-t-il. On a pris le train jusqu'à Chi, où l'on a fait la tournée des boîtes de jazz, mais on en a eu vite marre – et on avait une piaule sous le métro aérien, en plus ! Qui peut roupiller dans une boîte qui tremble toute la nuit ? Alors le lendemain on a repris le dur jusqu'à Los Angeles.

— Nous sommes restés deux jours dans un hôtel du centre à Los Angeles, lieutenant, déclare aimablement Angela. Puis nous en avons eu marre, alors Rickie a loué une voiture et nous nous sommes baladés – nous avons passé la nuit suivante dans un motel de Santa Monica.

Nous nous sommes alors rendu compte que nous n'avions presque plus d'argent et nous sommes venus à Pine City pour voir Ray. Nous pensions qu'il pourrait nous aider.

— Vous êtes restés deux jours dans ce motel et en êtes partis tôt ce matin, dis-je. Marvin vous avait repérés à Santa Monica et vous a suivis à Pine City – il s'est inscrit dans ce motel juste une heure après vous. Et vous ne l'avez pas vu, même une seule fois, pendant ces trois jours ?

— Si, peut-être, répond innocemment Angela. Comment savoir ? Nous ignorions même qui c'était. (Elle pose une main sur la cuisse de Rickie et la serre avec affection.) Nous n'avions guère le temps de nous occuper des autres, lieutenant. Vous voyez sûrement ce que je veux dire ?

Je me tourne vers Ray Willis, parce que si je regarde plus longtemps ces collants noirs transparents, je vais me faire péter un vaisseau sanguin – et qui a besoin d'une thrombose coronaire, quand il a déjà des impôts à payer ?

— Et vous, dans tout ça ? je lui demande.

— La première fois que j'en ai entendu parler, c'est quand Rickie m'a téléphoné hier matin, lieutenant, répond-il avec anxiété. Après qu'il m'eut expliqué de quoi il s'agissait, je lui ai dit qu'il ferait mieux de venir me voir pour que nous puissions discuter. Il est venu chez moi vers quatre ou cinq heures de l'après-midi et il en est reparti tard – vers minuit peut-être.

— Vous êtes sûr des heures ? je lui demande.

Il effleure son frère d'un regard, puis secoue la tête.

— Pas vraiment, lieutenant, non. Il était peut-être dix heures et demie, onze heures. Nous n'avions aucune raison de vérifier.

— Vous voyez bien, lieutenant, dit Angela de la même voix douce mais précise. Nous ignorons tout du meurtre de ce pauvre homme.

— J'aimerais le croire, dis-je. Ainsi que toute la série de coïncidences qui constituent déjà des preuves circonstancielles.

— C'est parfaitement stupide ! réplique froidement Angela. Un pauvre petit gars qui regarde par les trous de serrure pour gagner sa vie – pourquoi nous serions-nous donné la peine de le tuer ? Quel mal pouvait-il nous faire ?

— Il avait retrouvé votre trace sur la demande de votre mère, dis-je. Elle était dans le bureau du shérif ce matin, folle de rage parce que nous ne nous mettions pas immédiatement en piste afin d'aller arrêter votre petit ami pour viol.

Pendant un quart de seconde, elle n'en croit pas ses oreilles, puis ses lèvres se retroussent lentement.

— Chère petite maman ! dit-elle doucement. Elle est si pleine d'attentions ! Si elle n'était pas aussi complexée, avec un cerveau comme une pêche trop mûre grouillant d'asticots, elle se serait rendu compte que si quelqu'un pouvait porter plainte pour viol, c'était Rickie, et non pas moi !

— C'est un délit, aux yeux de la loi, je lui explique. En Californie, il faut avoir dix-huit ans pour pouvoir disposer de soi-même, et vous n'avez pas encore dix-huit ans.

Elle fait une grimace à Rickie, puis plonge soudain la main sous sa chemise et lui arrache un poil de la poitrine, ce qui provoque chez lui un glapissement.

— Espèce de grande brute, dit-elle tendrement. Abuser d'une petite môme comme moi !

— Sa propre fille ! s'exclame Ray Willis d'un ton solennel. Vous vous imaginez ! Mais quel genre de femme est-ce donc ?

— Le genre habituel, pour autant que j'aie pu voir, je lui aboie à la figure. Où est le téléphone ?

— Au bout du couloir ; il faut un jeton, grogne Rickie. Pourquoi le téléphone ?

— Je vais appeler le bureau du shérif pour qu'il envoie une voiture. Vous ne tiendrez pas tous dans la mienne.

— Vous nous arrêtez, lieutenant ? demande Angela en écarquillant les yeux à mon intention.

— Non, je réponds. Je vous emmène pour poursuivre l'interrogatoire. Quand votre mère vous verra, elle renoncera peut-être à son histoire de viol.

— Oh ! j'en suis persuadée, déclare Angela avec un sourire assuré. En fait, je crois qu'elle n'aura pas le choix.

— Comment ça ? je demande avec circonspection.

— Eh bien... (Elle hausse gracieusement les épaules sous le sweater en orlon, et les globes jumelés de ses seins se soulevèrent à l'unisson.) Je ne pense pas qu'on puisse inculper un mari pour cette raison, n'est-ce pas ?

— Un mari ? (Incrédule, j'indique Rickie du doigt.) Lui ?

— Nous nous sommes mariés à onze heures ce matin, explique-t-elle tranquillement. Pourquoi croyez-vous que nous ayons pris l'avion pour le Nevada ?

Je tourne lentement la tête et foudroie Ray du regard.

— Sur vos conseils ? Je demande d'une voix étranglée.

Une lueur d'inquiétude passe dans ses yeux, puis il reprend son air vertueux.

— Que pouvais-je leur dire d'autre, lieutenant ? (Il tend les deux mains, paumes en l'air, d'un geste éloquent.) Etant donné leurs relations, ce n'était pas bien, d'après moi, qu'ils ne soient pas mariés.

CHAPITRE IV

C'est Polnik qui amène la voiture, et les yeux lui sortent de la tête quand il aperçoit Angela dans toute sa splendeur moulée d'orlon ; il l'entrevoit juste un instant quand elle monte à l'arrière de la voiture, mais ça lui suffit ; il en brûle tous les feux rouges jusqu'au bureau.

Quand nous arrivons, je le laisse, en leur compagnie, dans le bureau de réception et disparaiss dans le saint des saints pour faire au shérif un bref exposé de ce qui s'est passé. Lavers était chez lui quand j'ai téléphoné, et, à en juger par son expression, son dîner était encore sur la table, intact.

— Ils se sont mariés au Nevada ce matin, dit-il lentement quand j'ai terminé mon histoire. Oh ! nom de Dieu ! Mrs. Geoffrey Summers va être ravie !

— Il va falloir qu'elle trouve une autre combine, j'acquiesce. Je me demande si ce mariage est légal.

— Au Nevada, n'importe quoi est légal, à condition de se procurer une licence, grogne-t-il. J'ai appelé sa mère dès que je suis arrivé au bureau. Elle sera ici dans une minute.

— Que comptez-vous faire de nos jeunes mariés ? je lui demande. Nous n'avons rien qui justifie leur arrestation, shérif.

— Comme témoins, peut-être, grommelle-t-il, mais il ne semble pas très convaincu.

— On peut les garder vingt-quatre heures à tout casser, dis-je. N'oubliez pas que maman Summers va amener son avocate favorite.

Il me regarde d'un œil torve et son visage se congestionne une vitesse inquiétante.

— Vous n'avez pas la moindre preuve, Wheeler ? Peut-être un détail insignifiant et même pas concluant, mais que nous pourrions utiliser ?

— Rien, je réplique jovialement. Mais rappelez-vous, shérif, les heures les plus sombres précèdent l'aurore – ou bien n'avez-vous jamais quitté un lit tiède pour rentrer chez vous ?

— Ce n'est pas le moment de faire des plaisanteries saugrenues, Wheeler, grince-t-il. Si nous ne collons pas rapidement ce meurtre sur

le dos de quelqu'un, les journaux vont tellement se foutre de ma gueule que je serai bon pour donner ma démission ! (Il retrousse les lèvres sur les dents.) Et soyez sûr que vous serez de la balade !

— Savez-vous ceci, shérif ? dis-je d'un ton songeur. Ce n'est pas l'argent qui me retient de partir, c'est la foi que vous avez en moi.

— Je ferai mieux d'aller les voir, fait-il d'une voix râpeuse en extirpant sa bedaine de derrière son bureau, si bien que, privée de tout moyen visible de support, elle s'affaisse de quelques centimètres.

Nous passons dans la salle de réception et Lavers salue d'un bref signe de tête les frères Willis quand je les lui présente. Il aperçoit ensuite pour la première fois Angela et je m'attends à voir un jet de vapeur lui jaillir par le sommet du crâne. Il gargouille désespérément pendant quelques secondes, puis pivote vers moi, le visage marbré et d'une vilaine couleur.

— Wheeler ! tonne-t-il. Vous n'auriez pas pu attendre qu'elle soit habillée, nom de Dieu, avant de l'amener ici ?

— Je suis habillée, espèce de vieux cochon, déclare calmement Angela. Et ne me regardez jamais plus comme ça... mon mari pourrait se fâcher.

La seule chose qui empêche Lavers de tomber raide d'apoplexie, c'est l'arrivée de Mrs. Geoffrey Summers, son avocate et son beau-frère. Mrs. Summers fait irruption dans le bureau au son d'invisibles trompettes, avec les deux autres qui la suivent, tels de respectueux courtisans. Elle s'arrête à deux pas de la chaise qu'occupe sa fille et l'examine d'un œil critique.

— Tu es répugnante ! observe-t-elle froidement. Comment peux-tu t'exhiber dans cette tenue ? Tu n'as donc plus aucune pudeur ?

— Oh ! mince, m'man ! réplique Angela avec un vilain sourire, en affectant un ton canaille. Tu sais ce que c'est quand on a été violée... Ces petits détails de l'existence n'ont plus guère d'importance.

Le visage de Mrs. Summers se vide de tout son sang. Elle ouvre la bouche pour répliquer, puis se ravise et la referme brusquement.

— Alors, shérif ? (Elle le transperce d'un regard glacé.) Vous n'avez plus aucune excuse maintenant pour tergiverser... Vous avez le responsable ici même, dans votre bureau. Arrêtez-le.

— Oh ! bon sang, m'man ! (Angela accentue encore son accent traînard et exaspérant.) T'énerve pas comme ça. Tu n'as pas encore entendu la grande nouvelle !

Mrs. Summers n'accorde pas la moindre attention à sa fille et attend que Lavers prenne des mesures draconiennes. D'après la tête du

shérif, le seul moyen de prouver sa complaisance serait de piquer une crise cardiaque soudaine et spectaculaire.

— Elle concerne Rickie et moi, poursuit Angela avec animation et je suis sûre que tu voudras être la première à nous congratuler, m'man. Tu comprends, c'est tellement sensass... on s'est mariés ce matin !

Pendant un instant, j'ai l'impression que Mrs. Summers est soudain entrée en état d'hibernation pour l'automne. Ses yeux se ferment lentement et elle reste pétrifiée sur place, le corps rigide.

— Ce n'est pas vrai ? chuchote-t-elle enfin. Ce n'est pas possible !

— J'ai le certificat de mariage ici même, dans ma poche, déclare Rickie Willis d'un ton renfrogné. Vous pouvez le passer aux rayons X si ça vous chante.

— Mais comprends donc, m'man, ricane Angela. Tu n'as pas perdu une fille, tu as gagné un fils – Rickie !

— Ouais ! fait ce dernier.

— Je sais que vous vous entendrez très bien tous les deux. (Angela en rajoute sûrement.) Nous formerons une grande famille unie.

Mrs. Summers a rouvert les yeux et je les vois soudain devenir vitreux. Pour la deuxième fois depuis que je la connais, je fais un pas en avant et la rattrape au vol, juste avant qu'elle ne heurte le plancher. Ça devient monotone. Je l'installe dans un fauteuil et passe le flambeau à Ilona Brent.

Hillary Summers marche sur Rickie, le visage pâle et tiré.

— Faites-moi voir ce certificat, dit-il sèchement.

— Qui êtes-vous ? lui grogne Rickie.

— C'est ton oncle Hillary, chéri, susurre Angela. Ne lui parle pas grossièrement, il se mettrait à pleurer. C'est le genre sensible ; il s'occupe beaucoup d'œuvres sociales parmi les jeunes des collègues ; ça doit être ce qui le rend si humain.

Rickie fouille dans sa poche et en sort un document plié qu'il tend à Hillary. Après l'avoir examiné rapidement, Summers le tend vers Ilona.

— Est-il légal ? demande-t-il d'une voix entrecoupée.

Ilona l'étudie un moment, puis secoue la tête d'un air de doute.

— Il me faut vérifier la législation de l'Etat du Nevada, dit-elle. A mon avis, ils ont dû mentir sur l'âge d'Angela pour obtenir cette licence, et de toute manière il leur fallait un certificat de résidence...

— C'est légal, avocate d'opérette ! coupe sèchement Angela. Vous

n'êtes pas près de prouver le contraire.

Lavers émet une toux grinçante qui attire l'attention sur lui, et il était grand temps.

— La légalité de leur mariage ne m'intéresse pas, aboie-t-il. Ce qui m'intéresse, c'est un meurtre, peut-être l'avez-vous déjà oublié ?

— Ça fait deux heures que vous les avez tous les deux sous la main, déclare sèchement Ilona Brent. Vous n'avez pas encore fini de les interroger ?

— Je n'ai même pas commencé, réplique Lavers. Maintenant que cette touchante réunion de famille est terminée, j'aimerais que vous quittiez mon bureau tous les trois pour me laisser faire mon travail.

Mrs. Summers doit jouir de la puissance de récupération d'un bœuf. Elle se redresse brusquement dans son fauteuil et repousse avec impatience les mains secourables d'Ilona.

— Je crois que c'est une excellente idée, déclare-t-elle avec animation. Nous ne devrions pas décourager le shérif Lavers face à son devoir. Il lui a déjà fallu tellement de temps pour se décider à agir. Nous partons immédiatement.

Ilona Brent hésite un instant.

— Vous voulez que je représente Angela, je suppose ?

— Absolument pas ! réplique Mrs. Summers d'un ton péremptoire. Elle s'est mise elle-même dans cette pénible situation, qu'elle s'en sorte elle-même ! (Elle se lève et ajuste sur ses épaules sa cape de vison bleu.) Cela devrait vous paraître évident, Ilona, aussi bien qu'à moi. Quand il a su (elle indique Rickie d'un bref signe de tête) que Marvin les avait retrouvés, il a employé les grands moyens, et l'a tué pour l'empêcher de parler. C'est alors que, pris de panique, il entraîne Angela au Nevada pour l'épouser. Il fait ainsi d'une pierre deux coups, comprenez-vous ? Il se procure un alibi et nous complique la tâche pour nous débarrasser de lui.

— Vous n'y êtes plus ? (Rickie la regarde en clignant des paupières.) Je pige pas, moi ; à la façon dont vous parlez à Ange, on pourrait croire que vous seriez enchantée de vous débarrasser d'elle de cette façon-là.

— Si vous vous imaginez, siffle-t-elle d'une voix venimeuse, que vous pouvez me faire chanter et tirer de moi un centime, vous vous trompez lourdement, monsieur Je-ne-sais-comment ! Je n'ai pas à lever le petit doigt pour me débarrasser de vous, les tribunaux s'en chargeront à ma place. Vous passerez à la chambre à gaz pour avoir assassiné ce malheureux petit détective, et, d'ici un an, Angela sera veuve !

Rickie, abasourdie, se tourne vers son frère.

— Qu'est-ce qu'elle a, cette gonzesse ? marmonne-t-il. J'y pige que dalle, vieux. Pourquoi est-ce qu'elle arrête pas de me cracher de l'acide à la gueule ?

— Elle est malade, Rickie, répond Ray d'un ton pénétré. Malade là ! (Il se frappe la tempe du bout du doigt.) Tu devrais avoir pitié d'elle, elle a besoin qu'on l'aide.

Un grondement volcanique échappe à Lavers.

— Wheeler, clame-t-il et son ton monte, je vous jure que si vous ne me débarrassez pas de ces trois-là d'ici dix secondes, je les arrête pour entrave à la justice !

— Vraiment, shérif ! fait Ilona avec un rire bref. Vous n'espérez quand même pas...

— Très bien, alors ! hurle Lavers. Pour refus de circuler ! Pour violation de domicile ! Il vous reste cinq secondes !

Polnik leur ouvre la porte, les yeux hors de la tête.

— Nous ferions mieux de partir, déclare Hillary, et prenant Mrs. Summers par le bras, il la conduit vers la porte.

Ilona les suit ; Lavers attend, bouillonnant d'impatience, que la porte se referme sur eux. Polnik le regarde, l'air toujours aussi abruti.

— Faites venir une employée pour s'occuper de cette fille, lui ordonne Lavers. Venez donc dans mon bureau, Wheeler, et amenez ce... (Il fixe un instant son regard sur Rickie.)... ce mari avec vous.

Deux heures plus tard, nous ne sommes toujours pas plus avancés. Angela et Rickie s'en tiennent *mordicus* à leur histoire, assez simple. Ils ne savaient pas qui était Marvin, ils ne l'avaient jamais remarqué nulle part, même pas dans le motel. Rickie était allé trouver son frère aîné afin de lui demander conseil, car il s'inquiétait des réactions possibles de la mère d'Angela après que celle-ci se fut enfuie avec lui. Il savait – je cite – qu'elle ne pouvait pas blairer Angela et aurait fait n'importe quoi pour les séparer. Son frère lui avait donné un bon conseil, celui qui s'imposait : épouser la fille, ce qu'il avait fait.

Ray Willis avait confirmé cette version, arborant toujours ce faux air de bon Samaritain qui me donnait des picotements dans la main chaque fois que je le remarquais.

Lavers allume un cigare, mais le cœur n'y est pas, la fumée se répand mollement autour de lui.

— Qu'avons-nous obtenu ? fait-il d'un air malheureux. Rien !

— Toujours pas de nouvelles de New York, sur Marvin ? je demande.

— Pas plus que sur Rickie Willis, grogne-t-il. On devrait peut-être faire revenir la fille ici et recommencer à zéro.

— Je vous croyais capable de bien des choses, shérif, dis-je avec étonnement, mais je ne vous aurais jamais soupçonné de masochisme.

— Vous avez une meilleure idée ?

— Le grand frère, dis-je. Il ne colle pas avec son personnage. Il doit avoir une combine.

— Laquelle ? demande Lavers d'une voix neutre.

— Ça, j' l'ignore. Il joue du piano dans un club du centre, qu'il dit, et il possède une chambre.

— Possible, dit Lavers. L'autre est bien chanteur ; pourquoi Ray ne jouerait-il pas du piano ?

— Aucune raison. Je vais peut-être aller l'écouter jouer ; avec un peu de veine, je serai présent au mauvais moment, lorsque le couvercle du piano se rabattra, lui coupant les doigts au ras du poignet. Ça me plairait bien.

— Ramenez la fille ici, déclare Lavers avec lassitude. Finissons-en pour que je puisse rentrer chez moi et me trancher la gorge.

La matrone de la police ramène Angela et s'assied à côté d'elle ; c'est une rouquine dans le plein épanouissement de sa première ou peut-être de sa deuxième jeunesse, mais sous cet épais uniforme bleu, c'est difficile à dire.

Angela, la bouche marquée d'un pli amer, fait la lippe.

— Qu'est-ce que c'est ? demande-t-elle, furieuse. Passage à tabac ou quoi ?

— Ne me tentez pas ! marmonne Lavers. Non, Miss...

— Mrs. Willis, coupe-t-elle.

— Marchons pour Mrs. Willis ; nous désirons simplement vous poser encore quelques questions, c'est tout.

— Vous n'êtes donc jamais à court de questions ? fait-elle sèchement. On vous a graissé la patte pour ça ou quoi ?

— Répondez à la question principale, Angela, dis-je, et nous pourrons tous rentrer chez nous.

— Combien de fois devrai-je vous le dire ? s'écrie-t-elle avec emportement. Je ne sais pas qui l'a tué ; je ne l'ai jamais vu !

— Il a été engagé pour vous retrouver, vous et Willis commence Lavers d'un ton las. Il vous a rattrapés à Santa Monica, nous le savons, peut-être même à Los Angeles. Il ne vous a pas lâchés jusqu'à Pine City, où il avait un pavillon à deux pas du vôtre dans ce motel. Hier

matin, il a appelé votre mère à New York, pour lui dire où vous étiez et...

— Un instant ! coupe Angela. Quand donc ma chère vieille maman est-elle arrivée ici ?

— Elle a pris l'avion dès qu'elle a reçu son coup de téléphone, dis-je.

— Avec Hillary et la Brent ?

— Je suppose.

Lavers pousse un grognement d'impatience.

— Je vous en prie, n'éludez pas la question, Mrs. Willis ! La seule raison qu'avait Marvin de se trouver dans ce motel, c'était vous et votre mari. Vous êtes les deux seules personnes qui pouvaient avoir un mobile pour le tuer et...

— Vous vous trompez, shérif, dit doucement Angela. Mais totalement !

— Le propriétaire du motel n'aimait peut-être pas la couleur des chaussettes de Marvin, alors il lui a défoncé le crâne ? suggère Lavers avec un humour pesant.

— Il vous manque trois suspects, dit-elle. S'ils ont pris l'avion hier dès que Marvin leur a téléphoné, ils ont dû arriver en fin d'après-midi au plus tard, n'est-ce pas ?

— Oui, mais...

— Avez-vous procédé à une confrontation de leurs alibis, shérif ? demande-t-elle, tendue. Quelle valeur ont leurs alibis ? Et j'entends bien parler de ma chère mère et de l'oncle Hillary, bénies soient ses délicates petites mains – sans oublier cette ravissante as du barreau.

— Quelle raison peut avoir l'un d'eux pour assassiner Marvin ? gronde Lavers.

— A vous de la trouver ! réplique Angela avec insolence. Mais ils auraient pu le faire – ils étaient ici même, dans votre petite ville de ploucs, pas vrai ?

Le shérif se cache la figure dans les mains et souffre un instant en silence. Puis il gémit enfin :

— Sortez d'ici avant que je perde le peu de raison qui me reste ! Je ne peux pas encaisser davantage ce soir !

— Aucune raison de les écrouer, chef ? je demande poliment.

— Pas encore ! Mais veillez à ce qu'ils restent bien dans cet hôtel et n'aient pas soudain la brillante idée de partir pour un long voyage.

— D'accord, chef. Ce sera tout ?

Il écarte un instant les mains de son visage et me regarde, le front soucieux.

— Wheeler, je serai bientôt un vieillard, mais je vous ai toujours traité correctement, n'est-ce pas ?

— Ça dépend à quel point de vue on se place, shérif, je réponds, pensif. Du mien, la réponse est non, mais je suppose qu'il faut considérer le vôtre.

— Vous ai-je jamais demandé un service ?

— Pas depuis hier, pour autant que je me souviene.

— Alors je vais vous en demander un petit, maintenant, Wheeler. Si vous n'avez rien découvert d'ici demain matin, livrez-vous et avouez !

— Pouvez-vous me promettre de l'avancement si je marche ? je demande avec empressement.

— Je peux vous promettre en tout cas de nouvelles têtes dans ce bureau si nous n'obtenons pas des résultats d'ici vingt-quatre heures ! A vos moments perdus, Wheeler, ne pourriez-vous pas essayer de trouver quelques nouveaux débouchés pour nous ?

— Débouchés ? je répète, ahuri.

— Je me disais qu'il vaudrait mieux monter un numéro de chant et de claquettes plutôt que de crever de faim, précise Lavers avec une sombre satisfaction. Je vous ai vu ici même dans ce bureau vous livrer à une douzaine de numéros différents !

CHAPITRE V

Ray Willis est assis à côté de moi dans l'Austin, muet comme une carpe, avec un petit air train-train quotidien que ça en devient vraiment monotone.

— Le club est dans le prochain bloc ? je demande alors que nous abordons un carrefour.

— A mi-chemin, lieutenant, dit-il sans enthousiasme. Je vous remercie, vraiment, d'avoir pris la peine de me ramener.

— Mais c'est bien naturel, Ray, dis-je d'un ton chaleureux. Vous avez une longue nuit devant vous je suppose, à jouer du piano. Je me suis dit que si je pouvais vous aider un peu, il ne fallait pas hésiter. Vous avez aidé votre frère en lui donnant de si bons conseils, à mon tour maintenant de vous aider. Nous nous entraïdons tous : comme ça, le monde tourne rond et tant pis pour les billes !

— Ici, grince-t-il.

Je stoppe l'Austin le long du trottoir et contemple la banale porte de bois ornée au centre de deux gros anneaux de cuivre.

— Voilà la boîte de nuit la plus discrète que j'aie jamais vue, Ray, dis-je. Pas même de néon ?

— C'est un club privé, lieutenant. (Il sort rapidement de la voiture.) Merci encore de m'avoir reconduit. Bonsoir.

— Pas si vite ! (Je descends de mon côté et contourne l'Austin pour le rejoindre sur le trottoir.) Vous ne pensez pas que je vais rentrer chez moi sans même vous avoir entendu jouer ?

Il se force à sourire, cependant qu'une lueur mauvaise passe dans son regard.

— Vraiment, j'en serais ravi, lieutenant, mais je crains que ce soit impossible. Comme je vous le disais, il s'agit d'un club privé et dont il faut avoir la clé. Chaque membre a la sienne, et il n'est autorisé à emmener des invités que trois soirs par semaine. Ce soir n'en est justement pas un. Je suis navré.

— Ne le soyez donc pas, dis-je en lui tapotant l'épaule d'un geste encourageant. Il se trouve que je possède un bristol spécial, le plus recherché de tout le pays ; il me donne accès n'importe où.

— Oui ? fait-il, l'air sombre.

— Bien sûr. (Je souris aimablement.) Il n'y a donc aucun obstacle à ce que j'entre avec vous, Ray. Il suffit que je montre mon bristol : *Flic – carte blanche*, on l'appelle.

Il se tourne vers la porte et sort une clé de sa poche. Ray, s'il est dans sa nature d'essayer, sait aussi quand il est sage de ne pas s'obstiner. Nous entrons : lumières douces, épaisse moquette, un tintement de piano quelque part dans le fond.

— Vous avez de la veine, Ray, dis-je. Il y a quelqu'un qui pianote à votre place, ce soir.

Une blonde étourdissante en soutien-gorge noir et collants pailletés se matérialise soudain devant nous. Elle a les plus longues jambes que j'aie jamais vues, sauf dans mes rêves ; gainées de filet noir, ce sont également les jambes les plus sexy que l'on puisse admirer.

— Bonsoir, monsieur Willis, dit-elle d'une voix rauque. Puis-je prendre votre chapeau ?

— Oui, répond-il, morose.

— Vous pouvez prendre le mien également, dis-je avec empressement. Portez-le comme talisman.

Elle m'adresse un chaud sourire.

— Bienvenu au club Double Zéro, monsieur. Les amis de M. Willis sont toujours les bienvenus. Je prendrai grand soin de votre chapeau.

Un gars mastoc sanglé dans un smoking écarte les draperies qui nous séparent du reste du club et pénètre dans la petite entrée qui se trouve du coup fort encombrée.

— Hé ! fait-il avec anxiété. Où t'as été, toute la nuit, Ray ? Je t'avais bien dit, la semaine dernière, que cette rouquine, Tina, était une poivrote. Merde ! Si tu l'avais vue en début de soirée ! Elle s'est mise à tout foutre en l'air, chaise par chaise. Avant qu'on ait pu la virer, elle s'est précipitée sur le vieux Denby et lui a foutu un coquard. Il était dans une rogne ! Il gueulait que la boîte était pas bien tenue et que le propriétaire était pas là justement quand il y avait du grabuge... Tu ferais bien d'aller lui parler, Ray, il...

— Ta gueule ! lui aboie Ray.

— J'ai dit quelque chose ? (Le mastoc a l'air sidéré.) On a des emmerdements et tu veux même pas être mis au courant ?

— Pourquoi ça inquiéterait le pianiste ? je demande paisiblement. Il me fixe un bon moment.

— Le pianiste ? (Brusquement il souffle par les naseaux et des

spasmes secouent son corps tout entier.) Ça, c'est la meilleure ! Je trouve ça formidable ! Pourquoi ça inquiéterait le pianiste ? Ray, si tu me présentais à ton pote ?

— Voici le lieutenant Wheeler, déclare lentement Ray, chaque mot formant des stalactites de glace. Du bureau du shérif du comté.

Le mastoc cesse de rire... aussi sec. Je regarde sa pomme d'Adam monter et descendre comme un ascenseur pris de folie, mais me lasse bientôt du spectacle.

— Tu te sens pas bien, mon gars ? je lui demande gentiment.

— Excusez-moi, dit-il d'une voix entrecoupée. Je me rappelle que j'ai une ou deux choses à faire...

Il écarte à tâtons les draperies et redisparaît.

J'allume tranquillement une cigarette et examine le visage figé de Ray.

— Drôle de pianiste, dis-je jovialement.

— Bon, je possède une part du club, dit-il d'un ton rogue. (Il tend la main, le pouce et l'index presque joints.) Une très petite part, lieutenant... Est-ce un crime ?

— Qui est le gros lard plein d'humour ?

— Joe Diment, le gérant du club.

— A l'entendre parler, je me suis dit que vous possédiez toutes les parts, Ray.

— Ce Joe, chuchote-t-il. Il a une grande gueule, cet imbécile-là !

— Je meurs d'envie de vous entendre jouer, Ray, Pourquoi n'entrons-nous pas ?

Il hésite un moment, puis hausse les épaules en signe d'impuissance.

— Nous ferions peut-être mieux d'aller dans mon bureau, dit-il d'un ton aigre.

— Vous jouez du piano dans un bureau ? je m'enquiers.

— Bon. (Il serre les dents.) Le piano est un passe-temps, en effet. Je possède le club.

— Vous voyez, Ray ? dis-je, encourageant. Vous venez de vous montrer franc et ça ne vous a pas fait de mal, n'est-ce pas ?

Il écarte les draperies et je le suis dans la pièce principale du club. Les lumières y sont encore plus tamisées que dans l'entrée. Un bar, avec une impressionnante rangée de bouteilles discrètement mises en valeur par un éclairage indirect, occupe presque toute la longueur

d'un mur. Une petite piste de danse près du piano, le reste de la pièce étant occupé par des tables et les gens qui y sont installés.

Le club Double Zéro semble faire de bonnes affaires... Je n'ai jamais vu en un seul endroit autant de gars entre deux âges et de jeunes créatures. Je compte, en traversant la pièce, trois filles qui vendent des cigarettes, toutes harnachées de la même tenue pailletée que celle de la petite du vestiaire, mais de couleurs différentes. Il y a en particulier une brune en soutien-gorge et collants blancs, et rien qu'à la regarder, je me sens transformé en Superman !

Dans un coin, au fond, s'amorce un escalier en bois sculpté, et, à côté, se trouve une porte sans que rien dessus n'indique si une dame a deviné juste ou pas. Ray l'ouvre et je me trouve dans un bureau, ce qui prouve que je me suis trompé.

Joe Diment, le mastoc au sens de l'humour mal placé, est debout à un bar, près d'un monumental bureau d'homme d'affaires. Il dépose précipitamment son verre sur le bar en nous voyant entrer.

— J'avais besoin d'un petit coup pour me calmer les nerfs, Ray, explique-t-il vivement. Après avoir débloqué comme ça. Mince ! Quel abruti je fais !

— Tu l'as déjà démontré, dit Ray.

Il se dirigea vers le bar et s'arrête à soixante centimètres de Diment.

— Ben, je suis désolé, Ray ! dit Joe Diment qui semble nerveux. Mais comment je pouvais savoir ?

— Laisse tomber !

— Bon. D'accord. (Diment essaye de sourire.) Ça m'embête de t'empoisonner de nouveau, Ray, mais ce Denby est toujours en train de gueuler comme un âne là-haut. Il est furax à cause de la rouquine. Il prétend qu'avec le genre de fric qu'il casque, on devrait repérer une ivrogne avant qu'elle s'approche d'assez près pour lui pocher un œil, alors qu'il veut simplement avoir ce qu'il a déjà payé...

Willis lui expédie brutalement un double revers de main en travers de la bouche et Diment oscille sur ses talons, les yeux étroitement fermés.

— Ta grande gueule, Joe, chuchote Ray. Ça sera ta mort, un de ces jours !

Puis il lui flanque un deuxième aller et retour, d'un geste soigneusement délibéré. Je regarde les larmes ruisseler sur les joues du gros et se mêler au sang qui s'écoule de sa lèvre supérieure fendue.

— Fous le camp d'ici, Joe, lui dit Ray. Ça me soulève le cœur rien

que de te regarder.

Diment ouvre lentement les yeux.

— Je peux finir mon verre d'abord, Ray ? demande-t-il d'une voix coassante.

Willis prend le verre et lui en lance le contenu à la figure. Diment hennit doucement quand l'alcool lui éclabousse les yeux et cherche à tâtons son mouchoir de ses doigts crispés.

— Maintenant tu as fini ton verre, pas vrai, Joe ? Tu peux donc t'en aller.

Le gros lard sort en titubant tout en se tamponnant doucement les yeux avec un mouchoir en fine baptiste. Un instant plus tard, la porte se referme silencieusement sur lui et je me demande s'il ne va pas se rendre directement au bureau d'emploi le plus proche.

Willis, qui me tourne le dos, demeure un instant immobile, puis il se dirige vers le bar, sur lequel il pose deux verres.

— Vous buvez quelque chose, lieutenant ? demande-t-il d'une voix dénuée de toute inflexion.

— Un scotch à la glace, avec un peu d'eau gazeuse.

Je vais m'installer dans le fauteuil si confortable d'aspect qui se trouve près du bureau et me relaxe pendant qu'il prépare les verres qu'il pose ensuite sur le bureau.

Il s'y assoit et lève son verre.

— Buvons donc à votre fameuse carte blanche, lieutenant, dit-il. Elle vous donne vraiment accès aux situations les plus intimes.

— Qu'espériez-vous donc, avec cet énorme double zéro au beau milieu de votre porte ? je lui demande. Qu'est-ce qu'il y a, en haut ?

— Des locaux d'habitation, répond-il. J'ai deux chambres, Diment et deux des autres gars ont également une chambre en haut.

— Je peux utiliser mon fameux bristol, si vous voulez, lui dis-je. Je pourrais peut-être vous être utile, Ray. Je pourrais passer un peu de pommade pour vous à ce vieux Denby – le gars qui a payé pour une rousse et récolté un bleu à la place. Vous vous souvenez de lui, n'est-ce pas ? Le gars que Diment n'arrivait pas à oublier ?

Il allume une cigarette et me considère d'un œil froid.

— Très bien, fait-il sèchement. A vous de jouer. Que voulez-vous ?

— Je vous préfère comme ça, Ray lui dis-je en toute sincérité. Vous montrant sous votre vrai jour, cognant sur les gars, leur expédiant de la gnôle en pleine gueule. Cela convient mieux à un maquereau de grande classe que le côté boy-scout que vous avez affiché toute la

soirée au bureau du shérif.

— Alors ?

— Alors votre club ne m'intéresse guère. Il se trouve à l'intérieur des limites de la ville et je travaille pour le shérif du comté. La Brigade des Mœurs de la ville s'y intéresserait, sans aucun doute, mais moi, tout ce que je veux, c'est découvrir qui a tué le nommé Marvin.

— J'aimerais pouvoir vous aider, lieutenant, déclare-t-il d'un ton neutre. Mais je vous ai déjà dit tout ce que je savais, c'est-à-dire pas grand-chose.

Je goûte le scotch, et, comme je m'y attendais, il est excellent.

— Où étiez-vous hier vers minuit ? je lui demande.

— Ici même, au club, répond-il aussitôt.

— Pouvez-vous le prouver ?

— Si c'est nécessaire. Il y avait beaucoup de gens ici qui m'ont vu. Vous ne pensez pas que j'ai buté cet indiscret ?

— C'est une idée intéressante, lui dis-je. Avez-vous un casier judiciaire chargé, Ray ?

— Non.

— Je peux facilement vérifier, je lui rappelle.

— La réponse est cependant la même.

— Et votre petit frère ?

Il vida son verre d'un coup, puis le dépose avec soin sur le bureau, comme s'il s'attendait à le voir se désintéresser.

— Je peux également vérifier – nous attendons actuellement une réponse de New York, dis-je.

— Rickie a tiré deux ans pour vol à main armée, déclare Ray. C'est arrivé il y a pas mal de temps, c'était encore un gosse, il avait de mauvaises fréquentations.

— Ça remonte à quand ?

— Trois ans, peut-être.

— Autrement dit, il avait vingt-deux ans, à l'époque, j'observe intelligemment. Mais il a peut-être eu du mal à grandir ?

— Bon, il a commis une erreur, il s'est fait prendre et il a fait son temps, réplique Ray d'une voix crispée. Vous allez le lui reprocher jusqu'à la fin de ses jours ?

— Je ne sais pas encore, j'aboie. Je commence à en avoir marre de passer ma nuit avec un patron de bordel à deux sous sans arriver à quoi que ce soit. Ce que je veux obtenir de vous, Willis, c'est la vérité,

l'exacte raison pour laquelle votre jeune frère est venu vous trouver la nuit dernière, et c'est votre dernière occasion de me le dire !

Il se frotte le menton avec nervosité et ses doigts durs s'enfoncent dans sa chair.

— Rickie était fou d'inquiétude, lance-t-il. Il ne savait plus quoi faire. Il a fait la connaissance de la petite Summers dans la boîte du Village où il travaillait. Elle s'est jetée sur lui comme la misère sur le pauvre monde et...

— Ils cherchaient tous les deux l'aventure, aussi étaient-ils assez bien assortis, dis-je. Vous ne m'apprenez rien que je ne sache déjà.

— J'essaye de vous expliquer comment ça c'est passé, réplique Willis avec aigreur. C'est elle qui a eu l'idée de filer et Rickie a trouvé cela parfait. Il savait très bien qui était sa mère et tout le fric qu'avait la famille. Ça semblait vraiment une occasion unique ; il allait s'en payer une tranche avec la souris et quand il en aurait sa claque, Il pourrait passer un marché avec la mère. Rickie s'est dit qu'elle cracherait gros pour se débarrasser de lui et éviter le scandale.

— Il ignorait les sentiments de Mrs. Summers à l'égard de sa fille ? Je demande d'un ton incrédule. Tout ce raffinement de haine ?

— Il l'a appris plus tard, dit Ray avec une grimace. Il s'est alors souvenu du *Mann Act* et de tout le reste, et s'est mis à s'inquiéter sérieusement. En plus, ils n'avaient presque plus de fric, et quand il le fait remarquer à la même, nouveau choc : elle ne vaut pas un rond avant ses vingt et un ans.

— Ce motel m'a semblé l'endroit idéal pour perdre ses illusions, dis-je. Quoi d'autre ?

— Elle lui a dit de ne pas s'en faire pour le fric, que si ça allait vraiment mal, elle pouvait toujours toucher un gros paquet. Quand il lui a demandé comment, elle s'est contentée de rigoler et lui a dit que le gars était bourré de pognon et qu'elle le menait par le bout du nez. Rickie a pensé qu'elle croyait encore au père Noël, alors il est venu me trouver.

— Pour demander de l'aide à son grand frère. Vous lui avez donc donné des conseils et non pas de l'argent, ce qui coûte beaucoup moins cher, et vous lui avez dit d'épouser la fille.

— J'ai pensé que c'était la meilleure solution.

— Vous les avez accompagnés au Nevada ?

— Bien sûr... Rickie avait besoin de quelqu'un pour s'occuper de tous les détails. Il a tellement peu les pieds sur terre ; c'est un rêveur, vous savez, un musicien...

— Ouais, je grogne. Je vois, il lui fallait un pianiste pour l'épauler.

— Et voilà toute l'histoire, lieutenant.

— Vous êtes sûr ?

— Je vous ai tout dit, sans rien omettre, réplique-t-il froidement. Maintenant, si vous voulez quelques détails de fantaisie, je peux en inventer.

— Je vous crois sur parole, mais je n'en dirais pas autant du reste de votre histoire.

Je me lève, allume une cigarette avant de me diriger vers la porte. Ray Willis se met lentement sur pieds, le visage tendu.

— Alors, lieutenant ? dit-il d'une voix dure. Vous l'appellez, cette Brigade des Mœurs ?

— Bien entendu, j'acquiesce. Qu'est-ce qui a bien pu vous faire croire que je ne le ferais pas ?

— Espèce de sale...

— Les dettes en retour de mon fameux bristol, je déclare tranquillement. Si vous démarrez tout de suite, vous avez encore une chance de jouer du piano pour la dernière fois au Double Zéro.

Il contourne rapidement son bureau, vomissant des obscénités avec une sorte de fureur machinale, les mains crispées devant lui, en direction de ma gorge. Je le laisse approcher, puis le bras tendu, lui cogne l'arête du nez avec le plat de la main. Il recule en titubant et heurte le bureau.

— Vous prenez la chose du mauvais côté, Ray, lui dis-je sur un ton de reproche. Songez donc que dorénavant vous n'aurez jamais plus de problèmes du genre vieux Denby.

Pendant un instant, il se contente de me fixer de ses yeux étincelants de haine, et soudain sa main droite plonge sous sa veste et ressort, armée d'un revolver. Ça me rend tellement nerveux que mes réflexes me trahissent et je lui saute dessus sans même m'en rendre compte... J'ai de la veine, je crois, car je n'aurais jamais réussi mon coup si j'avais pris le temps de réfléchir. Je lui assène un coup sec sur le poignet et le flingue lui glisse des doigts pour échouer sur la moquette.

Je l'attrape par les revers de son veston et l'attire tout contre moi.

— Ray ! dis-je avec une remarquable retenue. Ne refais jamais ça !

Puis je le gifle en travers de la bouche, exactement comme il a giflé Joe Diment, sa réaction est absolument la même ; il oscille sur les talons, les yeux étroitement clos.

— Tu as un caractère de violent, Ray, lui dis-je. Tu devrais y faire attention, sinon tu vas te mettre à défoncer des crânes à coups de marteau sans même t'en apercevoir !

Il ouvre lentement les yeux et me regarde tout en passant la langue sur sa lèvre inférieure fendue.

— Je t'aurai, Wheeler, dit-il d'une voix rauque, même si c'est la dernière chose que je fais.

— T'es malade, Ray ! dis-je, imitant la voix pénétrée qu'il a adoptée au sujet de Mrs. Summers. Malade là ! (Je me tape la tempe du doigt.) Tu me fais pitié. Tu as besoin qu'on t'aide...

CHAPITRE VI

Je suis de retour chez moi un peu après onze heures et passe l'autre face du disque de Peggy Lee. Je sens sa voix chaude et son impeccable sens du rythme apaiser mes nerfs en capilotade tandis que je me prépare un verre.

Le verre est à peu près liquidé lorsque la sonnette retentit, brisant d'un seul coup l'état d'euphorie que j'avais réussi à atteindre avec l'aide de Peggy. Je vais répondre, tout en m'efforçant de me convaincre que Ray Willis plaisantait en me disant : « Je t'aurai, Wheeler, même si c'est la dernière chose que je fais ! » Je me sens néanmoins beaucoup mieux après avoir ouvert la porte. Mon visiteur ne peut être Willis car personne au monde ne peut changer de sexe aussi vite... A-t-on jamais entendu parler de chirurgie-minute ?

Une expression légèrement embarrassée se lit sur le visage délicat d'Iлона Brent. Elle fait un peu la tête d'un représentant en brosses se rendant soudain compte qu'il vient de sonner chez un autre représentant en brosses.

— J'espère que je ne vous ai pas tiré du lit, Al ? demande-t-elle d'une voix hésitante.

— Peu importe, dis-je, galant. Si ça peut vous rasséréner, je vous laisserai m'y retrainer sur-le-champ !

— Puis-je vous parler un instant ?

— Tant que vous voudrez. Entrez donc.

Nous pénétrons dans le living-room et je l'aide à ôter son étole en renard argenté. L'atmosphère devient aussitôt tropicale. Elle porte une robe en faille noire, profondément décolletée dans le dos, soutenue par deux étroites bretelles. J'admire la perfection de ses épaules d'albâtre et laisse glisser mon doigt le long de sa colonne vertébrale jusqu'au creux des reins où la robe recommence.

Elle frissonne violemment.

— Ne refaites pas ça !

— Comment pourrais-je me retenir ? dis-je d'un ton désolé. Vous me fourrez sous le nez votre échine superbe – et nue – sans crier gare – pas de feux rouges, pas de sirènes hurlantes... Ça troublerait

même un docteur ; alors un flic, vous pensez !

Elle se tourne vers moi, un léger sourire aux lèvres, et j'ai un deuxième choc. La robe, si elle n'a pas de dos, n'a pratiquement pas de devant non plus, et dénude à demi le globe de ses seins épanouis et gonflés, ainsi que le profond sillon qui les sépare.

— Ça vous va bien, de parler de *votre* trouble ! dit-elle d'une voix légèrement haletante. Avec votre façon de déshabiller les gens du regard, j'ai l'impression que je n'aurais même pas dû m'inquiéter de mettre une robe !

— Voilà un raisonnement judicieux, dis-je avec approbation. Continuez donc.

Elle s'assoit dans le fauteuil le plus proche et croise les jambes dans ce bruissement de soie délicieusement intime, si rare de nos jours. Je suis persuadé que le foisonnement de clubs des cœurs solitaires est en rapport direct avec la popularité accrue des shorts demi-longs. Une souris vêtue d'un short n'a plus qu'un seul mystère : pourquoi diable ne se met-elle pas à la diète pour se faire maigrir un peu les cuisses ?

— Je pensais que nous pourrions peut-être avoir une petite conversation comme celle que nous avons déjà eue, Al, dit-elle. Officieuse, en quelque sorte.

— Tout ce que vous voudrez, mon cœur, dis-je. Je suis parfaitement satisfait d'être assis ici à vous admirer.

— Vous ne pouvez pas être sérieux un instant ? soupire-t-elle.

— Vous croyez que je plaisante ?

— J'ai été fort occupée ce soir après avoir quitté le shérif, dit-elle. Ça me tracasse et il fallait absolument que j'en parle à quelqu'un. Je n'ai pu penser à personne d'autre que vous.

— Ça ferait un très bon titre de chanson. Essayez donc de trouver des paroles pendant que je prépare à boire. Que voulez-vous ?

— Un whisky-sour, répond-elle sans hésiter. Et ne me dites pas que ça pose un problème car je sais que vous faites pousser vos propres citrons en Californie.

— Dans un appartement ? je m'enquiers.

— Bien sûr, réplique-t-elle avec assurance. Ils poussent sur le papier peint de la chambre à coucher.

— *Je n'ai pu penser à personne d'autre que vous*, je récite à haute voix, pour en revenir à ce titre de chanson. *Vous, avec votre esprit si prompt, vos mollets si ronds, vos murs couverts de citrons...*

Elle frissonne.

— C'est un poème ?

— Eh bien, dis-je, vexé, ça pourrait être le premier couplet. Trouvez donc le refrain.

Je sors du Frigidaire le jus de citron en bouteille de plastique que j'ai acheté, comme tout bon Californien, dans une épicerie, et prépare un whisky-sour pour Ilona en même temps que mon classique scotch à la glace, avec une giclée d'eau gazeuse.

Quand je retourne dans le living-room, Ilona arbore un air décidé annonçant d'après mon expérience des femmes, de deux choses l'une : ou bien qu'elle va se foutre à poil, ou bien qu'elle va essayer de me convertir à une de ces religions à la manque qui prolifèrent sur les murs de la côte ouest, tout comme les citrons.

Je glisse le verre dans sa main consentante, puis m'assois en face d'elle, tenant mon propre verre à deux mains, tout en essayant de trouver une combine pour voir au-delà du rideau de faille qui s'arrête à quelques centimètres au-dessus de ses genoux.

— Je ne voyais personne d'autre que vous, dit-elle rêveusement, à qui donner tous mes « sous-seings privés »...

— Bien, je reconnais mon erreur ! dis-je précipitamment. Si nous laissions tomber cette idée ?

— Vous écouterez mes problèmes ? demande-t-elle d'un ton mi-moqueur, mi-sérieux.

— Tout plutôt qu'un poème ! je lui promets.

— J'ai eu des visites vers dix heures du soir, dit-elle. Angela et Rickie Willis. Ils sont venus directement à l'hôtel après avoir quitté le bureau du shérif. Angela est allée droit au but ; elle voulait savoir si j'accepterais de les représenter comme avocat. Je lui ai répondu que je ne pouvais le faire qu'avec l'accord de sa mère, elle m'a donc dit qu'elle allait immédiatement voir sa mère. Et elle m'a laissée seule avec son intellectuel de mari ! (Ilona se livre à une mimique fort expressive.) Je ne parle même pas la même langue que ce minus.

— C'est tout simplement de l'anglais, dis-je. Mais celui de Rickie est encore plus primitif que celui de la plupart des gens.

— Bref, poursuit Ilona, une bonne demi-heure plus tard, Angela est revenue, tout excitée, le teint animé, l'air triomphant. Elle brandissait une liasse de billets, m'a dit que c'était un acompte, qu'il ne fallait pas m'en faire pour mes honoraires, et qu'il y en avait encore d'autres à venir. Je lui ai dit de garder cet argent jusqu'à ce que j'aie pu étudier la question avec sa mère. Angela a ensuite annoncé à Rickie qu'ils s'installaient maintenant au *Starlight* et ne seraient pas obligés de retourner dans l'hôtel miteux où ils logeaient ; elle venait de louer

deux étages plus bas une chambre où ils seraient confortables et tranquilles.

— Sa tendre mère a drôlement changé d'attitude, dis-je.

— C'est ce que j'ai pensé, acquiesce Ilona. Je suis donc allée trouver Lyn dans son appartement. Quand je lui ai parlé d'Angela, elle m'a regardée comme si j'étais devenue folle et m'a dit qu'elle ne l'avait même pas vue et lui avait encore moins donné d'argent. J'étais donc fort perplexe et je le suis toujours autant.

— Il y en a sûrement une qui ment, dis-je intelligemment.

— Je dirais, d'instinct, que c'est Angela. Mais où a-t-elle pu trouver tout cet argent, s'il ne lui vient pas de sa mère ?

— Hillary, peut-être ?

Elle secoue lentement la tête.

— Je ne le vois pas lui donnant une pareille somme simplement parce qu'elle est entrée chez lui la lui demander. Et il y a autre chose, également.

— Quoi donc ?

— Ce certificat de mariage. Je l'ai bien examiné après leur départ. C'est un faux, pas très soigné même.

— Vous êtes sûre ?

Ilona me contemple d'un œil glacé.

— Pas d'autre question ?

— Bon, excusez-moi. (Je finis mon verre et attends qu'elle vide le sien.) Par conséquent ils n'ont même pas eu à mettre les pieds au Nevada.

— J'ai pensé qu'il fallait vous prévenir, reprend-elle. Et comme je vous le disais, Al, je commençais à me fatiguer d'être toute seule à me creuser la cervelle.

Je retourne préparer d'autres verres et quand je regagne le living-room, je la trouve en train d'examiner mon « hi-fi ».

— Vous êtes un fanatique du « hi-fi » ? demande-t-elle quand je lui tends son verre.

— Raisonnablement, je réponds. Je ne suis pas un vrai mordu ; mais je préfère quand même entendre de la musique que le bruit des termites grignotant du ciment et tout le bastringue.

— Mettez-moi un peu de musique, dit-elle doucement.

Je prends dans le porte-disques l'enregistrement *Calendar Girl* de Julie London et le pose sur le plateau. Julie est la fille idéale pour les

heures tardives et les éclairages tamisés et l'amplitude de mes cinq haut-parleurs donne toute plénitude à sa voix.

— Merveilleux, déclare Ilona, deux minutes plus tard.

— On ne peut pas vraiment apprécier, debout, dis-je. Pourquoi ne pas nous installer sur le divan pour écouter ?

— Je sais qu'il existe une excellente réponse à cette question, réplique Ilona, pensive, mais je n'arrive pas à la retrouver pour l'instant.

Elle semble flotter jusqu'au divan où elle s'asseyait et j'entends de nouveau ce bruissement enivrant lorsqu'elle croise les jambes. Je m'assois à côté d'elle – près, mais pas trop, car la nuit est encore jeune et je ne veux pas la transformer en une de ces nuits solitaires et sans sommeil simplement parce que je me suis montré impétueux – mot qui, à l'origine, signifie d'ailleurs : qu'on empoigne à deux mains.

— Croyez-vous que ce soit eux, Al ? demande-t-elle soudain. Ce mariage au Nevada étant faux...

Je pose ma tête contre le dossier du divan, loupant l'épaule d'Ilona d'un centimètre.

— Je me sens relaxé, dis-je d'un ton réprobateur, et Julie est relaxée. Qu'est-ce que vous avez à être différente ?

— Je vous en prie ! s'exclame-t-elle avec nervosité. Il faut que je sache ! Croyez-vous qu'Angela et Rickie aient tué ce petit bonhomme au motel ?

— Ce sont les suspects numéro un, dis-je. La fausse cérémonie aggrave encore leur cas, mais nous ne possédons aucune preuve ; pas encore.

— Preuve ou pas, vous devez bien avoir une opinion, Al, insiste-t-elle. *Pensez-vous* qu'ils soient coupables ?

— Comment pourrais-je penser et être flic en même temps ? je demande. Penser, c'est la tâche des intellectuels, des gars qui inventent les jeux radiophoniques et vendent encore plus de soupe d'ailerons de requins quand ils en font le symbole de leur réussite !

— Seigneur ! fait-elle avec désespoir. J'ai droit maintenant à de la philosophie ! Le pauvre flic de la circulation... les pieds plats lui ont donné une conception entièrement différente de la vie... Il ne savait pas ce qu'il manquait avant de s'être acheté une paire de godasses plus grandes !

— L'idée a enfin pénétré dans le petit crâne pointu d'Angela qu'ils étaient les deux principaux suspects. Elle a été assez intéressée d'apprendre que sa mère, son oncle et leur conseiller juridique étaient

ici le soir où Marvin a été assassiné. Elle m'a suggéré de vérifier d'abord vos alibis et de cesser de l'empoisonner. Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Je pense que c'est une sale petite... (Ilona pousse un profond soupir.) Mais à y bien réfléchir. Des alibis ? Je ne sais pas... Nous sommes arrivés à l'hôtel et avons dîné tous les trois dans l'appartement de Lyn vers huit heures. Hillary s'est retiré vers neuf heures et quart et je suis restée à bavarder avec Lyn pendant peut-être un quart d'heure. J'ai ensuite regagné mon propre appartement et me suis couchée.

— Cette Angela a peut-être vu juste, dis-je. Aucun de vous n'a un alibi ?

— Aucun de nous n'a de mobile, non plus, répond tranquillement Ilona. Lyn a engagé un détective privé pour retrouver sa fille qui avait fait une fugue, et Hillary a recommandé un homme qu'il connaissait. Pourquoi l'un ou l'autre aurait-il voulu le tuer après qu'il eut accompli le travail pour lequel ils l'avaient payé ?

— Il habitait peut-être le quartier chic de New York ? je suggère, plein d'espoir. Et ils ne pouvaient supporter la honte et l'humiliation de le connaître ?

— *Je me rappellerai Avril*, chuchote la voix intime de Julie par les cinq haut-parleurs.

Ilona pose la tête sur mon épaule et soupire profondément sans rien dire.

— Ce Rickie Willis, dis-je. Vous saviez qu'il avait fait de la prison ?

— On s'en fiche, non ? réplique-t-elle d'une voix rêveuse.

— Je croyais que c'était vous qui étiez inquiète et déconcertée ?

— Et je croyais que vous étiez relaxé, rétorque-t-elle. Julie est relaxée, je suis relaxée. Pourquoi faut-il maintenant que vous vous creusiez la cervelle ?

— C'est mon sens de l'opportunité, je reconnais. Il a été complètement démoli le soir où j'ai frappé à la porte d'une blonde. Dès qu'on a ouvert, j'ai dit : « Chérie, aime-moi ce soir », et j'ai fourré un bouquet de roses dans les bras de son mari, un chauffeur de poids lourds !

Elle laisse échapper un rire de gorge paresseux.

— Vous devriez peut-être m'engager de façon permanente, Al. Je parie que vous avez presque toujours besoin d'un avocat !

Elle tourne lentement la tête vers moi, ses yeux noisette pailletés, à la fois brûlants et langoureux, la bouche ouverte et gonflée. Je

l'embrasse avec une technique explosive – avance à l'allumage, efficacité à l'explosion – ma main glisse sur son épaule nue et mon doigt descend à nouveau vers la courbe de ses reins. Elle frissonne, se presse plus fort contre moi et ses doigts s'enfoncent cruellement dans ma poitrine.

Après un bon moment, elle se dégage doucement de mon étreinte et se lève. Ses cheveux couleur de nuit encadrent de leur masse désordonnée le ravissant visage qu'elle baisse vers moi.

— Il y a trop de lumières ici, dit-elle d'une voix mal assurée. Vous n'êtes qu'un panier percé, Wheeler.

Elle traverse la pièce pour éteindre au passage toutes les lumières, ne laissant comme seule source lumineuse que la lampe voilée d'un abat-jour posée sur une console d'angle au-dessus du « hi-fi ». Elle revient alors lentement vers le divan en dénouant ses bretelles et deux secondes plus tard, la robe de faille glisse le long de ses hanches avec un bruissement léger. En dessous, elle porte un bustier noir et un jupon, et ses doigts dégrafent avec diligence son bustier tandis que, d'un pas gracieux, elle se dégage de sa robe.

La lumière tamisée donne un éclat satiné à la chair blanche et nacrée et ses seins épanouis, tendus.

— Je doute que ce soit légal, chuchote-t-elle en se penchant vers moi, mais je suis sûre qu'il y a eu un précédent.

— Ce doit être un échantillon de la dernière mode d'avant-garde que les filles portent cette saison en Amérique ! dis-je avec admiration.

Elle m'empoigne à deux mains par ma chemise et me hisse sur mes pieds.

— Je déteste les divans, dit-elle avec simplicité. Ils me donnent toujours un sentiment d'insécurité.

Je passe un bras autour de ses épaules et l'autre sous ses cuisses pour la soulever. Elle ronronne de satisfaction tandis que je l'emmène dans la chambre à coucher.

— *Septembre sous la pluie*, chante Julie d'un ton de confiance.

CHAPITRE VII

M. Jones, le propriétaire du motel, n'a pas l'air plus en forme, quand je le revois le lendemain matin. Sa barbe a vingt-quatre heures de plus, la chemise bleue est un peu plus délavée, le pantalon gris a quelques faux plis supplémentaires aux mauvais endroits.

— Si vous continuez à venir ici sans raison, je vais vous faire payer un loyer, lieutenant, dit-il avec amertume.

— Je veux revoir ces deux pavillons, lui dis-je. Il est trop tôt pour discuter avec vous, et vous avez l'air obscène à la lumière du jour ; alors donnez-moi simplement les clés. Je vais aller jeter un coup d'œil.

Il émet un grognement, crache vers un chat de gouttière gris, qui esquive avec dédain, le poil hérissé.

— Bon, grommelle-t-il. Mais grouillez-vous, hein, lieutenant. Ça vaut rien pour mes affaires, d'avoir des flics dans les parages.

Il me tend les clés de mauvaise grâce et je les lui prends des doigts.

— C'est vous qui ne valez rien dans le métier, dis-je. Vous avez une gueule à faire réfléchir n'importe quel jeune gars qui s'apprêterait à se vautrer dans le vice pour une nuit. Soyez donc un peu malin ! Pourquoi ne pas vous trouver un boulot auprès d'une ligue pour la tempérance ? Si vous jouiez les alcooliques repentis, vous pourriez gagner une fortune !

Je n'ai aucune chance d'obtenir une réponse et en conséquence n'en attends pas. Je passe l'heure qui suit à examiner centimètre par centimètre les deux pavillons – je n'ai pas apporté de peigne fin parce que ma tignasse est rebelle à ce genre d'instruments – mais je me livre à un travail consciencieux et aboutis à un double zéro, genre club privé de Ray Willis.

M. Jones est dans son bureau, sa chaise penchée en arrière, les deux pieds posés sur la table, lorsque j'entre pour lui rendre les clés, que je dépose entre ses chevilles.

— Vous avez trouvé quelque chose qui vous avait échappé hier, lieutenant ? demande-t-il.

— Rien de rien, je réponds. Je ne pige pas – pour Marvin en tout cas. Je n'ai jamais vu un gars voyager avec aussi peu de bagages. Il

n'avait même pas une chemise de rechange.

— Il avait un sac quand il est arrivé ici, déclare Jones. Une espèce de valise minable, en toile, je crois.

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ? je lui aboie.

Il hausse ses minces épaules.

— Vous me l'avez pas demandé.

— Excellente raison, en effet, dois-je reconnaître à contrecœur. Qu'est-ce qu'il est devenu, ce sac ?

— Est-ce que je sais ? Il l'avait à la main quand il s'est inscrit ; c'est la seule fois que je l'ai vu.

— Donc, il avait peut-être une chemise de rechange, après tout.

— Pas forcément...

Il tourne la tête et crache par la fenêtre ouverte, provoquant un miaulement de fureur du malheureux chat qui devait passer en dessous.

— J'ai compris tout de suite, dès que je l'ai vu, que Marvin était un minable, dit-il avec assurance. Regardez-moi ça !

Il ouvre un tiroir de son bureau, en sort un paquet et me le jette.

Je le retourne et constate qu'il est adressé à Albert H. Marvin, à New York. L'inscription *Par avion* figure sur le paquet qui a été retourné, car il manquait quinze cents de timbre ; au dos se trouve l'adresse du motel.

— Un minable ! répète Jones avec complaisance. Et pour quinze cents !

— Depuis quand avez-vous ça ? je demande d'une voix étranglée.

— Le facteur l'a apporté ce matin, dit-il. Il y a une heure, peut-être.

— Ça pourrait constituer des preuves essentielles, dis-je avec fureur, et vous fourrez ça dans un tiroir.

— Ouvrez-le donc, lieutenant ! dit-il d'un ton pressant. C'est bien l'écriture de Marvin ; j'ai comparé avec sa signature sur le registre.

— Pourquoi ne l'ouvrez-vous pas vous-même, je demande froidement. Pendant ce temps, je pourrais diriger le motel !

Je fends l'enveloppe avec l'ongle du pouce et en vide le contenu sur le bureau d'une secousse. Sept ou huit photos se dispersent sur le plateau de bois usé, et lorsque je secoue une deuxième fois l'enveloppe, une série de négatifs suivent le mouvement.

— Merde ! s'exclame Jones d'une voix enrouée. (Ses pieds heurtent bruyamment le sol et il se tord le cou pour mieux voir.) Ça, c'est

quelque chose !

Quel que soit l'angle sous lequel on les considère – et Jones ne s'en prive pas – c'est en effet quelque chose ; même atmosphère intime que sur les cartes postales porno, à ceci près que les protagonistes ne sont pas anonymes. On peut reconnaître Angela et Rickie sur chaque cliché. Je rassemble photos et négatifs et les remets dans l'enveloppe.

— Vous pressez pas comme ça, lieutenant ! proteste Jones d'une voix plaintive. J'ai à peine eu le temps de les voir. Si vous...

— Vous n'êtes qu'un vieux vicelard ! dis-je, en veine de vérités premières. Continuez comme ça, et vous n'aurez jamais droit à un cimetière de première classe, parce qu'aucun embaumeur ayant un peu de respect de lui-même ne voudra vous toucher – même avec des gants de caoutchouc !

— Quelle gonzesse ! s'exclame-t-il, la voix toujours enrouée. Quel châsis ! Dites, lieutenant, vous avez remarqué son...

— Avez-vous un appareil photo ? je demande soudain.

— Ben, oui, bien sûr, répond-il en se grattant lentement la tête. Quel rapport avec...

— Nous n'avons trouvé aucun appareil photo dans la chambre de Marvin, je dis d'une voix dure. Avec cette espèce de bouche d'égout qui vous tient lieu de cervelle, vous vous êtes peut-être faufilé jusqu'à leur pavillon, la nuit, pour prendre ces photos ?

— Vous êtes fou ! proteste-t-il, hargneux. J'aurais jamais...

— C'est bien ça ! (Je fais claquer mes doigts d'un geste vif.) Mais oui ! Marvin vous a surpris cette nuit-là et vous a foutu une telle trouille que vous l'avez tué à coups de marteau pour ensuite traîner son corps jusqu'à son pavillon. Vous avez envoyé les photos à l'adresse de Marvin à New York en omettant à dessein de timbrer suffisamment le paquet, afin qu'il vous soit retourné ; rappelez-vous comme vous avez insisté pour me faire remarquer que c'était bien l'écriture de Marvin sur l'enveloppe !

— Mais c'est son écriture ! vocifère-t-il avec passion. Je peux le prouver !

— Vous voulez dire que vous avez signé à sa place sur le registre et que l'écriture correspond à celle de cette enveloppe ? je demande froidement.

Il bafouille un instant, incapable d'articuler, puis se racle désespérément la gorge et crache à nouveau, loupant cette fois la fenêtre d'au moins cinquante centimètres.

— Je reviendrai, dis-je de ma voix la plus menaçante. Et n'essayez

pas de quitter la ville, hein, Jones ?

Je reprends la route en me disant que j'ai déjà fait ma B.A. pour la journée. J'ai au moins fourni à Jones quelques sujets de réflexion, en dehors de la fornication.

L'éternelle Annabelle Jackson est bien entendu là lorsque j'arrive au bureau, vêtue d'une robe chemisier en toile gris fer, à manches longues serrées aux poignets qui devraient lui conférer un aspect extrêmement couvert, ce qui n'est pas le cas. Avec le châssis qu'elle a, Annabelle aurait l'air à poil même ficelée dans un sac de pommes de terre.

— Dieu me pardonne ! je fais avec admiration. Vous êtes jolie comme un cœur, ce matin, ma fleur de magnolia, doux souvenir de mon vieux Kentucky !

— J'aimerais bien vous clore le bec, espèce de Casanova sur le retour, réplique-t-elle calmement. Avec trois femmes superbes impliquées dans cette affaire, je m'étonne que vous remarquiez ma petite personne !

— C'est parce que je mène une vie saine, que j'ai des pensées saines... et une cirrhose du foie, je lui explique. L'accroissement de ma virilité est directement proportionnelle au déclin progressif de ma vie. Puis-je vous poser une question avant d'aller voir le maître ?

— Non ! fait-elle avec violence.

— Est-ce que vos dessous chuchotent quand vous bougez ? je demande avec intérêt.

— Absolument pas ! répond-elle, le visage soudain cramoisi. Vous êtes répugnant !

— Vous n'avez pas peur d'attraper froid, mon chou ? je demande avec sympathie, puis je m'esquive dans le bureau du shérif avant qu'elle ait pu me jeter quelque chose à la tête.

Lavers fronce les sourcils en me voyant entrer et me diriger vers la chaise la plus proche.

— Où avez-vous donc passé toute la matinée, bon Dieu ? demande-t-il.

— Je suis allé au motel.

— Pourquoi perdre votre temps là-bas alors que vous êtes censé attraper un assassin ?

Cette question n'est sans doute pas tellement stupide, puisque je n'y trouve aucune réponse. Je laisse donc courir. Lavers se fiche un cigare entre les dents et je le contemple, fasciné, pendant qu'il l'allume.

— Combien de cigares fumez-vous par jour, shérif ? je demande avec intérêt.

— Je ne sais pas, grogne-t-il. Huit... neuf. Pourquoi ?

— Je parie que vous avez été nourri au biberon étant bébé, dis-je. Les psychiatres estiment que cela prouve un regret inconscient de la chaleur et de la sécurité ressenties seulement au sein d'une mère...

— Wheeler ! clame-t-il, furieux. Vous ne pouvez vraiment penser qu'à la sexualité !

— Monsieur ! dis-je d'un ton plein de reproche. Nous parlions de votre mère.

Lavers ferme les yeux un instant, me laissant une chance d'allumer une cigarette bien virile.

— Bon, fait-il enfin. Qu'avez-vous découvert de nouveau au motel ?

Je sors l'enveloppe de ma poche, la pose sur le bureau et la pousse vers lui. Pendant qu'il reluque les photos, je le mets rapidement au courant des événements qui se sont déroulés depuis que j'ai quitté son bureau la veille au soir. Ma visite au club Double Zéro en compagnie de Ray Willis ; les faits que m'a dévoilés Ilona Brent. Plus je parle, plus j'ai l'impression qu'il n'apprécie pas mes efforts. Quand je me tais, à court d'explications, ses petits yeux se vrillent dans les miens telle une foreuse électrique.

— Evidemment, déclare-t-il avec douceur, je ne suis que le shérif du comté et je sais que je ne suis pas un personnage bien important. Mais je trouve que vous auriez pu avoir au moins la courtoisie de me dire ce qui s'était passé avant d'envoyer la Brigade des Mœurs à ce club.

— Vous avez parfaitement raison, monsieur, j'approuve avec empressement. Et ne croyez pas un instant que je ne l'aurais pas fait.

— Je ne vous suis plus de nouveau.

— Si j'avais expédié la Brigade des Mœurs chez Ray Willis, je vous aurais d'abord prévenu, shérif, je lui explique.

Bouche bée, il laisse choir son cigare sur son bureau. Le cigare a déjà brûlé son sous-main quand il se décide à le ressaisir.

— Comment ? Vous ne les avez pas alertés ?

— En effet, monsieur.

— Il dirige un club privé qui est en fait un bordel, dit Lavers d'une voix étouffée. Il vous menace d'un revolver... mais vous n'appellez même pas la Brigade des Mœurs ? (Il me contemple d'un air presque gêné.) Je ne voudrais pas vous embarrasser, Wheeler, loin de moi

cette idée, mais étant donné les circonstances, j'estime que la question s'impose. Je vous en prie, ne vous vexez pas, conservez votre sang-froid, mais essayez de trouver une réponse. Pourquoi n'avez-vous pas expédié la Brigade des Mœurs chez Willis ?

— Je ne veux pas qu'ils asticotent un de mes suspects, je réponds sincèrement. On ne peut pas faire confiance aux flics de la ville dans une histoire comme celle-là. Ils auraient été fichus de l'arrêter ou de commettre je ne sais quoi d'aussi stupide. Je ne veux pas qu'on foute Ray en cellule – je tiens à ce qu'il reste libre, pour le moment, du moins.

— Pour qu'il puisse commettre un autre meurtre, si c'est lui l'assassin ? explose Lavers. Et votre rôle est prétendument de faire respecter la loi ! Bon Dieu ! Je me rends complice d'un délit simplement en restant assis là, à vous écouter !

— Oui, monsieur, j'approuve. Si ça peut vous consoler, je suis en train de monter notre numéro de danse et claquettes, en ce moment.

— Oh ! merde ! s'exclame-t-il avec dégoût, et il se penche en arrière dans son fauteuil, en se mettant à couvert derrière un nuage de fumée. Croyez-vous avoir un indice quelconque sur le meurtrier ?

— Aucun indice, seulement des complications, je réponds aimablement. Ce certificat de mariage est faux, d'après Ilona Brent. Nous pouvons vérifier, naturellement, mais je ne vois aucune raison de ne pas lui faire confiance. Autrement dit, nos trois zèbres – Angela et les frères Willis – ne se sont probablement même pas approchés du Nevada. Alors pourquoi ont-ils menti là-dessus ? Pourquoi faire un faux certificat et prétendre qu'Angela et Rickie se sont mariés ?

— Je ne vois pas, dit Lavers. Continuez, avec vos questions.

— Ces photos, dis-je. Marvin a bien dû se servir d'un appareil photo, pour les prendre, et il a dû les développer lui-même avec son propre matériel. Qu'est devenu ce matériel ? Il n'était pas dans le pavillon. D'après le propriétaire du motel, Marvin est arrivé avec une valise déglinguée ; or, nous ne l'avons jamais trouvée. Le matériel photographique se trouve peut-être dedans. Il nous suffit donc de retrouver cette foutue valise.

— Simple, en effet, grogne Lavers.

— Pourquoi a-t-il pris ces photos, d'ailleurs ? je poursuis. Si elles étaient pour sa cliente – Mrs. Geoffrey Summers – pourquoi ne les lui a-t-il pas envoyées, plutôt qu'à lui-même ?

— Du chantage ?

— Ça m'en a tout l'air, shérif. Mais qui était la victime ? Angela et Rickie ? Mrs. Summers ?

— J'ai eu des nouvelles de New York, ce matin, déclare Lavers. Ils ont vérifié les dires de Ray Willis sur le casier judiciaire de son frère. Rickie a fait deux ans pour vol à main armée et un an en liberté sur parole. Il a fini maintenant.

Lavers trie quelques papiers posés devant lui.

— Ils m'ont transmis aussi quelques renseignements sur Marvin. Ça devait être un drôle de citoyen.

— C'est-à-dire ?

— Il a perdu sa licence de détective privé il y a six mois, répond Lavers. Il trempait dans un racket de call-girls, fournissait des filles à des tarifs exorbitants, avec peut-être un peu de chantage sur les bords. On n'en savait pas assez pour l'inculper, apparemment, mais suffisamment pour obtenir du district attorney qu'il lui supprime sa licence.

— Très intéressant, dis-je. Ça me rappelle, je ne sais trop pourquoi, la suggestion de la petite Angela nous disant de vérifier les alibis de sa famille. Marvin essayait peut-être de faire chanter Mrs. Summers, soit directement, soit par l'intermédiaire de son beau-frère. Ça pourrait être pour cette raison qu'il a envoyé les photos à sa propre adresse à New York ; pour plus de sûreté.

— Possible, grogne Lavers. Ou peut-être s'est-il attaqué à l'un des frères Willis, ou aux deux. Aussi bien l'un que l'autre aurait pu le tuer sans la moindre hésitation, à en juger par leurs antécédents.

— J'ai l'impression que je devrais retourner poser quelques questions, dis-je. Vous permettez que j'emmène ces photos ? Elles pourraient m'aider à obtenir des réponses.

— Si vous voulez, répond Lavers sans conviction. Mais vous feriez mieux de laisser les négatifs ici.

Je prends l'enveloppe, moins les négatifs, et la glisse dans ma poche intérieure.

— Avant de partir, une seule question, dit le shérif d'un air sombre.

— La Brigade des Mœurs ? je demande, prenant les devants. J'estime qu'il ne faut pas réveiller le flic qui dort – si vous me permettez cette formule entièrement nouvelle.

— Vous êtes bien sûr de n'avoir pas conclu un marché quelconque avec ce Willis ? demande-t-il, soupçonneux.

— Cinquante pour cent d'un bordel ? je fais, rêveur. Ça évoque le foyer dont rêve l'enfant prodigue, shérif. Un revenu régulier sans se fouler toutes les semaines, et le libre usage de la maison. Appelez-moi

donc Polly Wheeler ! Et je vous annonce avec joie, shérif, qu'à chacune de vos visites, nous déduirons volontiers quinze pour cent de votre note – remise sur facture !

— Foutez-moi le camp, grommelle Lavers, morose. Vous êtes en train de saper mon sens moral !

CHAPITRE VIII

— Miss Angela Summers ? répète le réceptionniste au *Starlight*, avec une lueur dans son regard Je parie que vous n'êtes même jamais allé dans un 608, à côté. Miss Angela Summers a beaucoup insisté pour que les chambres soient contiguës. La femme de chambre me dit que le 608 est pratiquement intact, lieutenant.

— Mince, Charlie ! je fais avec admiration. Vous autres, gars de l'hôtellerie, vous en voyez, des trucs ! Je parie que vous n'êtes même jamais allé dans un music-hall ?

— Pas la peine, répond Charlie avec allégresse, après avoir vu Miss Angela Summers. Ce Willis a de la veine je changerais bien mes nuits contre les siennes.

— Je n'en suis pas si sûr, dis-je. Vous savez s'ils sont là ?

— Miss Summers est là, M. Willis est sorti, répond-il aussitôt. Je vous en prie, n'oubliez pas, lieutenant ; la direction désapprouve les tentatives de viol. C'est un règlement de la maison.

— Alors comment se fait-il que vous travaillez encore ici ? je lui demande. Pas une souris en dessous de quarante-cinq ans ne peut passer devant votre bureau sans être déflorée par les rayons X de votre regard.

— C'est un dada, lieutenant, réplique-t-il d'un air avantageux. Comme le cinéma d'amateur, vous voyez ?

Deux minutes plus tard, je frappe au 607, et une voix assourdie me crie d'entrer. La porte n'étant pas fermée à clé, je tourne la poignée et entre dans la chambre. Je constate aussitôt que Charlie n'a pas eu tellement tort de me rappeler le règlement de la maison.

Angela Summers, étendue sur un divan, les mains nouées sous la nuque, contemple le plafond. Elle porte un corsage à carreaux vert bronze, modestement boutonné jusqu'au cou. L'ourlet de son corsage affleure ses cuisses et dessous apparaît une culotte en fine soie blanche. Ses longues jambes hâlées sont croisées, elle est pieds nus, les ongles des orteils laqués d'un vernis bleu lavande, assorti à celui de ses mains.

Elle tourne lentement la tête pour me regarder. Ses cheveux sont

toujours enroulés au sommet du crâne. Ses grands yeux noirs me contemplent avec une totale indifférence.

— Je croyais que c'était Rickie, déclare-t-elle d'un ton négligent.

— Je peux attendre dehors pendant que vous vous habillez, si vous voulez, je propose.

— Je suis habillée, non ? (Elle s'examine d'un regard paresseux.) D'ailleurs, j'ai une culotte, alors pas la peine de lancer des vanes !

Elle pivote et pose les pieds par terre, se lève et s'étire, les bras au-dessus de la tête ; les bouts de ses seins arrogants pointent contre le tissu léger.

— Je boirais bien un verre, dit-elle, et, d'une démarche nonchalante, elle se dirige vers la coiffeuse pour prendre la bouteille qui s'y trouve. Vous en voulez un, lieutenant Machin-chouette ?

— Non, merci, je réponds. Et je m'appelle Wheeler.

Elle se verse un verre de bourbon, retourne s'asseoir sur le divan et tapote l'espace vide à côté d'elle.

— Reposez-vous donc les pinceaux, dit-elle d'un ton blasé. Je sens que vous allez remettre ça, avec vos questions.

Je m'assois à côté d'elle sur le divan, en m'efforçant de ne pas regarder en permanence ces magnifiques jambes sculpturales.

— Alors, allez-y, avec les questions, dit-elle. A la bonne vôtre.

— Qui a falsifié le certificat de mariage ? je demande doucement.

— Qui a dit qu'il était faux ? réplique-t-elle.

— Vous pouvez me croire sur parole, dis-je. Alors ne faites pas la maligne.

Elle boit lentement une gorgée de bourbon, en m'examinant du coin de l'œil.

— Ray a appris que ma tendre mère était arrivée en ville, dit-elle finalement. Il fallait donc bien faire quelque chose !

— Pourquoi ?

— Qu'est-ce qui vous prend ? Vous êtes vraiment demeuré ! fait-elle avec mépris. Vous savez qu'elle avait mijoté son histoire de viol. Nous nous étions bien doutés qu'elle essaierait un coup dans ce genre-là, il nous fallait donc bien trouver un moyen de nous défendre contre elle.

— Qui a eu l'idée de ce certificat de mariage ?

— Ray ! (Elle sourit, exhibant des dents étincelantes.) Ce Ray ! Il est futé... C'est vraiment l'abominable homme des neiges !

— Pour être abominable, il l'est ! j'acquiesce.

— Ne soyez pas idiot, réplique-t-elle froidement. C'est le plus gentil gars que je connaisse, après Rickie.

— J'espère que vous ne connaissez pas Ray aussi bien que vous connaissez son frère, dis-je avec douceur.

— Je ne saisis pas l'astuce ? dit-elle, une pointe d'interrogation dans le ton.

Je tire l'enveloppe de ma poche et la lui donne. Elle en sort les photos et les examine avec un intérêt passionné.

— Brr ! s'exclame-t-elle d'une voix haletante ! Et allez donc !

— Marvin les a expédiées à son appartement de New York, dis-je. Elles ont été renvoyées au motel ce matin pour supplément d'affranchissement.

— Quel salopard ! s'exclame Angela. Se faufiler comme ça sous les fenêtres avec son sale appareil photo ! On n'est même plus tranquilles dans son propre plumard.

— Vous saviez qu'il avait pris ces photos ?

— Non, bien sûr. Qu'est-ce que vous allez en faire, lieutenant ?

— Elles constituent des pièces à conviction, dis-je. Si Rickie et vous en connaissiez l'existence, vous aviez là un excellent mobile pour assassiner Marvin.

— Nous n'étions pas au courant, proteste-t-elle avec fureur, et nous n'avons pas assassiné Marvin ! Pourquoi vous donnez-vous tellement de mal pour nous coller ça sur les reins, lieutenant ? Ma mère bien-aimée vous aurait-elle promis une bonne récompense ou quoi ?

— Oui, je réponds méchamment. Si je peux vous coller le meurtre sur les reins, comme vous dites, j'ai le droit de garder les photos !

Elle se redresse, et me gifle en travers de la bouche à toute volée. Ça fait mal. Ma propre main me démange si fort que pour penser à autre chose, je me lève et me dirige vers la coiffeuse.

— Je vais le prendre, ce verre que vous m'avez offert, dis-je. Vous n'auriez pas du scotch par hasard ?

— Vous êtes incroyable ! dit-elle avec stupeur. Pourquoi vous ne m'avez pas rendu ma baffe ?

— J'en ai été fort tenté, croyez-moi, je réponds. Je crois que je vais me contenter de bourbon, puisqu'il s'agit d'un cas d'urgence.

Je me verse à boire et allume une cigarette.

— Je... m'excuse, dit-elle d'une voix légèrement hésitante. Je suppose que j'avais bien cherché ce vanne.

— Marvin a perdu sa licence il y a six mois, lui dis-je, en épiant sa réaction dans le miroir de la coiffeuse. Il trempait dans un racket de call-girls – fournissait les filles, et se livrait à un peu de chantage par-dessus le marché.

— Vous croyez qu'il voulait nous faire chanter avec ces photos ? demande-t-elle.

— A quoi ça lui aurait servi de vous faire chanter ? Vous n'avez pas d'argent – ou du moins vous n'en aviez pas avant hier soir.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous êtes allée voir Ilona Brent. Vous avez laissé Rickie avec elle pendant que vous alliez trouver votre mère, soi-disant. Quand vous êtes revenue, une demi-heure plus tard, vous aviez ce qu'Ilona Brent appelle un air triomphant – et une liasse de billets à la main.

— Ma douce mère s'est laissée attendrir, dit-elle, et elle se met à glousser brusquement.

— Vous n'aviez pas vu votre mère, dis-je patiemment. Elle ne savait même pas que vous étiez à l'hôtel.

— Elle mentait, dit Angela, sans conviction.

— Vous savez fort bien que non, dis-je, sentant ma patience disparaître rapidement. De toute façon, nous parlions de Marvin. Votre mère l'a engagé sur les conseils de votre oncle. Vous le saviez ? Hillary a dit qu'il avait déjà eu affaire à Marvin et que c'était un homme de confiance.

— Non, chuchote-t-elle. Je ne savais pas.

Je bois une gorgée de bourbon, puis je me retourne vers elle.

— Au point où en sont les choses, Angela, vous atteindrez peut-être vos dix-huit ans, mais vos chances d'atteindre dix-neuf sont minces ! Entre les preuves circonstanciées et ces clichés comme mobile, je peux dès à présent vous faire passer en jugement et il y aurait quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent pour qu'un jury vous déclare coupable.

Elle se mord la lèvre inférieure où perlent bientôt deux gouttes de sang.

— Mais je ne l'ai pas tué ! dit-elle d'un ton obstiné.

— Vous avez lancé un ou deux vannes à propos d'Hillary, dis-je négligemment. Vous avez dit, entre autre qu'il s'occupait beaucoup d'œuvres sociales parmi les jeunes des collèges. J'ai pensé sur le moment qu'il s'agissait là simplement d'un de vos délicieux gags enfantins que vous flanquez sans arrêt à la tête des gens, mais maintenant je n'en suis plus si sûr. Ses relations avec feu Albie Marvin

m'intriguent ; Marvin aurait-il été son pourvoyeur ? Ce qui m'intrigue également, c'est qu'après avoir passé une demi-heure en tête à tête avec lui hier soir vous soyez revenue, les joues enflammées, brandissant une masse de fric ! Ou bien ai-je simplement mauvais esprit ?

— Ça, c'est sûr, répond-elle vivement.

— Vraiment ? (Je l'examine pendant quelques secondes et la vois petit à petit rougir violemment.) Combien de fois devrai-je vous le dire, Angela ? Vous risquez une inculpation pour meurtre ; vous en êtes même à deux doigts, croyez-moi.

— Que voulez-vous que je fasse ? demande-t-elle d'une voix rauque.

— Parlez-moi d'Hillary, dis-je.

Elle vide son verre et me le tend.

— Donnez-m'en un autre, dit-elle.

Je lui prends le verre des mains et me dirige à nouveau vers la coiffeuse, où je prends tout mon temps pour le remplir, en lui tournant le dos.

— Je ne sais pas si Marvin lui fournissait des filles, commence-t-elle d'une voix sans timbre. Ça n'aurait rien d'étonnant. Hillary est vraiment porté sur la jeunesse – je m'en suis aperçu avant de partir pour la Suisse.

Je lui amène un nouveau bourbon et m'assois à l'autre extrémité du divan. Elle porte le verre à ses lèvres, rejette la tête en arrière, et le siffle d'une lampée.

— Il m'a séduite, dit-elle d'un ton négligent. Deux mois après mes seize ans. Une sorte de cadeau d'anniversaire à retardement, peut-être. Je n'étais pas tout à fait innocente à ce moment-là, mais c'était ma première aventure sérieuse... Vous avez une cigarette, lieutenant ?

Je lui donne une cigarette, la lui allume et en allume une pour moi.

— C'est devenu une sorte d'habitude pendant un certain temps, poursuit-elle. Pas désagréable, d'ailleurs – Hillary est très gentil – et ma douce mère était folle de lui ; avant même que mon père meure, je crois. Ça devait m'exciter qu'il m'ait choisie pour son lit plutôt qu'elle. Puis l'inévitable s'est produit. Elle nous a surpris un jour à l'improviste. Peut-être avait-elle des soupçons, je ne sais pas, mais, en tout cas, elle est vraiment tombée au bon moment ! Vous auriez dû la voir ! J'ai cru qu'elle allait finir en camisole de force, à en juger par la façon dont elle hurlait et gesticulait ; elle a même à un moment

empoigné un pic à glace qui se trouvait sur le bar pour essayer d'arracher le cœur d'Hillary avec ! Après ça, évidemment, zou ! La Suisse, pour la petite Angela !

Elle tire sur sa cigarette et aspire profondément la fumée.

— Ce cher vieil Hillary, je suppose, a toujours eu un faible pour moi depuis cette époque. Il s'est montré utile – ma douce mère me les a toujours lâchés avec un élastique. Alors, quand j'avais besoin de fric, j'allais trouver Hillary et il se montrait toujours généreux – comme hier soir.

— Il est vraiment gentil, dis-je en grinçant des dents. A côté de lui, Ray Willis fait figure de gentleman !

— Ne vous montez pas contre Hillary, lieutenant, dit-elle en faisant la moue. Il est comme tous les hommes, après tout.

— Je ne connais pas beaucoup de quadragénaires qui s'amuse à séduire des filles de seize ans, dis-je. Et vous ?

— Ils le feraient s'ils en avaient l'occasion, réplique-t-elle calmement. Vous n'avez pas encore quarante ans ; trente-cinq, à peu près, n'est-ce pas ?

— Mais je n'ai jamais fait de plat à une lycéenne. Pas depuis que j'ai quitté le lycée, en tout cas !

— Et à une fille de près dix-huit ans ? demande-t-elle doucement, d'une voix lourde de sens. Si vous en aviez l'occasion ?

— Ecoutez, dis-je précipitamment, ne commençons...

Elle éclate d'un rire provocant, qui roule au fond de sa gorge.

— Qu'est-ce qu'il y a, lieutenant ? Vous avez la trouille ?

Je la regarde déboutonner un par un les boutons de son corsage et me lève soudain, mû par un réflexe nerveux. Elle se lève en même temps, et d'un mouvement sensuel, dégage ses épaules de son corsage, qu'elle laisse glisser à terre.

— Je vous agace, lieutenant ? fait-elle d'une voix rauque. Je ne voudrais pas, vraiment...

Elle m'attrape par la main droite et m'attire à elle, en serrant mes doigts étroitement.

— Que se passe-t-il, lieutenant ? (Elle scrute mon visage un moment.) Vous avez des goûts spéciaux, peut-être. Je vais remettre mon corsage, si vous voulez, pour que vous puissiez me l'arracher.

— Pourquoi vous croyez-vous tellement extraordinaire ? je demande en dégageant ma main. Qu'est-ce que vous avez de plus que les autres filles ? Vous croyez que ça m'excite de faucher ses bonbons

à une même ? Je ne suis pas Hillary !

Elle me fixe d'un regard soudain terne.

— J'aurais dû me douter que c'était trop tard ! lance-t-elle d'un ton venimeux. Je suppose que ma douce mère m'a fauché l'herbe sous le pied !

La porte s'ouvre soudain et Rickie Willis entre dans la chambre.

— Dis donc, Ange ! Je...

Il se tait brusquement.

Je vois une lueur passer dans les yeux d'Angela une fraction de seconde avant de recevoir sa main en pleine figure.

— Laissez-moi tranquille, sale maniaque ! glapit-elle d'une voix hystérique. Ne me touchez pas !

Elle se précipite dans les bras de Rickie et enfouit son visage contre sa poitrine, secouée par des sanglots convulsifs.

— Protège-moi, mon amour ! gémit-elle. Ne le laisse pas me toucher ! C'est un maniaque ! Il m'a déchiré mes vêtements et pendant ce temps, il n'arrêtait pas de me décrire ce qu'il allait me faire quand il aurait fini ! Je croyais que tu ne reviendrais jamais, mon chéri !

Rickie Willis me regarde fixement, et son visage s'assombrit rapidement.

— Sale flic ! articule-t-il péniblement. Espèce de pourriture ! Ils sont bien tous les mêmes... bande de vaches...

Il repousse Angela si violemment qu'elle titube et tombe à terre.

Se soulevant sur un coude, elle me considère, une lueur mauvaise au fond du regard.

— Fous-lui une bonne trempe, Rickie ! chuchote-t-elle. Vas-y !

Il avance lentement vers moi, les bras pendants, ouvrant et fermant ses doigts épais d'un geste spasmodique. Dire qu'il ressemble à un gorille serait insulter l'évolution.

— Je vais t'arracher les tripes, espèce de sale poulet ! gronde-t-il. Je t'apprendrai à poser tes vilaines pattes sur elle et à t'imaginer que, parce que t'as un insigne, elle a qu'à sourire et dire *amen*.

— Tu n'es pas doué pour la littérature, Rickie, lui dis-je. Tu as un vocabulaire limité et un manque total d'imagination. Ta souris ne m'intéresse pas ; c'est elle qui me faisait des avances. Elle voulait peut-être se mettre en forme pour ton retour ?

— Tu t'en sortiras pas comme ça, flicard ! grince-t-il. Tu vas y avoir droit, mec, et tu l'auras pas volé !

Il est presque assez près pour me cogner dessus et visiblement pas d'humeur à se laisser amadouer. Quant à moi, je ne suis pas d'humeur à me laisser foutre une beigne. Je sors donc le 38 de mon boudier et lui en enfonce le canon dans le nombril.

— Envoie un seul gnon à cette saleté de flic, je lui aboie sous le nez, et tu es sûr d'écoper une saleté de morceau de plomb dans le ventre.

Rickie s'arrête pile et me regarde en clignant une ou deux fois des yeux.

— Vous feriez pas ça ? dit-il, incrédule. Pas avec Ange comme témoin !

— Essaie pour voir, dis-je doucement en lui enfonçant davantage le flingue dans le gras du bide.

— Il bluffe, Rickie ! glapit Angela d'une voix aiguë. Cogne-lui dessus !

Rickie se lèche lentement les lèvres.

— Il le ferait, dit-il d'une voix neutre. Ça se sent, quand un gars plaisante ou pas... (Il tourne la tête pour la regarder.) Désolé, mon chou, mais je peux rien faire... Tu piges ?

— Poule mouillée ! s'exclame Angela avec mépris. T'as les foies !

— Tu dois quand même avoir un embryon de cervelle sous tout ce poil, Rickie, dis-je. Même rudimentaire. Qu'est-ce qu'elle portait quand tu es parti ?

— Hein ? fait-il, ahuri.

— Angela, espèce d'abruti, je précise sèchement. Quels vêtements portait-elle quand tu es parti ?

— Une chemise, dit-il. (Il tourne lentement la tête pour regarder Angela, toujours assise par terre, et se gratte la tête, réfléchissant un instant.) Et cette culotte blanche qu'elle a maintenant.

— Je suis le gars qui lui a arraché ses vêtements pendant que tu n'étais pas là, je lui explique avec soin. Autrement dit, j'ai dû lui arracher sa chemise, n'est-ce pas ? Elle a toujours sa culotte !

— Ouais, fait-il à contrecœur.

Je montre le corsage qui gît à terre.

— Eh bien, la voilà, mon petit Rickie. Regarde-la bien ; et s'il y manque un bouton, tu peux prendre mon flingue et m'assommer avec.

Rickie se baisse et ramasse le corsage d'un geste précautionneux. Il l'examine avec minutie, vérifiant les boutons un par un. Une fois convaincu, il le jette sur le divan et, d'une démarche raide, se dirige

vers la coiffeuse pour se servir un bourbon.

Angela bondit sur ses pieds et le rejoint en courant. Elle l'enlace par-derrière, se collant à son dos.

— Tu ne le crois pas, j'espère, mon amour ? demande-t-elle doucement.

D'un geste des épaules, il lui fait lâcher prise et se retourne vers elle, un verre à la main.

— Si je te connaissais pas mieux, bébé, dit-il entre ses dents, je me dirais que t'as combiné tout ça pour que j'encaisse une balle dans le buffet !

— Rickie ! (Les yeux dilatés, elle se presse le dos de la main contre les lèvres.) Tu ne t'imagines pas que j'ai inventé ça ?

— Pour le moment, je suis pas sûr, bébé, réplique-t-il d'une voix neutre. Faut que je réfléchisse – que je me fasse une idée.

Il lui pose une main à plat sur la figure d'un geste négligent, puis ses doigts épais se resserrent en une étreinte cruelle et il l'attire vers lui, puis il la repousse, ne la lâchant qu'au dernier moment, quand il a le bras en extension complète. Un mouvement d'une violence savamment contrôlée.

Angela valdingue en travers de la pièce et va s'écraser brutalement contre le mur. Elle s'écroule à terre et y demeure étendue, poussant de faibles gémissements, le visage grisâtre, essayant désespérément de retrouver son souffle.

— Me bouscule pas, poupée, dit Rickie d'un ton paisible. Comment veux-tu que je réfléchisse si t'es tout le temps sur mon dos ?

Je me dirige vers elle, mais Rickie m'attrape par le bras et me retiens d'autorité.

— Ça va aller, lieutenant, dit-il avec indifférence. C'est une dure de dure, vous savez, sous cette peau délicate. Et elle l'a pas volé !

— Comme tu voudras, Rickie, je réplique poliment en prenant un air de complicité masculine devant les emmerdements que procurent les femmes.

En même temps, je pivote sur les talons et lui expédie une droite au cœur en y mettant toute la gomme. Utilisant mon bras comme un piston, je lui octroie deux autres directs rapides, et quand il déguste le troisième, il est entortillé autour de mon bras comme un bretzel. Je le frappe à l'épaule gauche du plat de la main et, basculant de côté, il s'effondre sur le divan, complètement dans le cirage.

— Et tu l'as pas volé non plus, mon petit Rickie, lui dis-je, bien inutilement.

Angela a réussi à se mettre à quatre pattes quand j'arrive auprès d'elle. Je lui passe un bras autour des épaules et l'aide à se traîner vers la salle de bains. Une fois que nous sommes à l'intérieur, elle secoue violemment la tête et me fait signe, toujours muette, de foutre le camp.

Puisqu'il s'agit d'un nouveau cas d'urgence, je me retape un bourbon, me disant que si je continue à fréquenter Angela, je vais finir par y prendre goût. Deux ou trois minutes s'écoulent ; Rickie est toujours dans les vapes sur le divan. Puis Angela revient, avançant lentement, mais le visage un peu moins décomposé.

Elle ouvre un tiroir de la commode, en sort un sweater et des collants noirs. Elle passe d'abord le sweater par-dessus sa tête, puis enfle les collants, qu'elle remonte en tortillant des hanches.

— Savez-vous une chose, lieutenant ? fait-elle d'une voix blanche. J'ai passé toute une année dans un collège chic et en pure perte ; on ne m'a même pas appris ce que je devais faire dans une situation comme celle-là !

— La baronne Staff elle-même y réfléchirait à deux fois, je réponds poliment. Voulez-vous que je reste jusqu'à ce que Rickie se réveille ?

— Je crois qu'il vaudrait mieux qu'il ne vous trouve pas ici, dit-elle. Merci de me le proposer.

— Une dernière question avant que je me taille, dis-je. Où étiez-vous hier pendant que vous n'étiez pas au Nevada ?

— Nous sommes allés au club de Ray, répond-elle avec lassitude. Quand nous avons appris le meurtre par les journaux de l'après-midi, Ray a eu la brillante idée de dire que nous étions allés au Nevada pour nous marier.

Je me dirige vers la porte, l'ouvre, puis me retourne vers elle.

— Vous êtes sûre de pouvoir le calmer quand il se réveillera ?

— Mais oui ! répond-elle en secouant la tête avec irritation. C'est un grand jour pour moi, lieutenant, je suppose. Si je n'ai pas eu une éducation classique, je viens en tout cas de subir mon initiation à la grande confrérie des bonnes femmes.

— Mais oui, dis-je, compréhensif. Et comme disait Rickie : vous l'avez pas volé !

CHAPITRE IX

Je frappe à la porte de l'appartement, deux étages au-dessus, et à un monde de distance du 607. Hillary Summers vient m'ouvrir et me considère, une expression de surprise mitigée sur la figure.

— Lieutenant Wheeler, n'est-ce pas ? demande-t-il aimablement.

— En effet. J'aimerais vous parler, monsieur Summers.

— Mais certainement. (Il ouvre plus grand la porte.) Entrez donc.

Nous nous installons dans le living-room, l'un en face de l'autre. Summers s'efforce un peu trop d'avoir l'air détendu.

— Que puis-je pour vous, lieutenant ?

— Pourriez-vous me dire quelque chose sur Albert Marvin ? je suggère.

— Je ne crois pas pouvoir vous êtes très utile, dit-il en hochant la tête d'un air désolé. Je le connaissais à peine.

— Mais vous avez conseillé à votre belle-sœur de l'engager ?

— En effet, acquiesce-t-il vivement. Je l'avais employé pour un ou deux petits travaux dont il s'était fort bien tiré, et, quand Lyn a parlé d'engager un détective privé pour retrouver Angela et le jeune Willis, je lui ai donc suggéré de s'adresser à Marvin. Mais je ne peux pas dire que je le connaissais, lieutenant, pas dans le sens où on l'entend d'habitude.

— Saviez-vous qu'il avait perdu sa licence il y a six mois ? je demande.

— Non, absolument pas !

— Il était mêlé à un racket de call-girls, compliqué d'un peu de chantage sur les bords.

Hillary hausse les épaules d'un geste maladroit.

— Je n'en avais pas la moindre idée. Si je l'avais su, je n'aurais même pas songé à le recommander à Lyn.

Je prends tout mon temps pour allumer une cigarette tout en regardant ses longs doigts sensibles pianoter silencieusement sur son genou.

— Angela Summers est venue vous trouver hier soir ? je demande à brûle-pourpoint.

— Pourquoi me demandez-vous ça ?

— Elle a laissé Rickie Willis chez Miss Brent, puis elle est venue vous rendre visite, encore qu'elle ait déclaré à Miss Brent être allée trouver sa mère.

Il lisse en arrière ses cheveux bruns striés de blanc, d'un geste curieusement jeune.

— Eh bien, oui, elle est en effet venue un instant, lieutenant. Elle voulait quitter l'hôtel sordide où elle était descendue et s'installer ici ; elle m'a demandé si je voulais bien faire le nécessaire à sa place, j'ai donc immédiatement appelé la direction pour arranger ça.

— Et vous lui avez donné de l'argent ?

— Après tout, dit-il avec un pâle sourire, c'est ma nièce.

Je sors de ma poche l'enveloppe contenant les photos et la lui tends.

— Marvin a envoyé ceci à son appartement de New York, dis-je, mais l'enveloppe est revenue au motel ce matin pour insuffisance d'affranchissement.

Il sort les photos de l'enveloppe et les examine lentement une à une.

— C'est infâme ! coasse-t-il, le visage blême. Je m'étonne que vous ne les ayez pas déjà détruites !

— Elles constituent des preuves, monsieur Summers, dis-je. Elles nous fournissent peut-être le mobile du meurtre de Marvin.

— Vous ne pensez quand même pas qu'Angela l'a tué ? proteste-t-il avec véhémence. Ce Willis, peut-être, mais pas Angela !

— Je pense que tout le monde a pu le tuer – y compris vous, monsieur Summers.

— Quoi ?

— D'après Miss Brent, vous avez tous les deux dîné dans l'appartement de Mrs. Geoffrey Summers cette nuit-là ?

— En effet.

— Vous vous êtes retiré vers neuf heures et quart ?

— Je sais qu'il était neuf heures passées. Pourquoi ?

— Qu'avez-vous fait alors ?

— Je suis revenu ici et me suis couché.

— Je suppose qu'il ne se trouve personne pour corroborer votre

histoire ?

— Je ne trouve pas cette réflexion amusante, lieutenant, fait-il sèchement.

— Vous n'avez donc pas d'alibi pour l'heure du meurtre ?

— Insinuez-vous que j'en ai besoin d'un ? demande-t-il d'un ton incrédule.

— Oui, je réponds avec simplicité.

Il se lève et se met à marcher en long et en large, les mains profondément enfoncées dans les poches de son veston de soie italienne de coupe impeccable.

— C'est ridicule ! dit-il enfin. Je n'ai nullement l'intention de me laisser intimider par vous, lieutenant. Si vous désirez poursuivre cette interview, j'insiste pour que Miss Brent soit présente pour y assister également.

— Je n'y vois aucun inconvénient. Si vous voulez qu'elle entende le récit de vos relations intimes avec Angela, moi, je veux bien.

Il s'arrête brusquement et pivote vers moi, l'air hagard.

— Que voulez-vous dire ? chuchote-t-il.

— Elle vient de me raconter toute l'histoire, dis-je d'un ton bref. Comment vous l'avez séduite deux mois après son seizième anniversaire, comment sa mère vous a surpris tous les deux par la suite et l'a expédiée à cette école en Suisse.

Il se laisse tomber dans son fauteuil et s'enfouit le visage dans les mains.

— Elle... elle s'est jetée à mon cou ! marmonne-t-il.

— Je vous en prie, n'aggravez pas votre cas ! dis-je avec mépris. C'est déjà assez moche comme ça.

— Il faut que je boive un verre, dit-il d'une voix entrecoupée. Excusez-moi...

Il se lève à nouveau, se dirige vers le bar miniature installé dans un coin de la chambre et l'ouvre, révélant une demi-douzaine de bouteilles.

— C'est comme ça que vous avez fait la connaissance de Marvin ? je demande. Il vous fournissait des petites jeunes filles ramassées dans les lycées ?

— Vous ne pouvez pas le prouver, dit-il d'une voix morne.

— Peut-être. Je ne sais pas encore ; nous pouvons essayer.

Il se verse à boire, vide le verre d'un trait et le remplit à nouveau.

— Pourquoi Marvin s'est-il donné la peine de prendre ces photos ? je poursuis. Je ne vois qu'une raison logique : il allait s'en servir comme moyen de chantage. Mais qui allait-il faire chanter, monsieur Summers ? Ni Angela ni Rickie Willis ; ils n'avaient pas d'argent. Ni la mère d'Angela, qui se serait fichu éperdument de ces photos ; en fait, elles auraient pu l'aider à accuser Rickie de viol. Il ne reste donc que vous !

Il avale rapidement la quasi-totalité de son deuxième verre, puis lève sur moi un regard où luit une haine sauvage, impuissante.

— Vous perdez l'esprit ! gronde-t-il.

— Vous n'avez aucun alibi pour l'heure à laquelle Marvin a été assassiné. Si vous vous êtes rendu au motel ou à tout autre lieu pour le rencontrer cette nuit-là, quelqu'un vous aura vu – et je retrouverai cette personne, monsieur Summers.

Je me lève et me dirige vers la porte.

— Et quand je l'aurai trouvée, j'ajoute, je vous accuserai d'assassinat. Vous finirez à la chambre à gaz.

— Sortez ! bredouille-t-il. Vous m'entendez ? Sortez !

— Je m'en allais, dis-je, conciliant. Si jamais vous vous lassez de penser à la chambre à gaz, monsieur Summers, vous pouvez toujours songer à la sensation que va créer Angela dans la salle d'audience, quand elle révélera des détails intimes sur ses relations avec vous... Vous aurez alors droit à la première page des journaux dans le monde entier !

Je sors, et referme doucement la porte derrière moi au moment même où le téléphone se met à sonner dans la pièce. Je me dirige le long du couloir vers l'appartement suivant, et frappe à la porte, commençant à me rendre compte des problèmes que pose le métier de commis voyageur.

Une blonde mal décolorée en uniforme de soubrette ouvre la porte et me toise d'un regard hautain, comme si je ne correspondais pas à ce qu'elle espérait comme visiteur chez une dame qui vaut deux cent cinquante millions de dollars.

— J'aimerais voir Mrs. Summers, lui dis-je.

— Je regrette, réplique-t-elle en levant son nez pointu. Mrs. Summers se repose et ne veut pas être dérangée.

— Nous en sommes tous là ! dis-je en poussant un profond soupir. Je suis le lieutenant Wheeler, du bureau du shérif ; je crois qu'elle me recevra.

Elle me foudroie un instant du regard.

— Je vais voir, dit-elle à contrecœur, et elle me ferme la porte au nez.

Encore un aspirateur que je n'aurais pas vendu, aujourd'hui, semble-t-il. Je consulte ma montre ; il est cinq heures passées. L'après-midi a été long et le sandwich au steak qui m'a tenu lieu de déjeuner n'est plus qu'un vague souvenir.

Puis la porte s'ouvre à nouveau et la femme de chambre réapparaît, l'œil toujours aussi courroucé.

— Mrs. Summers vous prie d'attendre dans le living-room, annonce-t-elle sèchement.

Je la suis à l'intérieur, et, d'un doigt, elle me désigne une chaise à dossier droit.

— Vous plaisantez ! dis-je d'un ton jovial, et je lui assène familièrement une claque sur les fesses en passant à côté d'elle pour gagner le canapé.

Elle glapit d'indignation.

— Espèce de... de brute !

— Comment se fait-il que vous ne vous soyez jamais mariée ? je demande avec intérêt en m'installant sur le canapé.

Sa curiosité livre une courte et violente bataille à sa virginité offensée, et gagne.

— Comment saviez-vous que je n'étais pas mariée ? demande-t-elle sèchement.

— Il suffit de vous regarder, dis-je aimablement.

Elle sort de la pièce, le dos raide de fureur rentrée, et je me laisse aller contre le dossier capitonné du canapé. Dix minutes plus tard peut-être, Mrs. Geoffrey Summers apparaît.

Elle porte un déshabillé de somptueux satin blanc, brodé à la main, je suppose, de fils d'or. C'est la même blonde mince, élancée, tout élégance et finesse, avec les mêmes yeux d'un bleu profond, froids comme le marbre. Je me lève en la voyant entrer, et, avec un petit geste impatient de la main, elle me prit de me rasseoir.

— Cette visite est-elle de quelque importance, lieutenant ? demande-t-elle de sa voix précise. Ou s'agit-il d'une simple formalité ?

— Je ne dirais pas qu'il s'agit d'une formalité. Avez-vous amené cette femme de chambre de la côte est ?

Elle ferme les yeux et frissonne imperceptiblement.

— Je ne l'emploierais même pas chez moi pour laver la vaisselle ! C'est ce que j'ai pu trouver de mieux par l'intermédiaire d'une agence

locale, et elle est une preuve éclatante que, lorsqu'on veut voyager dans les régions les moins civilisées de ce pays, il faut d'abord prendre ses précautions, ou alors s'abstenir.

— A mon avis, aucun nez ne peut être aussi pointu, à moins d'avoir été appuyé contre des millions de serrures ! dis-je.

Mrs. Summers redresse son dos déjà fort droit.

— Vera ?

— Oui, madame ?

La femme de chambre entre dans la pièce, l'air interrogateur.

— Je n'aurai plus besoin de vous aujourd'hui, déclare Mrs. Summers. Vous pouvez disposer.

— Bien, madame, répond la femme de chambre, visiblement navrée, en me jetant un regard torve avant de se retirer.

Mrs. Summers attend que la porte se soit refermée sur elle, puis s'assoit en face de moi dans un fauteuil, et croise les jambes dans un bruissement de satin.

— Alors ? fait-elle d'un ton décidé. Qu'avez-vous à me dire de tellement confidentiel que la bonne ne doive pas risquer de l'entendre, lieutenant ? Que vous avez arrêté Rickie Willis, j'espère ?

Je refais les mêmes gestes, qui commencent à devenir monotones, en me demandant si je ne devrais pas les accompagner d'un faux accent français. Elle prend l'enveloppe que je lui tends, en sors les photos et les regarde, une expression froide et détachée sur le visage. Dix secondes plus tard, elle me les rend.

— Et alors ? demande-t-elle calmement.

Je lui raconte comment ces photos sont tombées entre mes mains et précise qu'à mon avis Marvin devait avoir l'intention de s'en servir comme instrument de chantage.

— Je ne vois pas comment, lieutenant, dit-elle. Angela n'avait aucun argent à lui donner – et moi, je n'aurais même pas donné un sou pour les avoir.

— Même pas comme preuve de viol contre Rickie Willis ?

— Il y avait suffisamment d'autres preuves, réplique-t-elle sèchement, ainsi que je vous l'ai déjà dit dans ce petit bureau sinistre où vous travaillez. Vous avez la mémoire courte, lieutenant !

— C'est un de mes moindres défauts. D'ailleurs, je suis de votre avis : il n'aurait pu faire chanter ni Angela ni vous, avec ces clichés.

— Alors pourquoi s'est-il donné tant de mal ? demande-t-elle d'un ton blasé.

— Hillary aurait peut-être payé cher pour avoir les négatifs ? je suggère.

— Hillary ? (Elle hausse les sourcils de façon imperceptible.) Et pourquoi, grands dieux ?

— Angela m'a raconté toute l'histoire, il y a une heure, lui dis-je. Comment il l'avait séduite quand elle avait seize ans, comment vous vous en étiez aperçu. Marvin a perdu sa licence de détective il y a six mois parce qu'il servait d'intermédiaire dans un racket de call-girls. Il était également soupçonné de chantage. Il y a des chances pour qu'il ait été également le pourvoyeur d'Hillary.

— Croyez-vous que tous ces renseignements confidentiels fassent de vous un membre de la famille, lieutenant ? demande-t-elle d'une voix dure.

J'essaye de hausser les épaules avec élégance.

— Je ne souhaiterais même pas ça à Rickie Willis, dis-je.

Elle émet une sorte de sifflement au fond de la gorge en se levant de son fauteuil, la main levée. Je bondis sur mes pieds, lui attrape le poignet au vol et le lui tords derrière le dos, la collant de force contre moi, d'assez près pour sentir le renflement de ses seins contre ma poitrine.

— Giflez-moi, mon chou, dis-je avec un sourire froid, et je vous le rends aussi sec, millions de dollars ou pas !

— Lâchez-moi ! dit-elle, haletante, en essayant de dégager son bras.

Je n'ai jamais, de toute mon existence, embrassé tellement de fric, et je ne vais pas laisser passer une telle occasion. Je force doucement sur son poignet pour la plaquer plus étroitement contre moi et je sens les battements précipités de son cœur cogner contre ma poitrine. Elle réagit violemment quand nos lèvres se touchent et détourne la tête d'une secousse. Je l'empoigne par la nuque de ma main libre et lui immobilise la tête qu'elle ne peut plus bouger que d'un ou deux centimètres dans un sens ou dans l'autre.

Elle se pétrifie alors et me laisse l'embrasser avec une violence croissante, demeurant figée comme une statue jusqu'à ce que je m'arrête en désespoir de cause et lui lâche le poignet.

Elle me contemple d'un œil glacé tout en se massant doucement le poignet.

— Je suppose que je ne peux vraiment pas vous blâmer de penser que je ne suis pas différente du reste de la famille, dit-elle d'une voix tendue.

— Vous êtes une femme extrêmement séduisante, Mrs. Summers, dis-je en toute sincérité. Même si vous réussissez à contrôler si bien vos émotions.

Je vois une sorte de chaleur adoucir son regard et pendant quelques secondes n'en crois pas mes yeux.

— Appelez-moi Lyn, dit-elle soudain. C'est ridicule d'entendre un homme qui vient de vous embrasser vous appeler « Mrs. Summers ». Et vous devez avoir un prénom ; je refuse de dire lieutenant plus longtemps. Comment vous appelez-vous ? Un prénom horriblement provincial, je suppose, dans le genre Elmer ?

— Al, dis-je, songeur. Ça n'est guère mieux, n'est-ce pas ?

— Guère, fait-elle sèchement. Voulez-vous boire un verre ?

— Toujours !

— Il y a du cognac dans la cuisine ; mettez de la glace dans le mien, dit-elle brièvement.

Je gagne la cuisine, trouve le cognac et prépare deux verres. Quand je reviens dans le living-room, elle m'attend, assise sur le canapé.

Elle prend le verre que je lui tends, et me considère un instant d'un regard oblique.

— A quoi buvons-nous, Al ? A votre virilité, je suppose ?

— Et à vos rondeurs si féminines, je réplique. Ou peut-être devrais-je m'exprimer autrement ?

— Inutile, dit-elle, et elle boit une petite gorgée de cognac. J'imagine qu'Angela était avec Hillary hier soir quand elle était censée être avec moi.

— En effet. Dites-moi, pourquoi la haïssez-vous tellement ? Vous avez dû vous donner beaucoup de mal pour en arriver là ?

Elle fait tourner doucement son verre en regardant les cubes de glace cogner contre la paroi.

— J'avais dix-huit ans quand j'ai épousé Geoffrey, commence-t-elle d'une voix contenue. Avant même que j'aie vingt ans, Angela était née et j'étais déjà trop vieille pour lui. Passé dix-neuf ans, les filles ne l'intéressaient plus, et, à partir de ce moment-là jusqu'à sa mort, j'ai dû le regarder vieillir chaque année tandis que ses compagnes devenaient de plus en plus jeunes. J'avais une bonne raison pour ne pas divorcer : Angela. Je ne voulais pas compromettre sa réputation en dévoilant l'inconduite de son père avec les lycéennes et les jeunes étudiantes !

— Que vous l'ayez haï, c'est normal, dis-je. Mais pourquoi la haïr,

elle ?

— Parce qu'elle est son père tout craché, répond-elle avec emportement. Je ne voulais pas le croire ; au début, je fermais les yeux, prétendais que tout ce qui se passait depuis qu'elle avait atteint l'âge de quatorze ans, était le fruit de mon imagination. Quand les directeurs de toutes ses écoles privées de grand luxe essayaient de me dire – fort discrètement, bien entendu – ce qui n'allait pas, je refusais de les croire. Puis s'est produit l'épisode avec Hillary, et j'ai bien été forcée de les croire !

— Peut-être est-il beaucoup plus à blâmer qu'elle ?

Elle secoue la tête d'un air décidé.

— J'aurais dû deviner que Hillary était aussi dépravé que son frère – mais je les ai vus, Al ! Si quelqu'un a été séduit, ce n'était pas Angela. Après ça, je l'ai envoyée dans cette école en Suisse ; ça n'a pas duré un an avant qu'ils ne la mettent dehors. Quand elle est rentrée à la maison, je l'ai menacée, je l'ai suppliée de ne pas voir Hillary. Conséquence : moins de deux mois après, elle s'enfuyait avec cet effroyable Rickie Willis !

Elle tourne la tête vers moi et je constate que l'iceberg a enfin fondu ; des larmes brillent au coin de ses yeux.

— Je ne la hais pas ! chuchote-t-elle avec désespoir. C'est mon enfant, comment pourrais-je jamais la haïr ? Mais quand elle s'est enfuie, je me suis raccrochée à un dernier espoir. J'ai pensé la terroriser tellement qu'elle finirait par s'amender. C'est pour cette raison que j'ai parlé de porter plainte pour viol. Mais je ne l'aurais jamais fait, Al, croyez-moi !

— La nuit où Marvin a été assassiné, dis-je. Vous avez tous les trois – Ilona Brent, Hillary et vous – dîné ici ?

— Oui, acquiesce-t-elle.

— Hillary s'est retiré le premier, vers neuf heures et quart ?

— Il devait être à peu près cette heure-là, oui.

— Et vous ne l'avez pas revu avant le lendemain matin ? Il est rentré dans son propre appartement pour se coucher ?

— Oui, mais je l'ai revu environ vingt minutes plus tard. J'avais besoin de quelque chose pour dormir et je n'avais plus de tranquillisants ; je suis donc allée lui en demander.

— Il était chez lui ? je demande d'un ton morose.

— Bien sûr. Il m'a donné quelques pilules et je suis revenue ici.

— C'est tout ce qui s'est passé ?

— Je ne me rappelle rien d'autre.

— Était-il en pyjama ?

— Non, il était encore habillé. Je ne suis restée que cinq minutes, en partie pour attendre qu'il en ait terminé avec son coup de téléphone.

— Quel coup de téléphone ? je glapis.

— Le téléphone a sonné au moment où j'entrais chez lui, répond-elle d'un ton négligent. Il a passé environ trois minutes à parler à son interlocuteur pendant que j'attendais.

— Il n'a pas dit qui c'était ?

— Non. Je crois qu'il était ennuyé que je sois là ; il a été très évasif dans ses propos et s'est contenté de répondre par grognements.

— Pouvez-vous vous rappeler une partie de la conversation, à part les grognements ? je demande, plein d'espoir. N'importe quoi, même dépourvu de signification ?

— Eh bien !... (Elle réfléchit un instant.) La seule chose cohérente dont je me souviens, c'est qu'il a dit : « Onze heures ? J'y serai », ou quelque chose dans ce goût-là.

— Rien d'autre ?

— Je suis navrée, dit-elle avec un petit sourire. Rien d'autre, Al. Est-ce que ça peut vous être utile ?

— Ce pouvait être Marvin qui téléphonait – et Hillary prenait rendez-vous avec lui. Mais on ne peut pas présenter ça comme preuve devant un tribunal.

— Vous pensez vraiment que c'est Hillary qui l'a tué et non pas cet épouvantable Willis ?

— Hillary avait un mobile sérieux, dis-je. Ce qui n'est pas le cas de Willis.

Elle finit son verre et me le tend.

— Serait-ce une subtile allusion ? dis-je.

— Quelle heure est-il, Al ? demande-t-elle avec indifférence.

— Six heures moins cinq, je réponds en lui prenant le verre des doigts.

— Est-ce qu'on déclenche une sirène ou je ne sais quoi quand l'heure est venue pour vous, de cesser le travail ?

— Vous n'avez pas entendu ? dis-je. Le sifflet vient de retentir.

— Je suis ravie que vous l'ayez entendu, en tout cas, murmure-t-elle. Je commençais à m'inquiéter.

— Je vais nous resservir à boire, dis-je avec empressement.

Je retourne dans la cuisine préparer les verres et les ramène dans le living-room. La nuit semble être tombée sans crier gare. Il fait presque noir, dans la pièce. Quand j'en suis sorti, une minute auparavant, le soleil pénétrait par les fenêtres. Je n'ai aucun mérite, à vrai dire, à utiliser mon pouvoir de déduction et à me rendre compte que la pièce est dans la pénombre parce que les persiennes ont été baissées et les rideaux tirés devant les fenêtres.

Lynn Summers a disparu du canapé et, pendant que mes yeux s'habituent à la demi-obscurité, je n'arrive pas à repérer où elle se trouve. Je pose les verres sur une table et me dirige vers le canapé pour m'y asseoir, mais me ravise. Ce serait dommage de froisser ce somptueux satin brodé d'or. Mon sang s'accélère soudain dans mes veines tandis que je contemple le déshabillé de Lyn, m'imaginant clairement comment elle doit être maintenant qu'elle l'a ôté.

J'entends un léger déclic et une lampe, de l'autre côté de la pièce, s'illumine soudain d'une lumière chaude, diffuse. Lyn se tient à côté et me regarde, une expression presque anxieuse, peinte sur son visage.

— Vous avez bien dit que vous avez entendu un coup de sifflet, Al ? demande-t-elle nerveusement.

— Comme un appel de clairon ! je réponds.

Elle avance lentement vers moi. La lampe projette des reflets compliqués et changeants, révélant amoureusement les détails de ce corps à l'abri du temps ; les seins menus, aux pointes roses, qui ne tomberont jamais ; le doux renflement de ses hanches qui se fond dans le fuseau ferme et arrondi de ses cuisses.

Je la prends dans mes bras quand elle est tout près de moi et sens son corps trembler légèrement contre le mien.

— Vous avez peur ? je demande avec douceur.

— J'ai trente-huit ans, dit-elle d'une petite voix stupéfaite. Et pourtant je suis plus nerveuse en ce moment que si j'avais vingt ans et que ce soit ma nuit de noces.

— Dites donc, je déclare en lui mordillant gentiment le lobe de l'oreille, quelle idée de mélanger le sexe et les sentiments ? C'est un nouveau raffinement ?

Son corps se détend soudain et elle éclate d'un rire de gorge paresseux.

— Je suppose que les sentiments sont considérés comme superflus parmi les gendarmes et les voleurs ?

Je laisse glisser ma main le long de son dos lisse, épouse la courbe

de sa taille, descends au creux de ses reins souples et musclés ; elle cesse de rire et retient soudain son souffle.

Il est huit heures passées quand je traverse le foyer de l'hôtel pour m'approcher de la réception, sous l'œil aigu de Charlie, qui n'a cessé de me dévisager.

— Depuis le temps que vous êtes ici, je devrais vous faire payer une location, dit-il. Vous vous en êtes payé une tranche, parmi la haute société ?

Je secoue la tête.

— J'ai vérifié toute la plomberie de l'hôtel, Charlie. Mais la vraie puanteur, elle provient de derrière ce bureau. Comment expliques-tu ça ?

Charlie m'examine des pieds à la tête d'un regard luisant, puis il frissonne.

— Je ne voudrais pas être indiscret, lieutenant – mais ce complet ! Un de ceux que le shérif a mis à la poubelle, peut-être ?

— Oui, bien sûr, je réponds d'un ton agressif. Mais j'ai déjà fait rétrécir la taille de cinquante centimètres.

— Je suis heureux d'apprendre qu'il a effectivement appartenu au shérif, dans le temps, dit-il, soulagé. Quand je l'ai vu, j'ai cru que vous étiez habillé par l'Armée du Salut !

Il se détourne pour accueillir un nouveau client – le genre grand magnat de l'industrie, avec une moustache blanche hérissée et des yeux injectés de sang.

— Bonsoir, monsieur, déclare Charlie d'un ton déférent. Soyez le bienvenu au *Starlight Hôtel* !

— Une dernière chose ! dis-je d'une voix sonore. Vous direz de ma part au gérant que si ce plafond n'est pas réparé d'ici demain, je quitte l'hôtel. Il m'a fallu une demi-heure, ce matin, avec une brosse à chiendent, pour m'enlever ce truc de la figure !

Le magnat me considère avec curiosité.

— Du plâtre ? grommelle-t-il.

— Plâtre, ça me serait égal ! je réponds avec amertume. Du sang ! Le gars de la chambre au-dessus s'est fait sauter la cervelle la nuit dernière et à neuf heures ce matin, le plafond fuyait encore !

— Un suicide ?

Ses yeux s'arrondissent d'angoisse et sa moustache s'affaisse soudain lamentablement.

— Je le comprends, ce pauvre bougre, après tout, dis-je. Il avait

une jambe cassée et ne pouvait pas sortir de sa chambre. Après n'avoir bouffé pendant deux semaines que la nourriture de l'hôtel, ça doit être un soulagement de se faire sauter la cervelle !

Je me détourne et m'éloigne rapidement du bureau, pas assez vite cependant pour ne pas entendre la voix conciliante de Charlie.

— Il essaye d'être drôle, monsieur, déclare-t-il en haussant suffisamment le ton pour être sûr que je l'entende. C'était un comique, dans le temps, mais il n'a pas travaillé depuis qu'on a cessé de faire des films muets. Vous avez remarqué, je suppose, sa tenue presque professionnelle ? Le veston quatre fois trop grand, le pantalon en tire-bouchon... Nous essayons de l'aider comme nous pouvons. Il vient juste de finir le nettoyage des poubelles. Ça a dû l'énerver.

Je me coule dans la porte-tambour et émerge sur le trottoir, en me disant que je perds la forme, décidément. Depuis quelques temps, c'est toujours Charlie qui a les cinquante derniers mots. L'Austin est garée un peu plus bas dans la rue et je me mets en marche lentement, en allumant une cigarette. Un autre problème intéressant me préoccupe. Est-ce que je fume des cigarettes viriles parce que je suis viril, ou bien est-ce de fumer des cigarettes viriles qui me rend viril ? De toute façon, j'ai de la veine, je suppose.

Le son me perce les tympans avec une violence presque physique – un cri aigu et prolongé qui trahit une terreur absolue. Je m'arrête pile, me demandant pendant une fraction de seconde d'où il peut provenir. Puis la rouquine hautaine en veste de vison blanc qui marche devant moi pousse un glapisement affolé en tendant le doigt vers le ciel.

Je relève brusquement la tête et vois une sorte de grand oiseau blanc, battant des ailes, qui fonce vers moi. Il grossit à une vitesse fantastique, puis s'écrase sur le trottoir à deux mètres de la rouquine avec un horrible bruit mou, comme si quelqu'un avait laissé tomber une orange trop mûre.

Je passe à côté de la rouquine qui hurle toujours à pleins poumons et vois le corps nu d'un homme, étendu les bras en croix sur le trottoir. Un cri encore plus affolé de la rouquine me fait tourner la tête pour voir ce qui lui prend. Elle me considère, les yeux vitreux, en gesticulant frénétiquement.

Puis elle regarde encore une fois les taches sombres et humides qui luisent sur le devant de sa veste, souillant la blancheur du vison. Ses genoux cèdent sous elle, et elle s'évanouit.

Je jette un bref coup d'œil au corps nu écrasé contre le ciment avant d'aller m'occuper de la rouquine. Un seul regard, mais qui m'a suffi pour constater que le visage décomposé par la terreur, avec sa

bouche grande ouverte et ses yeux fixes, était reconnaissable.

C'est celui d'Hillary Summers.

CHAPITRE X

Tous trois groupés à la fenêtre de la chambre à coucher, nous contemplons le trottoir où le corps de Hillary Summers a atterri, une demi-heure auparavant.

— Huit étages ! grogna Lavers. Ça fait une sacrée descente. Je comprendrai jamais comment ils ont le courage de sauter ; c'est la pire façon de se suicider.

— Il n'a peut-être pas sauté ? je suggère.

— Vous voulez dire, lieutenant, intervint Polnik avec empressement, qu'il a peut-être perdu l'équilibre ?

— Je reconnais, dis-je, donnant libre cours à mes plus bas instincts, que c'était un individu athlétique !

— La plupart du temps, Wheeler, déclare Lavers, vous me révoluez, mais je ne vous comprends que trop bien.

— Je vous remercie, monsieur, je réponds avec enthousiasme. Voulez-vous partager les honoraires avec mon psychanalyste ?

— Mais cette fois, je ne vous comprends pas du tout, gronde-t-il. Vous avez passé toute la journée à accumuler des preuves contre Hillary Summers – vous avez fait de votre mieux pour l'affoler... pour le pousser à commettre une erreur. Ce sont les termes que vous avez employés, il n'y a pas dix minutes. Exact ?

— Exact, j'acquiesce.

— Là-dessus, il la commet, son erreur ! vocifère Lavers. Vous l'avez affolé plus encore que vous ne pensiez, à tel point qu'il s'est cru foutu et a sauté par la fenêtre. Vous avez élucidé l'affaire et c'est terminé ; vous avez fait du bon travail, du travail rapide dans une histoire qui aurait pu nous donner du fil à retordre si nous n'avions pas obtenu un résultat immédiat. Parfait ! Même moi, je reconnais que c'est du bon boulot ! Et alors, quelle est votre réaction ? Vous vous mettez à débloquent, à insinuer qu'il a peut-être été poussé, que nous avons maintenant un autre meurtre sur les reins !

— C'est une impression que j'ai, je marmonne.

— Un flic inspiré ! glapit-il avec désespoir. Avez-vous amené votre violon, ou vous servez-vous d'un pendule, cette fois ?

— Je ne connaissais pas très bien ce type, dis-je, mais peut-être ai-je eu une sorte d'illumination quand il est venu s'écraouiller devant moi sur le trottoir ? Vous l'avez vu, shérif. Un multimillionnaire, un individu maigre et tourmenté qui avait un secret honteux à cacher à tout le monde. Il ne pouvait s'exciter que sur les petites jeunes filles, et, par conséquent, dans tous les autres domaines, il s'efforçait de paraître aussi normal que possible.

— De la psychologie, maintenant ! grince Lavers.

— C'est logique, dis-je patiemment. Hillary Summers portait de beaux complets, sobres et coûteux, le genre qu'on s'attend à voir sur le dos d'un gars occupant sa position. Je parie bien qu'il ne s'est jamais saoulé, n'a jamais récolté de contravention pour excès de vitesse, n'a jamais engueulé un barman, ne s'est jamais plaint du service dans un hôtel. Il s'efforçait toujours de se camoufler derrière un masque de respectabilité, espérant que les gens s'y laisseraient prendre, parce que c'était sa seule chance de garder son vilain petit secret. Il souffrait, comme dirait ce cher vieux Sigmund Freud, d'un complexe de culpabilité.

« Si Hillary Summers avait dû se suicider, il l'aurait fait avec discrétion et dignité, par exemple en s'ouvrant les veines dans un bain bouillant. Mais même s'il en avait été réduit à sauter par une fenêtre, il n'aurait pas sauté *tout nu* ; ç'aurait presque été comme admettre qu'il poursuivait les fillettes jusque dans leurs lits !

— Vous devriez porter votre cerveau quelque part pour le faire nettoyer ! s'exclame le shérif avec dégoût. Pour moi, l'affaire est terminée. Summers a tué Marvin et ça sera ainsi jusqu'à ce que vous ayez prouvé le contraire !

— Très bien, dis-je avec un profond soupir. Alors allez-vous-en, vous et votre humeur de dogue, pour que je puisse m'y mettre.

Lavers me toise un instant d'un regard furibond, puis il se fourre brutalement un cigare entre les mandibules, sans le moindre égard pour sa denture.

— Bien, crache-t-il en même temps que le bout de son cigare. Je vous donne vingt-quatre heures, Wheeler, pour m'apporter une preuve quelconque établissant qu'il a été assassiné. Mais pas une minute de plus !

— Merci, dis-je froidement.

— Pas de quoi, fait-il avant de quitter la chambre à coucher.

Quelques secondes plus tard, la porte de l'appartement claqué derrière lui.

Polnik me considère avec intérêt.

— Drôle d'affaire, hein, lieutenant ? Toutes ces belles gonzesses de la haute qui y sont mêlées ! Je... euh... suppose qu'il y a pas de place pour un sergent ?

— Polnik, dis-je avec tristesse. Je ne t'ai pas traité comme j'aurais dû dans cette affaire, n'est-ce pas ?

— Oh ! vous savez, dit-il, ému, faut pas vous en faire pour moi, lieutenant. J'aurai peut-être plus de chance la prochaine fois, mais ce qui est sûr, c'est que j'aimerais bien revoir de près la brune... vous voyez bien, lieutenant, celle qui porte des bas noirs jusqu'à la taille ?

— Angela Summers, dis-je. Et ce sont des collants extensibles en nylon.

— Si vraiment ils sont extensibles, je pourrais peut-être en trouver une paire qui aille à ma bourgeoise, dit-il, pensif. Ça la changerait peut-être...

— Brrrr ! je fais avec enthousiasme.

— Ma gorge me fait ça aussi, quelquefois, dit-il, compatissant. Vous voulez une pastille, lieutenant ?

— Je veux que tu rattrapes le temps perdu, sergent, dis-je avec animation. Que tu pénètres dans ce monde pavé de diamants et tapissé de soie qui t'était fermé jusqu'à présent !

— Mince, alors ! (Polnik manque s'étrangler d'émotion.) Vous croyez que je vais pouvoir fréquenter ces visons, ces chihuahuas et tout ce qui s'ensuit ?

— Bien sûr. Mais attention à ne pas te faire mordre !

— Qu'est-ce que je fais ? demande-t-il, ravi.

— Renseigne-toi d'abord sur Angela Summers et Rickie Willis, dis-je lentement pour laisser à chaque mot le temps de pénétrer dans son cerveau épais. Je veux savoir où ils se trouvaient quand Hillary est passé par la fenêtre. J'étais sur le trottoir quand il est tombé, il était exactement huit heures dix.

— Compris ! lance Polnik !

— Va voir ensuite Ilona Brent pour savoir où elle était, dis-je. Je m'occuperai moi-même de Mrs. Summers.

— D'accord, lieutenant. C'est tout ?

— C'est suffisant pour t'occuper, sergent ; je lui affirme. Je vérifierai le tout demain, vers neuf heures, au bureau.

— Vous, lieutenant ? (Il me regarde, bouche bée.) Au bureau à neuf heures du matin ?

— Je n'ai pas dit que j'y serais, lui fais-je remarquer. Je veux que

tu y sois pour que je puisse te joindre. J'utiliserai peut-être une des toutes dernières inventions du même Alexander Graham Bell.

— Une sorte de code, hein ? (Polnik semble inquiet.) J'espère que ça sera pas trop compliqué, hein, lieutenant. On m'a viré de la brigade des jeux parce que je pigeais plus rien à la loterie des numéros dès qu'il y avait plus de deux chiffres.

— Je simplifierai, lui dis-je. Tu ferais bien de t'y mettre, non ? Le champagne servi dans une pantoufle en argent s'évente très rapidement.

— Je suis déjà parti, répond-il avec ravissement.

Et c'est vrai.

Je jette un dernier coup d'œil dans la chambre avant de partir. Les vêtements de Hillary sont empilés en désordre sur une chaise, et ça, c'est pas normal. Il était soigneux de nature, et l'habitude, chez un individu, ne meurt pas plus vite que lui. C'est le troisième détail qui contredit le suicide. Le premier, Hillary était nu ; le deuxième, il a hurlé pendant toute sa chute. Un gars peut évidemment changer d'avis une fois qu'il est trop tard et qu'il a déjà sauté, mais d'après le hurlement que j'ai entendu, il semble bien qu'il se soit mis à crier à la seconde même où il basculait dans le vide.

Je sors de son appartement et vais frapper doucement chez Lyn. Elle entrebâille le battant, puis, me reconnaissant, ouvre la porte en grand.

— Entrez, Al, dit-elle. J'étais en train de m'habiller.

J'entre dans le living-room, et, après avoir refermé la porte derrière moi, je regarde Lyn et constate qu'elle ne plaisantait pas. Elle porte un soutien-gorge en dentelle crème et une culotte de fine soie blanche qui me fait penser qu'Angela a dû piller pas mal de fois la garde-robe de sa mère.

— Venez me parler dans ma chambre, dit-elle brièvement, que je puisse finir de m'habiller.

Je la suis et m'appuie contre la commode, la regardant s'asseoir sur le lit pour mettre ses bas.

— Vous aviez manifestement raison au sujet de Hillary, déclare-t-elle.

— Vous étiez ici lorsque c'est arrivé ?

— Oui, acquiesce-t-elle. J'étais étendue sur mon lit... (Les coins de sa bouche frémissent imperceptiblement.)... en train de me reposer.

— Avez-vous entendu quelque chose ?

— Rien, dit-elle d'une voix neutre. Sinon, j'aurais pu l'arrêter,

peut-être.

Elle se lève et passe par la tête une combinaison en épais satin, qu'elle lisse sur ses hanches pour la mettre bien en place, le haut étant un bouillonnement de fine dentelle. Son regard croise le mien un instant et reprend aussitôt son expression glacée et impersonnelle.

— Ne me regardez pas ainsi ! dit-elle sèchement. Il n'y a rien que je déteste autant que ces mines de vieux bouc lubrique !

— Est-ce ma faute ? je réplique aimablement. Ce corps magnifique, et tout cet étalage de soie, de satin et de dentelles... c'est irrésistible !

— Vous vous rappelez peut-être cette vieille plaisanterie éculée, lieutenant, déclare-t-elle froidement. La chute est à peu près la suivante : « Le fait d'avoir couché ensemble n'implique nullement l'établissement de relations mondaines. » Ça résume exactement mes sentiments.

— C'est votre privilège, dis-je. Où allez-vous ?

— Je ne sais pas... n'importe où ! répond-elle avec emportement. Je crois que je vais devenir folle si je reste bouclée ici plus longtemps – après le suicide de ce pauvre Hillary. Je veux aller dans un endroit où il y a de la lumière, de la musique douce, et beaucoup, beaucoup de gens !

— Voulez-vous une escorte ?

— Je vais vous mettre les poings sur les i, déclare-t-elle d'une voix mortellement douce. Une fois tous les deux ans, à peu près, quand je subis une profonde tension émotionnelle, je ressens soudain le besoin impérieux d'avoir un homme, n'importe lequel, celui qui se présente ! Je suis ensuite guérie pour au moins douze mois... Cet après-midi, vous avez été cet homme-là, lieutenant. Est-ce clair ?

— Comme de l'eau de roche, je reconnais. Avant que je n'aille sangloter et noyer mon chagrin dans le bar le plus proche, dites-moi une chose que j'ai oubliée de vous demander.

Elle ouvre la porte de la penderie et en sort une robe du soir courte, une petite chose toute simple en mousseline bleu pâle.

— Ce n'est pas la question annoncée, dis-je, mais je ne suis qu'un cul-terreux. Combien avez-vous payé ça ?

— Cette robe ? (Elle la fait glisser du cintre et l'endosse adroitement.) Je dépense environ soixante mille dollars par an pour ma garde-robe, dit-elle. C'est difficile de se rappeler le prix de chaque vêtement, lieutenant, à moins que ce ne soit une grande cape en vison pour l'opéra. Ça, c'est spécial.

— Là, je suis dépassé, dois-je avouer. C'est-à-dire ?

— La dernière m'a coûté vingt-huit mille dollars, dit-elle. Cessez donc ce snobisme à rebours. C'est légèrement écœurant.

— Je m'arrête, dis-je poliment. Je devrais vous être reconnaissant.

— Comment ça ?

Elle hausse d'un millimètre ses élégants sourcils avec un art consommé.

— Vous vous rappelez peut-être ce vieil adage éculé, Mrs. Summers, dis-je aimablement. « Une garce en son temps, immunise pour longtemps. »

— Très amusant ! fait-elle d'une voix pincée. Vous pouvez remonter ma fermeture éclair avant que je m'en aille ?

Elle me tourne le dos et, obéissant, je fais coulisser sa fermeture éclair.

— Cette question... J'avais presque oublié, dis-je. Avez-vous payé Marvin, ou bien Hillary s'en est-il chargé ?

— J'ai donné à Hillary une provision de mille dollars pour commencer, pour qu'il la remette à Marvin.

— C'est le seul paiement qui ait été effectué ?

— Quand il m'a téléphoné à New York pour m'annoncer qu'il les avait retrouvés, il m'a demandé de lui câbler deux mille dollars supplémentaires.

Elle glisse les pieds dans des escarpins du soir et s'installe devant son miroir pour mettre la dernière main à sa coiffure et à son maquillage, avant d'attacher à son cou un collier en saphir et diamant et de fixer à ses oreilles des clips assortis.

— Vous lui avez envoyé l'argent ? je demande.

— Bien entendu. J'étais fort satisfaite qu'il les ait retrouvés si rapidement. Je lui ai envoyé l'argent par câble immédiatement ; il a dû le recevoir quelques heures après.

Elle se lève, drape autour de ses épaules une somptueuse étole en vison, puis prend son sac à main et se dirige vers la porte.

— Vous pourriez vous rendre utile, lieutenant, dit-elle en l'ouvrant. Vous pourriez descendre avec moi et m'appeler un taxi.

— Ne soyez pas si radine, Lyn, dis-je d'un ton désapprobateur. Achetez-en un et faites-le monter.

La porte claque derrière elle, ébranlant l'hôtel jusque dans ses fondations. J'attends environ une minute, puis sors de l'appartement. Elle a disparu lorsque j'arrive dans le hall ; après tout, elle l'a peut-être acheté, son taxi.

Je monte dans l'Austin et démarre à la vitesse d'un homme au pas. Je le sais, car un gars qui promène son chien sur le trottoir demeure à ma hauteur pendant au moins trois blocs. Une demi-heure plus tard, je me gare devant le club Double Zéro. Je suis en train de traverser le trottoir lorsque je me rappelle soudain qu'il s'agit d'un club privé et que précisément je n'en ai pas la clé.

Je me demande si quelqu'un m'ouvrira, si je frappe à la porte, quand un gars s'approche et introduit une clé dans la serrure, résolvant ainsi tous mes problèmes. A son entrée dans le petit foyer, je suis si près de lui qu'on pourrait me prendre pour son frère siamois.

L'éblouissante blonde en soutien-gorge et collant noir pailleté surgit de nouveau de nulle part, prend le chapeau du gars et écarte les draperies pour le laisser passer dans la pièce principale.

— Puis-je prendre votre chapeau, monsieur ? me demande-t-elle ensuite avec un éclatant sourire.

— Oh ! merci ! je réplique d'un ton reconnaissant. Dites... est-ce que je peux vous confier aussi mon insigne et mes menottes ?

Son sourire s'évanouit rapidement, et, à l'expression qui passe dans ses yeux étonnamment brillants, je constate qu'elle m'a reconnu.

— Oh ! fait-elle d'une voix neutre. C'est encore vous – le flic !

— Wheeler, dis-je avec un sourire encourageant. Lieutenant Al Wheeler !

— Vous en avez de la chance !

— Comment vous appelez-vous ? J'insiste.

— Jerrie Cushman.

— M. Willis est dans son bureau ?

— Je crois, répond-elle. Je vais aller voir.

— Je m'en chargerai ; merci quand même, dis-je en lui donnant mon chapeau. Si vous avez besoin d'un coup de main pour trouver un autre boulot, passez-moi un coup de fil... Je suis dans l'annuaire.

— J'ai déjà un boulot, merci ! réplique-t-elle froidement.

Puis elle se met à secouer lentement la tête, à l'unisson avec la mienne.

— Je ne l'ai plus ? demande-t-elle tristement.

— J'ai l'impression que la boîte va bientôt changer de direction, Jerrie, dis-je. Que voulez-vous ? C'est ça, la vie d'artiste !

— Pas tellement légal, hein ? fait-elle, l'air consterné.

Quand je passe près d'elle, elle écarte pour moi les draperies, puis

frotte contre ma joue le dos de sa main et il me semble brusquement entendre le crépitement de l'électricité statique.

— Dans l'annuaire, dites-vous ? chuchote-t-elle d'une voix rauque, insinuante. Je me souviendrai de vous, Al.

— Et je me souviendrai de vous, mon chou, dis-je en toute sincérité, avec un dernier coup d'œil au soutien-gorge et au collant pailleté. Vous resterez pour moi la fille qui a le maximum d'avantages sous le minimum de voiles.

CHAPITRE XI

La grande salle n'a pas changé, et la vendeuse de cigarettes en soutien-gorge et collant blanc me donne le même sentiment de virilité quand je passe à côté d'elle. Je ne prends pas la peine de frapper à la porte placée à côté de l'escalier en bois – je tourne la poignée et entre.

Ray Willis et le gars mastoc au cerveau si brillant, Joe Diment, sont en train de boire un verre. Ils lèvent tous les deux les yeux en m'entendant entrer, et, à en juger par l'expression qui se peint sur leurs traits, je suis le bienvenu... à peu près comme un chien dans un jeu de quilles. Ils sont tous les deux une chose en commun : la lèvre inférieure fendue.

— Bonjour, lieutenant, articule Diment sans enthousiasme, avec un vague sourire, puis une grimace douloureuse en constatant que sa lèvre refuse de s'étirer.

— Que voulez-vous, Wheeler ? demande Ray Willis, sur ses gardes.

Ses yeux voilés de lourdes paupières se portent n'importe où, sauf dans ma direction. Du bout du doigt, il caresse nerveusement sa fine moustache. Le contact de cette moustache rendrait nerveux n'importe qui, et moi en particulier.

— C'est le chagrin et non pas la colère, qui me dicte ces paroles, Ray, dis-je d'une voix mélancolique. Je vous ai fait confiance et vous m'avez trahi – le serment du boy-scout n'aura plus jamais la même valeur pour moi. Ça fait mal, là, Ray, j'ajoute en me plaquant une main sur le cœur. Mais je suis obligé d'agir ainsi.

— De quoi vous parlez, lieutenant ? demande Diment, et son triple menton frémit dans l'attente d'une réponse.

— Je ferme la boîte, dis-je avec simplicité.

— Minute ! intervient vivement Ray. On avait conclu un marché, Wheeler. Je me montrais régulier avec vous, et vous ne m'attiriez pas d'ennuis. Exact ?

— Exact, j'acquiesce. Mais là-dessus vous me racontez cette histoire de mariage au Nevada, en fournissant en plus un certificat bidon. Ça m'étonne de vous, Ray ; je dirai même que ça me stupéfie !

Il me fixe un instant d'un regard sombre, puis trouve un exutoire à

sa fureur rentrée.

— Reste pas planté là, espèce de gros lard ! aboie-t-il à la gueule de Diment. Fous le camp ; c'est pas tes oignons !

— Bon, je m'en vais, répond Diment avec tristesse. Mais moi, je sais plus sur quel pied danser. Il y a deux minutes, on buvait tranquillement un verre, comme deux bons copains. Maintenant, je suis un gros lard, de nouveau. Je finirai par plus savoir qui je suis !

— Barre-toi ! grince Ray entre ses dents. Avant que je te fende la lèvre du dessus, pour qu'elle soit assortie à l'autre !

Diment se rue hors du bureau et referme la porte derrière lui.

Willis se tourne vers moi et faisant un suprême effort, arbore une expression contrite.

— J'ai appris ce qui était arrivé à Summers ce soir, lieutenant, dit-il. Croyez-moi, ça fait une grande différence de savoir que l'affaire est liquidée ; maintenant, je peux parler librement.

— Pas de droit d'entrée, Ray ? je demande. Est-ce bien bon pour les affaires ?

Il a un pâle sourire.

— Je reconnais que j'ai menti l'autre soir en disant que les deux gosses étaient allés se marier au Nevada ; et c'est moi également qui ai établi ce faux certificat. Mais je n'avais pas le choix, lieutenant, vous comprenez ? J'ai fait ça pour le petit.

— Le petit frère, Rickie ? je précise.

— Evidemment ! (Ray baisse légèrement la voix.) C'est la seule famille qui me reste.

— Je comprends qu'on se décourage après avoir procréé deux rejets comme vous et Rickie.

— Ils sont venus au club ce matin-là, enchaîne-t-il rapidement. Dans l'après-midi, nous avons appris par la radio le meurtre de Marvin, et ces pauvres mômes semblaient vraiment mal partis. Ils étaient complètement affolés ; Rickie m'a supplié de leur trouver une solution, un alibi. Je savais qu'ils ne pouvaient pas avoir buté le privé, mais que ça serait salement difficilement de le prouver aux flics. Alors j'ai eu l'idée de dire qu'on était allés tous les trois au Nevada et qu'ils s'y étaient mariés.

Il secoue la tête, l'air affligé.

— D'accord, c'était une idée stupide – je le sais maintenant. Mais sur le moment, je n'ai rien trouvé de mieux... Je voyais le gosse qui tenait Angela par les épaules, comme pour la protéger, et l'expression sur sa figure – comme s'il me faisait confiance, à moi, son grand frère,

pour le sortir de ce pétrin. Moi, je vous le dis, lieutenant, ça m'a remué les entrailles.

— Ça remue les miennes aussi, Ray, dis-je en toute sincérité. Je crois que je vais dégueuler d'un instant à l'autre.

— Je suppose que si je n'avais pas été tellement ému, poursuit-il avec obstination, je n'aurais pas eu cette autre idée stupide d'imiter un certificat. (Il hausse les épaules avec résignation.) Mais c'est fait c'est fait, lieutenant. A vous de jouer. Si vous voulez fermer ma boîte, c'est votre droit.

— Très généreux à vous de le reconnaître, Ray, dis-je.

Il allume une cigarette et tripote un instant son briquet en évitant soigneusement de me regarder, tout en attendant ma réaction.

— Qu'est-ce qui vous a fait croire que ce faux certificat abuserait qui que ce soit ? je demande.

— J'espérais simplement qu'il sauverait Rickie et Angela d'une inculpation de meurtre assez longtemps pour qu'un flic intelligent trouve le vrai coupable, répond-il. Et vous l'avez en effet trouvé, lieutenant !

— C'était un jeu d'enfant, Ray, dis-je avec modestie. J'ai simplement attendu que Summers se penche à sa fenêtre, et je l'ai poussé !

Il a un sourire incertain.

— Vous avez vraiment le sens de l'humour, lieutenant ! (Puis il aspire profondément.) Alors, qu'est-ce que vous décidez ? Vous fermez ma boîte ou bien vous me laissez ma chance et oubliez toute l'histoire ?

Je décroche le téléphone sur son bureau et compose le numéro de la préfecture de police.

— Passez-moi le lieutenant Johnson, Brigade des Mœurs, dis-je lorsque j'ai quelqu'un au bout du fil.

— Quoi ! fait Ray en se levant lentement, une incrédulité totale peinte sur les traits.

Je lui souris en attendant d'avoir Johnson à l'appareil. Une remarquable série d'expressions différentes apparaissent successivement sur le visage de Ray, comme s'il venait de sortir de cette fameuse école d'art dramatique appelée « La Méthode » et essayait de décrocher un Oscar à sa première performance d'acteur professionnel.

— Vous ne pouvez pas me faire ça ! articule-t-il péniblement. Espèce de sale flic, de dégueulasse !

— Je vois ainsi combien vous êtes proche de Rickie, dis-je. Vous parlez de façon identique.

— Vous vous en tirerez pas comme ça, Wheeler ! beugle-t-il soudain. J'ai déjà dit que je vous aurai, même si c'était la dernière chose que je faisais, et...

— Oh ! la ferme ! je coupe. Je commence à en avoir marre de vous écouter, Willis. La dernière fois que je suis venu ici, vous m'avez fourré un flingue sous le nez, et je suis pas prêt de l'oublier. La prochaine fois que vous haussez la voix, même d'un demi-ton, je vous tartine contre les murs !

Bouche bée il me contemple un instant d'un œil fixe, puis il contourne son bureau et se rue aveuglément sur la porte, en trébuchant. Il a peut-être laissé ses abattis au vestiaire et va les chercher.

— Johnson, annonce une voix précise au téléphone.

— Je te croyais mort, dis-je sur le ton de la conversation courante. Mais je parie que tu étais en train de donner à une bleue de la brigade féminine sa dernière leçon de combat au corps à corps, hein ?

— Al Wheeler, dit-il, comme s'il énonçait un fait évident. Qu'est-ce qui t'arrive ? T'as égaré une blonde quelque part ?

— Si tu la trouves, tu peux te la garder, Bill, lui dis-je généreusement. J'ai découvert une jolie petite combine, tout à fait dans tes cordes.

— Vas-y ; j'écoute.

— Une condition, cependant.

— Tu ne m'as encore jamais proposé une affaire gratis, réplique-t-il avec résignation.

— Le proprio est un nommé Ray Willis. Boucle-le, bien entendu, mais arrange-toi pour qu'il soit libéré sous caution. Je le veux libre de commettre des crimes encore plus graves.

— Comme tu voudras, acquiesce Johnson. Maintenant donne-moi quelques détails, hein ?

Je lui transmets le nom et l'adresse du club et lui explique quel genre de maison c'est en réalité.

— Un club privé, hein ? fait-il. Depuis combien de temps en as-tu une clé, Al ?

— Assez longtemps, je réponds d'un ton avantageux. Un des membres s'appelle Denby, le vieux Denby, comme ils disent, ici. Il a récolté un coquard d'une des filles, il y a deux nuits, et si tu le trouves, il ferait un excellent témoin.

— Je le trouverai, affirme Johnson. D'ici une heure, ce club sera vraiment un double zéro.

— Je m'inscris pour la prochaine mise de fonds, dis-je. A un de ces quatre, Bill.

— Salut. Et merci, Al.

En sortant, je m'arrête pour récupérer mon chapeau auprès de Jerrie Cushman.

— Vous partez déjà, lieutenant ? demande-t-elle avec une moue charmante.

— C'est une nouvelle tendance, dis-je. Vous avez un manteau ? Mettez-le et rentrez chez vous.

— Je vais me faire mettre à la porte si je pars si tôt ! proteste-t-elle.

— De toute façon, mon chou, vous serez mise à la porte, dis-je avec lassitude. C'est comme cette nouvelle tendance dont je vous parlais... Tout le monde se fait foutre dehors, mais vous risquez de l'apprendre au commissariat, et vous serez obligée de rentrer chez vous à vos frais après avoir versé une caution.

— Je vous comprends à demi-mot, lieutenant ! s'exclame vivement Jerrie. Je mets mon manteau et je me taille comme si j'avais jamais été ici !

— Ça me désole, vraiment, dis-je. Toutes ces ravissantes paillettes désormais inutiles ! Mais c'est ça, la vie d'artiste, hein, petite ?

— Pour le moment, c'est pas de boulot du tout, si je comprends bien. Merci pour le tuyau, lieutenant. Si jamais je suis en chômage, je vous passerai un coup de fil.

— Chômage ou pas, dis-je, appelez-moi. J'ai un « hi fi » chez moi, avec cinq haut-parleurs. Je peux concocter au moins cinq cocktails différents sans regarder dans un livre de recettes. Je suis un individu fort original et très intéressant. Je peux vous révéler un aspect de l'existence que vous n'avez jamais connu.

— Qu'est-ce que vous avez d'autre, chez vous ? demande Jerrie, sérieuse comme un pape. Un trapèze ?

En quittant le Double Zéro, je rentre directement chez moi, où j'arrive vers dix heures et demie. L'ennui, quand on est marié, c'est que la plupart du temps on a envie d'être seul, alors que quelqu'un vous attend à la maison... Et l'ennui, quand on est célibataire, c'est que bien souvent on voudrait une compagnie, alors qu'on est sûr de rester seul. J'entre dans mon appartement et constate que j'ai droit à la meilleure part des deux solutions. Ilona Brent m'attend, assise dans

un fauteuil.

Elle porte de nouveau un de ces tailleurs stricts et un corsage en soie blanche dessous. Une expression réservée, je dirais même froide, se lit sur son visage.

— Comment êtes-vous entrée ? je lui demande.

— J'ai dit au concierge que si je n'arrivais pas à vous arracher ce soir les arriérés de ma pension alimentaire, j'allais être mise à la porte de mon appartement, répond-elle calmement. Il m'a donc fait entrer pour que je vous attende.

— Ça va l'inciter, je parie, à me faire crédit pour mon loyer, dis-je avec amertume.

— Il a été très gentil, poursuit Ilona avec un charmant sourire. Il m'a dit que ça ne l'étonnait pas de la part d'un sale flic, d'un pied-plat, et que, la prochaine fois que votre « hi fi » le réveillerait au milieu de la nuit, il vous couperait le courant jusqu'au lendemain matin.

— Il n'y a plus de gratitude, de nos jours, dis-je, morose. On ne peut plus compter sur la loyauté d'autrui. Songez qu'à Noël encore, je lui ai donné vingt-cinq *cents* et voilà comment il me remercie !

— A la façon dont il parlait de vous, dit-elle avec un sourire froid, vous avez dû lui donner moitié moins.

— Enfin... (Je me rassénère rapidement.) En tout cas, c'est merveilleux ! Vous êtes juste la fille que j'avais envie de voir. Je vais aller préparer des verres et nous pourrons bavarder, par exemple.

— Je n'ai pas envie de boire, réplique-t-elle sèchement. Juste la fille que vous aviez envie de voir, hein ? Vous avez passé environ sept heures à l'hôtel, aujourd'hui, mais vous n'êtes même pas venu frapper à ma porte. La plupart du temps, et en plus, un simple mur nous séparait !

— Mon cœur, dis-je avec désespoir. Vous savez ce que c'est. Je suis flic. Je travaille vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et je vais là où je dois aller sans pouvoir choisir.

— Ce serait Lyn, en somme, qui aurait décidé que vous deviez coucher avec elle ? dit-elle avec fureur.

— Avec une ouïe aussi fine, vous devez entendre les termites grignoter les murs de l'immeuble ! dis-je avec admiration.

— Insinuez-vous que j'écoutais au mur ? demande-t-elle, suffoquée d'indignation.

— Je suis simplement entré boire un verre, dis-je d'un ton piteux. Ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est que nous sommes là à nous disputer comme si nous étions mariés depuis des années, alors que

vous êtes simplement venue me soutirer votre pension alimentaire – et que nous ne sommes même pas mariés encore !

Pendant un long moment, elle lutte pour conserver son sérieux, puis s'abandonne à un fou rire irrésistible. Je me précipite dans la cuisine préparer deux verres, et, quand je reviens, elle est encore secouée par un gloussement convulsif. Elle prend le verre que je lui tends en me remerciant d'un signe de tête.

— Lyn m'a tout raconté, une sorte de confession triomphale, dit-elle quand elle a enfin recouvré l'usage de la parole. J'ai dû l'écouter en souriant, alors que j'aurais voulu lui arracher les yeux... Et tout ça, c'est votre faute !

— Ma faute ?

— Vous auriez pu faire preuve d'un peu de volonté et dire « non » ! Quand elle aurait compris que vous parliez sérieusement, elle n'aurait pas insisté.

— Je parie que vous dites ça à toutes les filles, je déclare tristement. Mais le chant d'amour a été supprimé du répertoire de Lyn, ce soir. Elle m'a mis les points sur les *i* pour être bien sûre que je comprenne. Cette bonne femme n'est vraiment pas ordinaire ; ça ne la démange pas tous les sept ans, comme tout un chacun, mais tous les deux. Et quand ça lui prend, il n'y a rien à faire, elle se précipite sur un homme, n'importe lequel, celui qui lui tombe sous la main. Cette année, c'était Wheeler !

— Le plus drôle, c'est que je suis prête à la croire, dit Ilona en sirotant pensivement son verre. Enfin, ça me console un peu ; pas beaucoup, mais un peu quand même.

— J'en suis très heureux, mon cœur. Mon fidèle sergent est-il venu vous voir avant que vous ne quittiez l'hôtel ?

— Ah ! je savais bien que j'avais une autre raison d'être en rogne ! glapit Ilona. Cet homme est dérangé – c'est un schizophrène ! Je portais un déshabillé quand j'ai ouvert la porte, ce qui était, je suppose, ma première erreur. Il est resté planté là, à regarder. Je crois qu'il y serait encore si je ne lui avais pas soulevé le menton pour l'obliger à regarder ma figure ! Ensuite, quand je me suis assise pour répondre à ses questions, il a soudain plongé de sa chaise et s'est précipité à quatre pattes sur le tapis pour me saisir le pied !

— Il a reçu un coup de pied d'une danseuse de French-Cancan, très jeune, dis-je. Vous comprenez ?

— Mais ce n'était pas mon pied qu'il voulait ! proteste-t-elle avec indignation. C'était mon soulier. Il me l'a arraché puis il s'est mis à tourner en rond dans la pièce en demandant où était le champagne !

— Au bureau du shérif, nous l'appelons le flic excentrique, dis-je. Quand il tient un suspect, il le désarçonne à l'improviste.

Le visage d'Ilna s'assombrit soudain.

— Alors, ce pauvre Hillary ? dit-elle doucement.

— Quand il a vu qu'il ne lui restait plus une chance, il a passé par la fenêtre, dis-je. Au suivant, je vous prie ?

— Vous n'y croyez pas ! dit-elle d'une voix tendue.

— Mais le shérif y croit, dis-je. Il a consenti, en se faisant beaucoup tirer l'oreille, à m'accorder vingt-quatre heures pour lui prouver qu'il se trompe.

— Hillary ne représentait pas exactement pour moi le pin-up boy idéal...

— Pas depuis vos dix-sept ans, en tout cas.

Elle fait une petite grimace.

— Oui, évidemment... mais ceci mis à part, il avait quantité de bons côtés...

— Combien de côtés ? Vous avez compté ?

Ilna me foudroie du regard.

— Si vous ne voulez absolument pas être sérieux, je ferais aussi bien de me taire et de ne pas perdre mon temps à parler avec vous.

— Vous comprenez, c'est une question d'opinion, mon cœur, dis-je d'une voix conciliante. Personnellement, je ne vois pas comment Hillary Summers pouvait avoir de bons côtés. C'était un être veule, affligé d'une faiblesse assez rare et peu reluisante – ce qui ne justifie d'ailleurs pas qu'on l'ait poussé du huitième étage afin de le faire passer pour le vrai assassin.

— Vous ne croyez pas non plus que ce soit lui ! dit-elle avec soulagement. Alors à quoi rime cette discussion ?

— Dites-moi une chose, mon as du barreau, dis-je sérieusement. Angela ne peut pas toucher à sa fortune avant d'avoir vingt et un ans. Pourrait-elle conclure un accord qui lui permettrait de donner une partie de son héritage à quelqu'un d'autre quand elle serait en âge de le toucher ?

— Naturellement, répond Ilna, sauf qu'elle ne pourrait pas s'y prendre de façon aussi directe. Ça arrive tout le temps ; des gens empruntent sur de l'argent qu'ils savent devoir toucher plus tard. Il lui suffirait de signer un contrat approprié avec le tiers concerné, déclarant qu'elle remboursera la somme dans un délai raisonnable après avoir atteint sa majorité – disons six mois, par exemple.

— Un contrat de cet ordre doit-il être enregistré ?

— S'il s'agit d'une somme importante, oui. Vous croyez qu'Angela a déjà emprunté sur son héritage ?

— Non. Je pense qu'on aurait pu, en la faisant chanter, l'obliger à en promettre par écrit une bonne partie. Ça, j'aimerais bien le savoir.

— Où aurait été signé le contrat ? En avez-vous une idée ?

— Ici même, à Pine City, il y a deux jours, je réponds.

— Je vais m'en occuper dès demain matin, si vous voulez ? propose-t-elle avec enthousiasme. Ça ne devrait pas être tellement difficile de retrouver le notaire qui a rédigé le contrat et authentifier les signatures.

— Ce serait merveilleux, lui dis-je. Maintenant, jouons à des petits jeux juridiques, voulez-vous ? Vous seriez un contrat inattaquable et je serais une clause d'annulation essayant de se faufiler dans le contrat... Les codicilles et les alinéas tiennent lieu de jokers... Hé ! où allez-vous donc ?

— Je rentre à l'hôtel, trésor ! dit-elle d'un ton péremptoire. La démangeaison que vous savez est peut-être terminée, mais le souvenir en est encore un peu trop proche. Bonsoir, Al !

Elle ouvre la porte d'entrée et disparaît dans la nuit.

— Je vous donne trois codicilles contre un alinéa, je lui crie avec désespoir, mais la porte s'est déjà refermée sur elle.

Je suppose que le gars qui a dit qu'on ne pouvait pas gagner à tous les coups avait raison – le salaud !

CHAPITRE XII

Polnik, assis à côté de moi dans l'Austin, me tâte du coude de temps à autre pour s'assurer que je suis bien réel. Il ne s'est pas encore remis de m'avoir vu à neuf heures du matin au bureau ; peut-être ne s'en remettra-t-il jamais. Je me demande machinalement si ça changera grand-chose.

— Où on va, lieutenant ? réussit-il enfin à articuler.

— Au motel, dis-je.

— Cette boîte dégueulasse ? dit-il avec stupeur, alors qu'on pourrait aller au *Starlight* et, si tôt le matin, voir peut-être toutes ces petites dames dans leurs nuisettes ?

— Leurs nuisettes ! je répète en grinçant des dents. Encore un de ces diminutifs que le monde ne pardonnera jamais aux modélistes de Madison Avenue !

— C'est vrai, lieutenant ? demande Polnik, déconcerté. Je croyais que les vrais salauds, c'étaient les Russes, avec tous leurs spoutniks et autres trucs en ike !

— Tu as peut-être raison, dis-je précipitamment.

Je me gare devant le pavillon numéro sept, celui du meurtre, et descends. Polnik s'extirpe du baquet, centimètre par centimètre, ahanant, et, après s'être enfin dégagé, me rejoint devant le pavillon.

— Vous avez l'intention de l'acheter ou quoi, lieutenant ?

— Je pleurais la mort d'un génie de la photographie du nom de Marvin, dis-je. Combien de fenêtres a ce pavillon, sergent ?

— Une seule – celle que vous regardez en ce moment, répond-il avec circonspection.

— Tout à fait exact ! Jetez un coup d'œil par cette fenêtre et dites-moi ce que vous voyez, Watson.

— Watson ? (Il se tire sur le lobe de l'oreille avec nervosité.) Je suis Polnik, lieutenant... Vous vous souvenez de moi ?

Je m'excuse aussitôt :

— Je pensais à ce sergent qui travaillait dans le temps à la Brigade des Stups. Regarde donc par cette fenêtre.

Polnik obtempère, le front plissé par l'anxiété. C'est un gars intimement persuadé qu'un boulot doit être fait correctement, à supposer qu'il soit capable de le faire.

— Alors, qu'est-ce que tu vois ? je demande.

— L'intérieur du pavillon lieutenant.

— Parfait ! Quoi d'autre ?

— Le lit, la commode, c'est à peu près tout ce qu'il y a dans cette minable fosse d'amour.

— Où est le lit ? je l'encourage.

— Contre le mur du fond, face à moi en somme.

— Suppose que je sois dans le pavillon en ce moment, étendu sur le lit ; qu'est-ce que je serais en train de faire ?

— De me regarder ! répond-il, triomphant.

J'allume une cigarette et laisse la fumée lutter contre cet étrange air matinal, totalement inconnu de mes poumons.

— Voilà pourquoi nous pleurons feu Albie Marvin, dis-je. C'était un photographe de génie – il a pris huit photos d'eux dans les positions les plus intimes sans se faire remarquer – quand il aurait suffi que l'un d'eux soulève légèrement la tête pour le voir, lui et son appareil photo, en train de les épier par la fenêtre.

— Vous êtes sûr que c'est par cette fenêtre ? demande Polnik.

— C'est la seule du pavillon !

— Ouais. (Il réfléchit un instant à la question.) Il a peut-être attendu la nuit pour qu'ils ne puissent pas le voir.

— Et s'est servi d'un flash ?

J'entends des pas lourds derrière moi et me retourne pour accueillir M. Jones.

— Le coin doit vous plaire, lieutenant, déclare-t-il avec aigreur. Vous y revenez sans arrêt !

Il crache dédaigneusement, ajoutant une nouvelle tache sur le ciment décoloré, à quinze centimètres de mon soulier droit.

— Erreur de calcul, grogne-t-il avec insolence. Désolé !

— Tu sais ce qui me plaît quand je tabasse un vieillard, sergent ? je demande d'un ton négligent. C'est qu'il n'a aucune chance de me rendre mes coups.

— Ils se cassent facilement, avec leurs os fragiles, commente Polnik. Mais c'est parce qu'ils sont vieux, hein ?

— Si vous avez quelque chose à faire ici, dites-le, lieutenant, aboie

Jones. Sinon, sortez de chez moi !

— Numéro sept, dis-je en montrant le pavillon devant lequel nous sommes. Celui qu’habitait le jeune couple – exact ?

— Vous le savez très bien !

— Numéro neuf, dis-je, désignant l’autre. C’était celui de Marvin ; exact ?

— C’est un petit jeu de société ? demande-t-il d’un ton rogue.

— Et entre les deux, le numéro huit, dis-je. Ouvrez-le-nous, monsieur Jones, voulez-vous ?

— Pourquoi ?

— Parce que je vous le demande bien poliment.

— Vous avez pas le droit... où est votre mandat de perquisition ? bredouille Jones.

— Bien, dis-je avec un léger soupir. Sergent, il existe une ordonnance du comité d’hygiène qui interdit de cracher dans un rayon de dix mètres autour de toute habitation locative. Passe les menottes à M. Jones et installe-le dans la voiture. Nous le ramènerons avec nous tout à l’heure pour l’écrouer. En attendant, trouve-moi la clé.

— D’accord, lieutenant ! acquiesce Polnik, épanoui.

— Bon, ça va ! grommelle Jones. Je vais la chercher, la clé.

J’attends, tandis que Jones gagne son bureau d’une démarche saccadée, suivi de Polnik, qui lui respire littéralement dans le cou. Ils reviennent au bout de deux minutes et Jones me tend la clé.

— Je préfère que vous ouvriez vous-même le pavillon, dis-je.

Il émet un grognement, tourne la clé dans la serrure et pousse le battant.

— Après vous, dis-je poliment.

A l’intérieur se trouve un lit avec un matelas nu, une commode semblable à celle des autres pavillons, et c’est à peu près tout.

Je pousse Jones dans la salle de bains et je le suis. On se croirait dans la chambre d’un beatnik, à en juger par la pagaille indescriptible qui règne partout. Des bacs à développer, des plateaux pleins d’hyposulfite, des récipients où s’est déposée une croûte brunâtre d’acide évaporé. Un établi en bois le long d’un mur supporte un agrandisseur. A côté se trouve un fort bel appareil photo 35 mm, objectif $f : 1,8$.

— Votre dada, monsieur Jones ? je demande avec courtoisie.

— Y a une loi qui l’interdit ? (Il crache dans le lavabo rongé

d'acide.) Je vous ai dit, que j'avais un appareil photo !

— En effet, j'acquiesce.

Revenu dans l'autre pièce, j'examine avec soin le mur de séparation des deux pavillons. On ne le remarque que lorsqu'on a le nez dessus : un morceau de bois carré qui pivote facilement sur une charnière huilée, révélant un trou circulaire, de la taille exacte, je suppose, de l'objectif. La personne qui prend la photo connaît la distance exacte entre la lentille et le centre du lit, la mise au point est donc simplifiée. Le carré de bois peut pivoter de façon imperceptible, permettant au photographe d'épier les occupants du pavillon voisin et d'attendre l'instant où ils sont trop absorbés pour remarquer le petit trou dans le mur. L'objectif de l'appareil photo remplace alors l'œil humain pour immortaliser définitivement une aventure peut-être passagère.

— Que préférez-vous, monsieur Jones ? je demande. Epier ou prendre la photo ?

Je me tourne vers Polnik.

— Appelle le shérif et dis-lui de venir immédiatement. Je veux qu'il voie ça.

Le propriétaire du motel s'adosse contre le mur ; il semble soudain vieilli de dix ans. Je n'aurais jamais cru qu'il pût réussir ce tour de force en demeurant vivant.

Lavers fait irruption dans le pavillon une demi-heure plus tard. Je lui montre le trou dans le mur et le reste.

— Qu'est-ce qui vous a mis la puce à l'oreille ? demande-t-il, soupçonneux.

— Comme je le disais, shérif, il était manifestement impossible à Marvin d'avoir pris ces photos par la fenêtre, et il semblait peu vraisemblable qu'Angela et Rickie aient accepté de poser pour lui. La seule possibilité était donc ce genre de combine, ce qui impliquait la complicité de Jones.

« Il y avait deux autres indices ; Jones m'a remis les clichés, mais nous n'avons jamais trouvé d'appareil photo appartenant à Marvin. Quand j'ai examiné son portefeuille, il y avait cent dollars dedans, mais Mrs. Summers lui en avait câblé deux mille le matin précédent son assassinat. L'assassin pouvait les avoir fauchés dans le portefeuille, mais alors pourquoi laisser les cent dollars ? Il semblait plutôt qu'il ait eu besoin de cet argent pour acheter quelqu'un. Et qui d'autre pouvait-il acheter ici, sinon le propriétaire ? »

Lavers fronce le nez, l'air écoeuré.

— Cette affaire me débecte prodigieusement. On croit avoir affaire à des gens normaux, sauf que l'un d'eux est un assassin. Mais quand on y regarde d'un peu plus près, on ne trouve que de la boue ! Un pianiste qui, en fait, tient un bordel – un millionnaire qui achète les faveurs de lycéennes – une femme dont la seule ambition est de prouver que sa fille a été violée au sens légal du terme. Et maintenant un vieillard qui consacre les derniers jours de son existence à épier, à leur insu, des couples qui espéraient que, s'il ne leur donnait pas grand-chose d'autre en échange de leur argent, il leur assurait du moins un certain isolement.

— C'était peut-être pas très élégant, bafouille Jones, mais enfin, c'est pas un crime !

— Retournons à votre bureau, monsieur Jones, dis-je. Nous n'en avons même pas commencé avec vous !

Arrivé au bureau, il se laisse tomber lourdement dans un fauteuil et regarde fixement le dessus de son pupitre.

— Les photos qui se trouvaient dans l'enveloppe que vous m'avez remise, à mon dernier passage ici, dis-je. Qui les a prises ?

— Marvin, bien sûr ! répond-il en me fusillant du regard. N'importe quel idiot pourrait le dire. C'était son écriture, sur l'enveloppe !

— Comment les a-t-il prises ?

— Je ne sais pas.

— La seule façon, c'était d'utiliser votre ingénieuse combine, dis-je. Il n'aurait jamais pu entrer dans ce pavillon, et encore moins connaître votre installation, si vous ne l'aviez pas aidé. Combien vous a-t-il payé, Jones ?

— Je ne sais pas de quoi vous voulez parler !

Le shérif pose les deux mains sur le bureau et tend le cou jusqu'à ce que sa figure soit à quelques centimètres de celle du vieux.

— Ecoutez-moi bien, Jones, gronde-t-il d'une voix profonde, collaborez un peu, et je rendrai votre situation plus facile – peut-être. Mais si vous vous obstinez à la boucler, je vous promets dès à présent que vous finirez à San Quentin.

Le vieux tressaille brusquement et plonge un regard aveugle dans les yeux sévères de Lavers.

— Bon, dit-il d'une voix rauque. Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— Rickie Willis et Angela Summers sont arrivés, dis-je. Puis Marvin s'est amené en voiture environ une heure après. Enchaînez à partir de là.

— Il s'est simplement inscrit, marmonne Jones. C'est tôt le lendemain matin qu'il a repéré les jeunes. Alors il est revenu ici. Il m'a dit qu'il était détective privé et qu'il avait besoin de mon aide – il a posé cinquante dollars, là, devant moi. Alors je lui ai dit que je l'aiderais, bien sûr, si je pouvais. Il m'a donc raconté que la fille était pourrie de fric et que le gosse était un voyou avec lequel elle s'était enfuie. Maintenant qu'il les avait repérés, il voulait des preuves matérielles qu'ils vivaient ensemble ; le seul procédé qu'il ait trouvé, était de se procurer un appareil de photo et de leur tomber sur le poil au milieu de la nuit.

— Vous lui avez donc demandé combien il paierait pour prendre toute une série de photos ?

— Vous êtes drôlement futé ! déclare Jones avec dépit. Oui – et Marvin m'a proposé mille dollars. (Il émet un rire méprisant.) Quelle poire, de dévoiler ses batteries comme ça ! Je lui ai d'abord montré ma petite installation et ça l'a emballé. Je lui ai dit que je voulais deux mille dollars, sans ça je marchais pas. Il m'a engueulé un moment, puis il s'est calmé et a dit que c'était d'accord, mais qu'il lui fallait d'abord téléphoner à sa cliente à New York pour qu'elle lui envoie le fric.

— Comment s'appelait-elle ?

— Summers, Mrs. Geoffrey Summers.

— Continuez, dis-je.

— On a pris les photos le lendemain matin très tôt, vers six heures, six heures et demie. (Il a un petit gloussement égrillard.) les premiers rayons du soleil, ça excite toujours les jeunes daims !

— Epargnez-nous les détails, dis-je.

— Marvin a bien reçu l'argent. Il m'a donné mille dollars avant qu'on s'y mette et devait me payer le reste si les photos étaient réussies. J'ai développé les négatifs dès qu'on a eu fini et il était fou de joie quand il les a vus. Il m'a payé aussi sec et m'a demandé de tirer deux épreuves de chacun.

« Une heure plus tard, environ, je l'ai vu qui discutait dur avec le gosse, et, tout de suite après, le gosse est parti dans son auto et n'a pas dû revenir avant minuit, peut-être plus tard. Je ne sais pas exactement.

— Ensuite ?

— Dans la soirée, les deux jeux de photos étaient prêts. Je les avais mis dans une enveloppe. Il est venu ici les chercher. Il avait tout du chat qui a avalé le canari ; il m'a dit que j'avais fait du beau boulot et qu'il avait un petit service à me demander. Conservant un jeu de

photos pour lui, il a mis les autres avec les négatifs dans une enveloppe sur laquelle il a inscrit son adresse de New York. Au cas où il ne serait pas là le lendemain matin, il voulait que j'envoie le paquet à New York – mais cet abruti n'a pas dit que par avion ça coûtait tellement plus cher !

— Il n'a rien dit d'autre ? aboie Lavers.

— Si, bien sûr, réplique Jones. Il était tellement content de lui. Il devait se trouver si malin qu'il lui fallait en parler à quelqu'un, et il n'y avait que moi dans les parages. Il m'a raconté qu'il allait ramasser une fortune avec ces photos, et de trois côtés différents, au moins.

— Comment pensait-il s'y prendre ?

— Pour commencer, la mère de la petite l'avait engagé pour les retrouver, mais elle l'avait engagé par l'intermédiaire de son beau-frère qui en pinçait lui-même pour la même. (Jones se paye le luxe d'émettre un ricanement, mais, devant l'expression de Lavers, la boucle rapidement.) L'oncle de la petite lui dit de faire pression sur elle pour qu'elle plaque le jeune voyou, revienne à New York, et se montre de nouveau gentille avec lui. « Alors, m'a dit Marvin, j'ai montré les photos au jeune voyou, ce matin, je l'ai menacé de les remettre au shérif et de lui raconter, en même temps, qu'il avait déjà été condamné. Il le bouclerait pour viol, et le F.B.I. pourrait même le coincer pour avoir enfreint le *Mann Act*. »

« Je le vois encore, enchaîne Jones, songeur. Assis en face de moi, juste où vous êtes, shérif, en train de rigoler comme un bossu. Il était sûr d'avoir foutu une sacrée pétoche au gosse ; il lui avait conseillé de filer immédiatement et de ne jamais revoir la fille, s'il ne voulait pas finir ses jours en taule.

« Comme ça, on se débarrasse du voyou, disait Marvin. La mère est tellement contente qu'elle crache un gros paquet. Et dans quatre ans d'ici, quand la fille sera sur le point d'épouser un gars de la haute, ce sera le bon moment pour vendre un jeu de photos à la mère pour un bon prix. »

— Quelle grande gueule, ce Marvin ! je déclare. Ce qui m'étonne, c'est qu'il ait vécu si longtemps.

— Ça n'était que sa mise en train, si j'ose dire, déclare le vieux avec une sorte de fierté. J'ai jamais vu un gars qui puisse mijoter tant de combines à la fois. C'était instructif, je vous jure.

— Vous avez bien regardé la base de son crâne ? demande durement Lavers. Ça aussi, c'était instructif !

Jones hausse les épaules avec indifférence.

— Sur sa liste venait ensuite la fille – il la trouvait gironde. Il s'est

dit que, le même Willis parti pour de bon, il allait le remplacer auprès d'elle cette nuit-là. Il lui montrerait les photos, lui dirait que son petit ami était parti à jamais, et que l'oncle la réclamait à New York pour, de nouveau, pouvoir venir régulièrement la voir. Elle aurait pas le choix – de toute façon, elle rejoignait sa famille le lendemain matin – mais pour la dernière nuit au motel, elle ferait mieux d'être vraiment gentille avec Marvin, sinon il allait donner les photos aux flics et les prévenir en même temps que Willis était un repris de justice.

— On connaît différentes catégories de meurtres, shérif, dis-je. Mais que diriez-vous d'une médaille de bronze ou je ne sais quoi pour les gens qui assassinent des gars comme Marvin ?

— Racontez-nous la suite, qu'on en finisse, Jones, gronde Lavers. J'ai l'estomac qui se soulève.

« On s'occupe ensuite de ce bon vieux tonton », voilà ce qu'il a dit, poursuit Jones de sa voix lente et grinçante. « Ecoutez ça ! » Et il a décroché le téléphone pour appeler un hôtel de Pine City et demandé Hillary Summers. Il a dit à Summers qu'il avait les photos, il les a décrites en détails, puis il a ajouté qu'en même temps que les photos, il y avait un problème.

« La mère de la fille veut les photos comme pièces à conviction contre le petit Willis, pour le faire inculper de viol. Mais si le même est condamné, la fille serait envoyée dans une maison de correction pour au moins douze mois, et l'oncle n'appréciera peut-être pas beaucoup ça, pas vrai ?

— A votre façon de raconter, espèce de vieux bouc, on sera encore ici la semaine prochaine ! explose Lavers. Marvin a annoncé à Summers qu'il vendrait les photos au plus offrant ?

— Si vous le savez déjà, déclare Jones, morose, pourquoi vous me le demandez ?

— Combien Summers a-t-il offert ? j'interviens vivement.

— Cent mille ! répond-il d'un ton plein de respect. C'est ce que Marvin m'a dit.

— Comment devait être payée cette somme ?

— Un chèque bancaire certifié. Il a dit à Summers qu'ils pourraient régler tous les détails dans le courant de la nuit.

— Qu'est-ce que vous dites ? demande Lavers, presque poliment.

— Il a dit à Summers de se trouver devant le bureau du motel à onze heures, grogne Jones. Vous pouvez pas écouter non ?

Ils se sont retrouvés à onze heures ? je demande.

— J'en sais rien, répond Jones d'un air déjeté. Je suis allé me

chercher une bouteille de bonne gnôle, je me suis installé vers neuf heures et demie dans un des pavillons inoccupés, et je me rappelle plus rien avant le lever du soleil le lendemain matin.

— Alors comment savez-vous que Rickie Willis n'est rentré qu'à minuit ? je demande avec irritation.

— Un des clients s'est plaint le matin qu'il avait emballé son moteur au milieu de la nuit, réplique Jones, triomphant.

— Bon, on en a assez entendu comme ça, dit Lavers. Emmène-le à la voiture, Polnik. Et ne le laisse pas toucher à la banquette plus qu'il n'est nécessaire !

— D'accord, shérif, répond Polnik.

Il hisse le vieux sur ses pieds et le guide hors de la pièce.

— Alors, Wheeler ? fait le shérif d'un ton légèrement condescendant. Voilà qui règle tout, je suppose ?

— Parce que ce vieux voyeur nous a dit que Marvin avait pris rendez-vous avec Summers ? je ricane. Quelle preuve avez-vous que Hillary soit même venu ?

CHAPITRE XIII

Ilona Brent m'adresse un sourire de bienvenue lorsque je pénètre dans son appartement.

Mon baromètre indique « Platonique ».

— C'est l'heure du déjeuner, dis-je. J'ai pensé que vous m'inviteriez peut-être.

Elle porte un sweater en orlon blanc, un étroit pantalon de toile grise et cette tenue lui donne ce je-ne-sais-quoi, à la fois sportif et sexy, dont on parle tant dans les romans anglais, où l'héroïne se prénomme toujours Pamela.

— C'est une excellente idée, Al, dit-elle. Pourquoi ne pas déjeuner ici ? Je vais faire monter deux repas. De quoi avez-vous envie, en ce moment ?

— Nous parlons de nourriture, évidemment ?

— Mais absolument !

— Un steak épais et bleu, dis-je, avec une salade verte.

— C'est tout ?

— Pour moi, c'est exceptionnel, je lui affirme.

Elle passe la commande, puis prépare des verres, arborant toujours ce petit air « Miss Efficacité 60 », si irritant pour un homme aussi peu organisé que moi. Puis elle accouche de sa grande nouvelle, qui justifie en un sens ses prétentions à l'efficacité.

— Je l'ai retrouvé, Al, annonce-t-elle avec une indifférence savamment calculée.

— Il y a longtemps qu'il était perdu ? je demande d'un air absent.

— Ne soyez pas idiot ! Le notaire, je l'ai trouvé !

— Oh ! lui !

Me voilà subitement beaucoup plus intéressé.

— Vous aviez raison, Al, enchaîne-t-elle rapidement. Soixante-quinze mille dollars à Ray Willis, pour services rendus, payables dans les six mois qui suivaient la majorité d'Angela.

— Vous avez travaillé drôlement vite, Ilona ! dis-je en guise de

compliment.

— Je suis une assez bonne avocate, réplique-t-elle d'un ton satisfait.

— Ou vous le deviendrez, quand vous ne serez plus sous la coupe de la famille Summers.

Elle rougit violemment.

— C'est immonde, de dire ça !

— Pourquoi ? Parce que c'est vrai ?

Le déjeuner arrive, lui évitant la peine de trouver une cinglante réplique. Nous mangeons, et quand nous avons fini, je lui fais un rapide exposé sur l'équipement spécial pour se rincer l'œil et prendre des instantanés installé au motel, puis lui raconte la version du vieux Jones concernant les projets de chantage échafaudés par Marvin.

— C'est fantastique ! s'exclame Ilona, suffoquée. On ne croirait jamais qu'un homme puisse être aussi... malfaisant !

— Il faut dire qu'il ne manquait pas de matière première, fais-je remarquer. Vous voulez toujours vous rendre utile ?

— Mais absolument, répond-elle d'un ton décidé.

Je savais bien, et je vous l'ai dit hier soir, que Hillary n'avait pas tué Marvin.

— Vous finirez peut-être par le regretter, je la préviens.

— J'en cours le risque, dit-elle avec défi.

— Bien, dis-je avec un sourire sans joie. Alors passons aux choses sérieuses.

Elle pose un coude sur la table, le menton au creux de la main, et me regarde fixement avec intérêt. Un peu gêné, je me demande si elle n'est pas trop jeune de vingt ans pour le coup que je prépare.

— Allez-y ! déclare soudain Ilona. Exposez votre plan de campagne, général !

— Commençons par Hillary. S'il ne s'est pas suicidé, il a dû être assassiné parce qu'il savait qui a tué Marvin, et le tueur avait peur que Hillary, si on le pressait un peu trop, ne se mette à table.

— Je vous suis parfaitement, dit Ilona gravement.

— Pour le moment, le tueur se sent tout à fait en sécurité ; le bureau du shérif croit que Hillary s'est suicidé et le considère comme feu l'assassin. Il est donc trop tard maintenant pour poser des questions, chercher des indices et tout ce qui s'ensuit. La seule façon de coincer le tueur, maintenant, c'est de lui mettre une bombe sous les fesses et d'espérer qu'il réagira avant d'avoir eu le temps de réfléchir.

— Thèse extrêmement brillante, général ! dit-elle en me gratifiant d'un salut protocolaire.

— Continuez à écouter, dis-je sèchement, vous allez peut-être déchanter. En même temps que nous posons la bombe, nous devons laisser croire qu'elle peut être désamorcée sans trop de mal et sans risque. Vous pigez ?

Je suis soudain ébloui par l'éclat chaleureux de son regard.

— Vraiment, je vous admire, Al, déclare-t-elle d'une voix contenue. Il faut une sacrée dose de courage et de sang-froid pour se transformer volontairement en pigeon d'argile.

— Pas moi, mon cœur, dis-je en secouant la tête avec tristesse. Vous !

— *Moi ?*

— Je suis navré, mais la distribution est parfaite ; personne d'autre ne peut jouer ce rôle.

— Mon héros ! s'exclame-t-elle avec amertume. J'étais assise là à ruminer de nobles pensées à votre égard, pendant que vous étiez tranquillement en train de me transformer en... (Elle se redresse brusquement avec un sursaut.) Dites donc ! Les pigeons d'argile, on tire dessus !

— Vous pouvez refuser poliment, dis-je avec calme. Personne n'aura mauvaise opinion de vous – comme on disait aux paras avant de les expédier de l'avion à coups de pied dans les fesses.

— Je pourrais peut-être y réfléchir ? dit-elle avec circonspection. Dites-moi exactement ce qu'a concocté votre cervelle lâche et tortueuse.

— En gros, voilà votre histoire, lui dis-je. Hier matin, Hillary est venu vous trouver, puisque vous étiez l'avocat de la famille, et vous a remis une enveloppe cachetée en vous demandant de n'en rien faire, à moins qu'il ne meure brusquement au cours des sept jours à venir. Auquel cas, vous deviez ouvrir l'enveloppe vingt-quatre heures après sa mort.

— Pas gaie, votre histoire ! dit-elle avec un frisson.

— Vous avez ouvert l'enveloppe cachetée ce matin. A l'intérieur se trouvait une autre enveloppe cachetée, ainsi qu'une lettre d'instructions. Vous deviez d'abord téléphoner aux quatre personnes mentionnées sur la liste et leur dire que, conformément à ses désirs, la deuxième enveloppe serait ouverte à l'heure exacte de sa mort et que le contenu leur en serait lu au motel du « Repos du voyageur ».

— Maintenant, je sais que vous êtes fou ! s'écrie-t-elle.

— Qui va s’amuser à tirer sur un pigeon d’argile s’il est posé sur le bureau du shérif ? Il faut que ce soit à un endroit où le tueur estime avoir au moins sa petite chance !

— J’ai tout compris, Al, dit-elle avec animation. Je suis censée ouvrir l’enveloppe à huit heures dix ce soir, mais deux heures avant, vous allez poster tout un camion de flics tout autour de...

— Vous déraillez de nouveau, dis-je avec tristesse. Absolument hors de question ! Le tueur flairerait le piège à un kilomètre. Il n’y aura donc que vous et les quatre autres – plus moi. Personne ne saura que je suis là, j’espère, hormis vous.

— A vous entendre, dit-elle d’un ton morne, c’est aussi grisant comme perspective que d’attraper la typhoïde.

— L’un d’entre eux, au moins, vous demandera pourquoi vous n’avez pas aussitôt remis l’enveloppe cachetée à la police. Vous répondrez qu’Hillary avait exigé le plus grand secret et qu’étant son avocate, vous entendez que ses instructions soient respectées.

Ilona, accablée, opine du bonnet.

— Quand commençons-nous ?

— Tout de suite. Appelez-les avant qu’ils n’aient fait d’autres projets pour la soirée.

— Qui ça, ils ?

— Lyn et Angela Summers, Ray et Rickie Willis.

— Et l’un d’entre eux est un assassin ? demande-t-elle avec nervosité.

— Je n’ai pas d’autres suspects, à part vous et moi, dis-je, toujours logique.

— Où vais-je trouver Ray Willis ?

— Je ne sais pas trop, son club est fermé maintenant. Demandez à Rickie, il saura.

— Qu’est-ce qu’on fera ensuite, jusqu’à huit heures ?

— Téléphonnez d’abord, je suggère. On s’inquiétera de ça après. Et n’oubliez pas, vous devez vous montrer convaincante ! Si l’un d’eux croit que c’est un gag, nous loupons le coche.

— Je serai convaincante ! dit-elle avec assurance.

— Vous êtes merveilleuse ! dis-je pour l’encourager. Ils voudront sans doute tous les quatre voir les enveloppes et la liste d’instructions ; coupez court avec fermeté, pour ne pas les laisser vous harceler.

— Je dirai qu’il m’est absolument impossible de donner à l’un d’eux un avantage injuste sur les trois autres ? suggère Ilona.

— Parfait. Allez-y.

Elle appelle en premier Mrs. Geoffrey Summers et lui raccroche au nez dix minutes plus tard alors que Lyn continue à poser des questions. Vient ensuite Angela, puis Rickie, précisant qu'il peut joindre son frère au « Central », situé dans le centre de Pine City. C'est un hôtel miteux dans le genre de l'impérial, si je me rappelle bien.

Ilona est devenue une véritable experte quand elle a Ray Willis au bout du fil. Elle lui expose les faits clairement, sans rien oublier, puis raccroche avant même qu'il ait pu formuler sa première question.

— Formidable ! lui dis-je. Vous vous êtes débrouillée comme un chef !

— Je suis contente que ce soit fini, en tout cas, dit-elle en s'écroulant sur le divan. Je suis sûre qu'ils m'ont tous crue sur parole. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— Si je nous versais à boire ? je suggère.

— Bonne idée. Et ensuite ?

— Eh bien, on va rester là et continuer à boire. Si nous avons raison – et que l'une de ces quatre personnes soit vraiment l'assassin – il ou elle pense que vous avez une lettre le dénonçant. Alors concluez vous-même.

— Je n'y tiens pas tellement, dit-elle, méfiante, expliquez-moi, plutôt.

Je prépare deux verres et reviens vers le divan.

— Il sait qu'un peu après huit heures, vous serez au motel, prête à ouvrir l'enveloppe. Il a donc maintenant jusqu'à huit heures pour s'assurer qu'elle ne sera pas ouverte.

Elle ferme les yeux et frissonne violemment.

— Autrement dit, il va venir ici la chercher ! Restez près de moi, Al !

Elle pousse alors un cri aigu et ouvre tout grand les yeux.

— Est-ce assez près comme ça ? je demande innocemment.

Vers quatre heures et demie, on frappe soudain bruyamment à la porte, et Ilona a un sursaut de frayeur.

— Du calme, je chuchote. Je serai dans la chambre à coucher. Montrez-vous pleine de sang-froid, et si jamais ça se corse, je rapplique.

— N'hésitez pas, Al, dit-elle avec ferveur. S'il se contente seulement de battre des paupières, je compte sur vous pour bondir !

Je gagne la chambre à coucher à pas de loup et pousse la porte, ne

laissant qu'un mince entrebâillement qui me permet de surveiller la quasi-totalité du living-room. Ilona ouvre la porte d'entrée et je reconnais la voix hargneuse de Rickie Willis. Ils entrent dans mon champ visuel lorsque Ilona le conduit vers le divan, où elle s'assoit.

— Asseyez-vous donc, dit-elle poliment.

Rickie se gratte le sommet du crâne et gratifie Ilona d'un regard hostile.

— Je suis pas venu ici pour rigoler, mignonne, déclare-t-il d'un ton rogue. Je veux cette enveloppe que vous avez.

— L'enveloppe ? répète Ilona d'une voix faible.

— Faites pas l'idiot, grince-t-il. Vous avez téléphoné à Angela et à moi pour nous en parler, il y a deux heures. Je la veux.

— Pourquoi faire ?

— J'ai mes raisons !

Ilona secoue la tête d'un air dubitatif.

— Je ne peux pas vous la donner, Rickie. Hillary Summers a donné des instructions formelles quant à la manière de procéder, et je suis obligée de suivre ces instructions, car je suis son avocate. Je suis sûre que vous comprenez.

— Hillary Summers ! aboie-t-il. Ce dingue ! Vous savez quand même bien qu'il tournait pas rond. Il a pu mettre n'importe quoi dans cette lettre, n'importe quelles imbécillités !

— Eh bien, réplique Ilona d'un ton faussement animé, nous le saurons à huit heures ce soir, n'est-ce pas ?

— Non ! (Il se penche en avant et son visage sombre et menaçant n'est plus qu'à quelques centimètres du sien.) Parce que vous allez me donner cette enveloppe tout de suite, et je vais la brûler.

— Pourquoi ?

— Je vous l'ai déjà dit ! Ma parole, vous tournez pas rond, vous non plus ! s'exclame-t-il avec dégoût. Ce piqué, Hillary, a pu écrire n'importe quoi. Par exemple que c'est pas lui qu'a buté le privé... que c'est quelqu'un d'autre.

— Pourquoi dirait-il que c'est vous, si ce n'est pas vous ? demande Ilona d'une voix qui tremble légèrement.

— Moi ? (Rickie se redresse, l'air totalement sidéré.) Mince, alors ! Vous êtes mûre pour la camisole, vous ! (Il secoue lentement la tête.) Vous vous sentez pas bien, ma petite dame ! Pourquoi, bon Dieu, j'aurais liquidé le privé ? Il me gênait pas, moi !

— Alors pourquoi voulez-vous la lettre de Hillary, si vous êtes sûr

qu'il ne vous accuse pas du meurtre ? s'enquiert Ilona.

Rickie sort de son blouson en cuir un paquet de cigarettes froissé, en allume une et, l'air excédé, aspire une grande bouffée de fumée.

— Je tiens pas à faire le méchant avec vous, ma petite dame, si je peux faire autrement, alors je vais vous affranchir en détail une dernière fois. Je veux cette lettre parce que Hillary avait pas toute sa tête. Il a toujours été dingue d'Angela, et, quand elle s'est taillée avec moi, il a perdu les pédales. Vous pigez, maintenant ? Alors, avant de se bazarder par la fenêtre du huitième, il écrit une lettre et il vous la donne, hein ? Comment peut-il mieux se venger d'Angela ? Il dit que c'est elle qui a tué le privé, et pas lui ! Un mort, ça couillonne tout le monde. On le croit toujours !

— Je vois, fait Ilona d'une voix têtue.

— C'est là où vous vous trompez de nouveau, sœurlette ! fait-il d'une voix grinçante. Ni vous ni personne d'autre ne verra cette lettre, parce que je vais y foutre le feu tout de suite !

On frappe à nouveau à la porte, et Rickie, inquiet, a un mouvement d'épaules sous son blouson.

— Allez voir qui c'est, ordonne-t-il. Dites-leur de s'en aller.

Ilona se lève du divan et va ouvrir la porte. Un instant plus tard, elle recule dans la pièce, poussée par Ray Willis, un revolver à la main.

Derrière lui se profile Angela, toujours vêtue de son collant noir et d'un sweater, jaune vif, cette fois. Le chignon qui lui couronne la tête est plus soigné que d'habitude. Ses grands yeux noirs brillent d'excitation.

Rickie ouvre une bouche démesurée en les voyant tous les deux.

— Qu'est-ce qui se passe ? Qui c'est qui vous a invités ici ? Je peux me débrouiller tout seul.

— Tu venais de partir quand je suis arrivé à ta chambre, déclare sèchement Ray. Elle m'a dit où tu étais allé. Pourquoi t'en es-tu mêlé, espèce d'âne bête.

— Ecrase, Ray ! (Rickie contemple son frère d'un air sombre et remue à nouveau les épaules sous son blouson.) T'es pas tellement marie, puisque t'as laissé cet abruti de lieutenant fermer la boîte !

Angela passe devant Ray pour rejoindre Rickie, se déplaçant avec une grâce féline qui explique en partie, si elle ne l'excuse pas, la passion de Hillary Summers. Elle pose un coude sur l'épaule de Rickie et se penche contre lui, provocante, tout en regardant Ilona.

— Elle t'a donné la lettre, mon cœur ? demande-t-elle d'une voix

traînante et enfantine.

Un pli amer étire la bouche de Rickie.

— Pas encore !

— Tu vois ! ricane Ray. Je t'avais bien dit, petit, que tu aurais pas le coup de main pour régler ça !

— Oh ! va donc te...

— Ne te fâche pas contre Ray, mon amour, dit Angela avec un petit glossement excité. Soutirons-lui cette lettre.

— C'est bien ce que j'ai essayé de faire. (Rickie soupire profondément.) Quelle gonzesse ! Bla-bla-bla ! J'ai cru que j'allais piquer une crise à écouter toutes ses questions ! J'essaye de rester poli parce que je veux pas la bousculer et...

— Tu nous raconteras ça une autre fois, coupe Ray. Prenons ce qu'on est venu chercher et foutons le camp d'ici.

Angela tend la main vers Ilona.

— La lettre, je vous prie, maître.

— Je ne peux pas vous la donner, répond Ilona avec obstination. Je dois obéir aux instructions de Hillary et...

— Vous aussi, il vous a instruite ? (Angela se remet à glosser.) Il en connaissait des trucs, hein ?

— Ferme-la ! gronde Rickie.

— Je ne savais pas qu'il en pinçait aussi pour les bonnes femmes sur le retour ! (Une note suraiguë perce dans la voix d'Angela.) Saviez-vous apprécier tous les préliminaires, Miss Brent. Personnellement, je trouvais ça plutôt monotone, mais Hillary, ça l'émoustillait drôlement. Vous vous rappelez... d'abord, il vous faisait enlever...

Elle se tait brusquement quand le poing de Rickie s'enfonce dans ses côtes avec une précision brutale. La douleur accuse ses traits, creuse son visage, qui paraît soudain vieilli de vingt ans.

— Je t'ai dit de la boucler ! (Rickie bredouille tellement de fureur qu'on entend plus qu'une sorte de grondement inarticulé.) Tout le temps en train de parler de ce salaud, tout le temps ! Pourquoi tu continues, hein ? Il est mort, non ? C'est toi qui l'as manœuvré vers la fenêtre, tout excité, avant de le pousser, non ?

Il s'interrompt brusquement et la contemple d'un regard presque suppliant.

— Pauvre cloche ! dit Ray avec amertume. Tu sais ce que tu viens de faire ?

— Ouais ! (Rickie hausse les épaules avec emportement.) C'est de

sa faute, la salope, à m'asticoter comme ça ! Elle me met dans de telles rognés que je sais plus ce que je dis !

— Maintenant, il va falloir s'occuper d'elle, dit Ray d'un ton sec en indiquant Ilona.

Angela fait une grande aspiration, saccadée, tout en se massant les côtes de la main gauche.

— Comment, Ray ? demande-t-elle d'une voix avide et frémissante d'excitation. Qu'est-ce que tu vas lui faire ? Je peux t'aider – oh ! je t'en prie, Ray, je t'en prie !

Il secoue la tête avec lassitude.

— Je me demande quelquefois comment j'ai pu m'embringer avec deux anormaux de votre acabit ! Je devais être cinglé !

— Oui, t'en as même eu pour soixante-quinze tickets ! ricane Rickie.

Ray se dirige lentement vers Ilona, qui se ratatine sur place à son approche. Il lève le bras, plus lentement encore, jusqu'à ce que le canon de son arme touche son front.

— On a plus le temps de rigoler, ma belle, dit-il avec un calme trompeur. La lettre ?

Elle déglutit deux fois avant de réussir à parler.

— Elle... est dans ma chambre.

— Alors on va la prendre.

— Attendez ! dit-elle, affolée. Je sais où elle est, je vais aller la chercher. Vous n'avez pas besoin de m'accompagner.

— Tss ! Tss ! Vous songez peut-être à nous jouer un vilain tour, vous flanquer par la fenêtre, par exemple.

— Mais non, voyons ! bredouille Ilona. Je pensais simplement...

— Mauvaise habitude ! (Ray secoue la tête d'un air réprobateur.) Ça ne peut que vous attirer des ennuis. Allons la chercher maintenant, hein ?

— Dans le deuxième tiroir de la commode... sous un sac à main ! dit-elle en désespoir de cause.

— Eh bien, voilà, vous avez enfin compris. (Ray sourit.) Va la chercher, Rickie.

Je me plaque contre le mur, dissimulé ainsi aux yeux de Rickie lorsqu'il ouvrira la porte. Ses pas résonnent dans la pièce, se rapprochent et la porte pivote brusquement.

Il se dirige droit vers la commode, fermant la porte d'un coup de

pied d'une énergie bien superflue. Peut-être s'imaginerait-il frapper la figure de son frère.

Je me décolle du mur, le 38 à la main. La seconde d'après, Rickie aperçoit mon reflet dans le miroir posé sur la commode. Il s'arrête brusquement et demeure parfaitement immobile, épiant mon reflet, tel un animal pris au piège.

— Pas le moindre bruit, Rickie, dis-je. Tourne-toi.

Il obtempère, les bras pendant à ses côtés. De ma main libre, je le palpe et constate qu'il n'est pas armé.

— Bon, dis-je. Allons retrouver les copains. Je serai juste derrière toi, mon petit Rickie, alors si tu as quelques idées brillantes concernant le grand frère m'expédiant un bon pruneau, souviens-toi qu'il lui faudra d'abord tirer à travers toi.

— J'ai compris, poulet, dit-il entre ses dents.

Il ouvre la porte et je suis sur ses talons quand il pénètre dans le living-room.

— Tu l'as ?

Ray tourne la tête et nous voit tous les deux.

— Lâche ton revolver, Ray ! je dis sèchement. Tu as deux secondes !

Il ouvre les doigts et l'arme glisse sur la moquette.

— Comment il est entré là ? demande-t-il, hargneux.

— Il y était déjà ; il doit y être depuis le début, répond Rickie, renfrogné.

— Tu n'as même pas fouillé la taule quand t'es arrivé ici ? hurle presque Ray. Mais, espèce de pauvre imbécile, de... !

— Cesse de m'insulter comme ça ! J'en ai marre de me faire tout le temps insulter !

Ray ferme les yeux de désespoir pendant un instant, puis les rouvre lentement.

— A quoi bon ! fait-il avec résignation. Tu l'as laissé nous posséder jusqu'au trognon.

Il me regarde d'un air sombre.

— Pas de lettre, hein ?

— Pas de lettre, Ray, je confirme.

— Uniquement pour nous appâter ?

— Uniquement.

Angela se racle discrètement la gorge et me sourit.

— Salut, lieutenant !

— Vous l'avez manœuvré vers la fenêtre et vous l'avez poussé ? dis-je doucement, répétant les paroles de Rickie.

Son sourire s'élargit.

— Ça m'a paru la meilleure solution sur le moment. Vous comprenez, Hillary avait rendez-vous avec Marvin ce soir-là, mais il était en retard. Marvin s'est dit qu'il ne viendrait pas, et il s'est amené au pavillon pour me montrer les photos. J'étais liquidée, il m'a dit, il avait foutu une telle trouille à Rickie que je ne le reverrais jamais plus. Et le lendemain matin, il allait me rendre à ma chère vieille mère. Elle me ramènerait à New York, où Hillary s'arrangerait pour me remettre au pas.

Son sourire commence à avoir un côté figé.

— C'était pas un avenir tellement enivrant pour une fille, n'est-ce pas ? Mais Marvin ne faisait que commencer, ainsi que je m'en suis rapidement aperçue. Il allait passer le reste de la nuit avec moi, m'a-t-il annoncé, et si je refusais, il allait à la police, donner les photos et faire arrêter Rickie pour viol. Etant donné son casier judiciaire, Rickie n'avait pas une chance de s'en tirer, et, a-t-il précisé, il finirait ses jours en taule !

— Alors vous l'avez tué ? je dis.

Elle acquiesce, presque indifférente.

— Je ne pouvais pas supporter qu'il me touche, ce petit bonhomme répugnant, avec ses petits yeux cruels, obscènes ! Je savais qu'il allait me faire mal ; c'était ça qui l'exciterait. Alors je me suis rappelé le vieux marteau dans le dernier tiroir de la commode. Quand nous avions loué le pavillon, je n'avais pas pris la peine de le jeter. Je l'ai mis dans la poche de mon blue-jean et j'ai persuadé Marvin qu'il valait mieux aller dans son pavillon, au cas où Rickie reviendrait. J'ai fait semblant d'être tout excitée à l'idée de passer la nuit avec lui, et ce petit monstre l'a cru. Je lui ai dit de se retourner et de ne pas regarder pendant que je me déshabillais...

Angela glousse de nouveau, incapable de se retenir.

— Il était tellement drôle, planté là, solennellement, les yeux au mur, les yeux luisants à l'idée de tout ce qu'il allait me faire. Et pendant ce temps-là, je levais le marteau de plus en plus haut, plus haut... plus haut...

Ses yeux se révulsent soudain, puis elle s'écroule, inerte.

Je fais un pas vers elle, passant délibérément devant Ray Willis en

prenant bien soin de ne pas le regarder. Ilona est accroupie à côté d'Angela, essayant de faire quelque chose pour elle.

Mon épine dorsale esquisse un tango lorsque j'entends un mouvement brusque et furtif derrière moi. Je lui accorde une seconde de plus, puis je fais volte-face. Ray est en train de se redresser, tenant déjà à la main le revolver qu'il a empoigné par terre.

— Je t'avais dit que je t'aurais, Wheeler ! aboie-t-il en dirigeant le canon de son arme vers moi.

Trois fois j'appuie sur la détente de mon 38 et regarde son sourire triomphant s'évanouir sur ses traits quand les projectiles lui labourent chair et os pour aller se loger dans le cerveau. Il bascule de côté. Il est mort avant d'avoir touché le sol.

Rickie n'a pas bougé ; une expression secrète se lit dans le regard qu'il fixe sur le cadavre de son frère, presque une expression de satisfaction.

Ilona, pétrifiée, me regarde fixement.

— Comment va Angela ? je demande d'une voix brève, pour l'arracher à sa stupeur.

— Angela ? répète-t-elle lentement. Puis son regard s'anime à nouveau. Elle va bien, je crois, Al. Elle a dû s'évanouir d'émotion ou je ne sais quoi.

Je vais décrocher le téléphone, sans lâcher Rickie des yeux, et appelle le bureau du shérif. Quand j'ai terminé, Ilona se remet sur pied et me regarde.

— Je ne comprends pas pourquoi... Elle ne revient pas à elle, Al. Sa respiration semble normale.

— Je leur ai dit d'amener un docteur. Je boirais bien un verre... Si vous nous serviez ?

— Volontiers ! fait-elle avec un profond soupir. Lui aussi ? ajoute-t-elle, indiquant Rickie.

Je hausse les épaules.

— Pourquoi pas ?

Ilona commence à remplir les verres, puis lève de nouveau les yeux sur moi.

— Vous saviez depuis le début que c'était Angela ?

— Je n'en étais pas sûr avant que Hillary ne passe par la fenêtre, dis-je. Je suppose qu'on ne peut pas tellement reprocher à Angela de se servir de ses charmes pour obtenir ce qu'elle voulait, étant donné le genre d'initiation qu'elle a subie. Vous vous rappelez m'avoir raconté

qu'elle était venue vous trouver ce soir-là, et était allée ensuite voir sa mère, soi-disant. Quand elle est revenue, elle brandissait une liasse de billets, et semblait tout excitée et triomphante ?

— Elle est allée voir Hillary, bien sûr, acquiesce Ilona. L'argent provenant de lui et... oh ! je vois !

— Hillary nu ? dis-je. Ce genre de gars aurait été bien trop gêné de se tuer dans une tenue aussi incorrecte !

— Lieutenant ! marmonne Rickie. Je suis pour rien dans le meurtre du privé... je vous le jure !

— Je veux bien le croire, dis-je. A mon avis, Hillary devait être en retard pour son rendez-vous avec Marvin, et il est arrivé au pavillon à peu près au moment où Angela en sortait. Etant Hillary, il n'a rien fait pour l'aider, mais il ne tenait pas non plus à la voir en taule, alors il s'est contenté de se taire.

Je me tourne à nouveau vers Rickie.

— Quand tu es revenu, elle t'a dit ce qui s'était passé, elle t'a montré les photos ?

— Ouais. On les a brûlées ; on savait pas qu'il y en avait d'autres ; on a pensé qu'il avait que celles-là.

— Le lendemain matin, tu es allé de bonne heure trouver le grand frère Ray pour lui demander un coup de main, je reprends. Il a monté cette ridicule histoire du Nevada et a fabriqué pour vous deux un faux certificat, moyennant finances. C'est ce détail qui m'a étonné, quand je l'ai appris. Angela devait vraiment avoir mauvaise conscience pour payer une pareille somme en échange du service minable que lui rendait Ray.

— « Sois un peu malin ! » il disait. (Rickie contemple à nouveau le cadavre de son frère.) Il arrêtrait pas de m'asticoter, comme si j'étais un abruti, un minus, un idiot ! (Un sourire naît lentement sur son visage.) J'suis peut-être un crétin, moi, mais je suis toujours vivant !

Angela gémit faiblement et se redresse, fixant sur moi ses immenses yeux noirs, vides de toute expression.

— Vous vous sentez mieux, Angela ? je lui demande.

Ses lèvres remuent rapidement, mais aucun son ne les franchit.

— Angela ! lance Ilona d'un ton bref. Comment vous sentez-vous ?

Elle tourne doucement la tête vers Ilona et la regarde pendant dix longues secondes peut-être, sans rien dire. Ilona a un mouvement de recul devant la vacuité de ce regard.

— Hé ! Ange ! intervient Rickie, mal à l'aise. Dis quelque chose, bébé, hein ? Tu me fous la trouille à rester là sans rien faire !

Ses lèvres se tordent et lorsque soudain elle parle, sa voix est une sorte de coassement rauque, discordant.

— Maman ? (Les yeux fixes font lentement le tour de la pièce.) Je veux ma maman !

— *Les passagers du Vol 613, Los Angeles, Chicago et New York, doivent se présenter immédiatement au portillon numéro 6*, annonce une voix métallique dans le hall de l'aéroport.

— C'est nous, déclare Ilona d'une petite voix.

— J'y vais, dit Lyn Summers de sa voix nette. Faites attention de ne pas manquer l'avion, Ilona.

— J'arrive, réponds calmement Ilona.

Mrs. Geoffrey Summers serre plus étroitement autour de son cou le col de sa veste en chinchilla blanc et se dirige vers le portillon. Ses yeux glacés m'effleurent, me transpercent pour la dernière fois, et la voilà partie.

— Elle aurait pu au moins vous dire un mot, déclare Ilona. Elle est là avec nous depuis une demi-heure – et vous n'existiez même pas !

— Pourquoi donc retournez-vous avec elle à New York ? je demande. Vous ne lui devez rien.

— Hillary morte, sa fille meurtrière, dit doucement Ilona ; elle a besoin de quelqu'un pour s'occuper d'elle maintenant.

— Avec le fric qu'elle a, elle pourrait s'acheter le Waldorf Astoria et le transformer en résidence privée, dis-je. Elle aurait alors tant de domestiques, qu'elle pourrait...

— Elle n'a plus personne à qui parler sauf moi, Al, maintenant. Tirez-en votre propre morale. Tout ce que l'argent ne peut...

— *Et caetera*, je conclus à sa place. Bon. Vous me manquerez, Ilona.

— Vous me manquerez, Al. (Elle sourit.) C'était merveilleux dans le genre un peu farfelu...

— *Dernier appel pour le Vol 613 !* vocifère le haut-parleur.

— Il faut que j'y aille ! dit-elle. Avez-vous eu d'autres nouvelles d'Angela ?

— Transe catatonique, dit le toubib. Quand le fardeau devient trop pesant, l'esprit refuse de le porter plus longtemps, et alors... plus rien !

— C'est horrible ! chuchota-t-elle. Qu'est-ce qu'on va lui faire ?

— Son avocat plaidera la folie... elle sera mise dans un asile. On ne sait jamais, avec ce genre de maladie... peut-être guérira-t-elle un jour.

— Je l'espère. (Ilona soudain m'embrasse sur la joue.) J'aurai du mal à vous oublier !

Puis elle part en courant vers le portillon et monte à bord de l'avion au dernier moment.

Quand l'avion a décollé, je remonte dans l'Austin et regagne la ville. La nuit s'annonce solitaire. Je songe un instant à aller rendre visite au shérif et à M^{me} Lavers, puis me ravise en me rappelant la tête qu'a fait Lavers quand je lui ai annoncé qu'il s'était trompé au sujet de Hillary. Comme ça, au moins, je reste seul, mais en vie.

Il est environ neuf heures et demie quand je me gare devant chez moi. Il y a des années que je ne suis pas rentré si tôt. Je rencontre le concierge dans le hall et vois ses cheveux gris se hérissier quand il m'aperçoit.

— Escroc ! marmonne-t-il à mon intention.

J'appuie sur le bouton de l'ascenseur, puis le regarde.

— Vous dites ? je demande.

— Il y a des règlements spéciaux pour les flics malhonnêtes, pour qu'ils aillent pas en taule comme les autres gens ? demande-t-il d'un ton belliqueux. Vous pourriez au moins payer la pension !

L'ascenseur arrive et la porte coulisse. J'entre dans la cabine, continuant à examiner le concierge avec curiosité.

— Combien d'épouses *avez-vous* ? explose-t-il.

La porte en se refermant le dérobe à ma vue, me laissant toujours aussi perplexe. J'en suis toujours à m'interroger lorsque j'ouvre la porte d'entrée de mon appartement. Cette fois, c'est moi qui suis mûr pour l'asile ! Les lumières sont allumées, le « hi-fi déverse des flots de musique par les cinq haut-parleurs...

— Cigarettes ? propose une voix rauque.

Une éblouissante blonde, en soutien-gorge et collants noirs pailletés s'avance à ma rencontre.

— Jerrie Cushmam ! dis-je lentement.

— Vous m'aviez dit de vous téléphoner, lieutenant, fait-elle, avec une moue timide. J'ai appelé plusieurs fois, mais personne ne répondait, alors je me suis dit que j'allais venir ici vous attendre.

— Comment êtes-vous entrée dans l'appartement ?

Ses joues se creusent de fossettes.

— J'espère que vous n'allez pas vous fâcher. J'ai dit au concierge que j'étais votre ancienne femme et que si je ne pouvais pas vous joindre ce soir...

— ... Pour toucher les arriérés de votre pension alimentaire, vous seriez mise à la porte de votre appartement, dis-je à sa place.

— Et moi qui me croyais originale ! (Elle hausse ses magnifiques épaules couleur de miel.) Il s'est fait tirer l'oreille ; il m'a demandé combien de femmes vous aviez, alors je lui ai dit, juste une, naturellement, moi. Là-dessus il s'est montré plein de sympathie et il n'arrêtait pas de secouer la tête en disant : « Ma pauvre petite dame, si vous saviez ! » Est-ce qu'il est dingue ?

— Non, mais ça vient, grâce à moi, dis-je. Et vous y aurez beaucoup contribué, Jerrie, croyez-moi !

Je la suis dans le living-room, où les lumières sont tamisées et la musique plus douce maintenant. Deux verres attendent, posés sur une petite table devant le divan.

— J'ai préparé une atmosphère intime, lieutenant, murmure Jerrie.

— Je m'appelle Al, dis-je machinalement. Intime ?

— J'en ai besoin... de ce boulot, réplique-t-elle, moqueuse. Asseyez-vous, chéri. Une cigarette ?

— Non, merci, je réponds en me laissant tomber, enchanté, sur le divan.

— Votre verre est prêt ! (Elle s'assied, mais sur mes genoux et non sur le divan.) Qu'est-ce que je pourrais vous donner d'autre ?

— Je vois que c'est dur, la vie d'artiste, dis-je en lui tapotant gentiment la cuisse. Mais moi, je suis un flic facile à vivre... Buvez votre verre d'abord !

*Achevé d'imprimer
le 23 novembre 1972.
Imprimerie Firmin-Didot
Paris – Mesnil – Ivry.
Imprimé en France
N° d'édition : 17427
Dépôt légal : 4^e trimestre 1972. – 9204*